

TEHRAN

MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

ISSN 2008-1936

N° 67, Juin 2011, 6e ANNEE
PRIX 1000 TOMANS
4 € 50

Khorramshahr: ville-phare et symbole de la résistance iranienne pendant la guerre

www.teheran.ir



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi

Rédaction
Djamileh Zia
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Farzaneh Pourmazaheri
Afsaneh Pourmazaheri
Jean-Pierre Brigaudiot
Babak Ershadi
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Alice Bombardier
Mahnaz Rezaï
Majid Yousefi Behzadi

Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Correspondants en France
Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction
Béatrice Tréhard

Site Internet
Mohammad-Amin Youssefi

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Imprimé par Iran-Tchap

Recto de la couverture:
Palmier touché par un obus irakien, Khorramshahr
photo: Hâni Mehralitabâr



Sommaire



LA REVUE DE TEHERAN
Premier mensuel iranien
en langue française
N° 67 - Khordâd 1390
Juin 2011
Sixième année
Prix 1000 Tomans
4 € 50



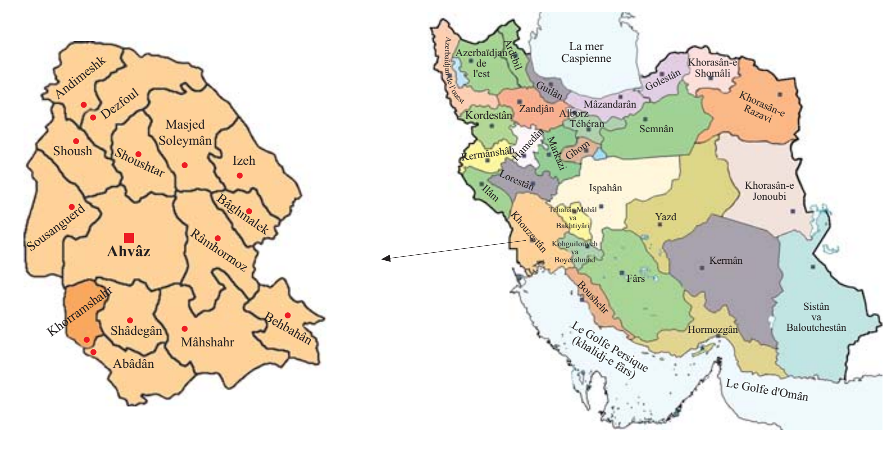


www.teheran.ir

* *Naghâshi-khatt, "Bismillah al-Rahmân al-Rahim"*
(Grâce au nom de Dieu, le Très-Miséricordieux, le Tout-Miséricordieux),
œuvre d'Esrâfil Shirtchi.

Avant la guerre 1980-88: Khorramshahr au cœur de l'histoire iranienne des deux derniers siècles

Dânesh Mo'tamedi
Traduction: Arash Khalili



Après l'assassinat de Nâder Shâh (dynastie Afshâride) en 1747 et la mort de Karim Khân (dynastie des Zends) en 1779, le chaos et le désordre régnèrent longtemps dans les régions limitrophes du Golfe persique et de la mer d'Oman. Aghâ Mohammad Khân, un officier de l'armée des Zends, fonda la dynastie qâdjâre (1794-1925). Sous le règne de son successeur, Fath 'Ali Shâh, la Grande-Bretagne étendit son influence sur le commerce et les finances de l'Iran, et prit en main le contrôle du Golfe persique.

Au début du XIXe siècle, le gouverneur qâdjâr de la province du Fârs (sud) signa un accord avec la marine britannique. Selon les termes de cet accord, l'Iran confiait le maintien de la paix et de la sécurité dans le bassin du Golfe persique au gouvernement britannique. La conclusion de cet accord permit à la Grande Bretagne de développer de plus en plus sa présence militaire dans le Golfe persique. En 1819, Sir William Grantkair prit les commandes dans le Golfe persique à la tête d'une flotte de 6 grands navires de guerre et 3 000 marins. Les Britanniques envahirent tout de suite toutes les îles du Golfe persique, et firent de Bahreïn leur base navale principale.

Avant cette date, les Britanniques avaient déjà signé des accords avec le nouveau sheikh de Bahreïn, Mohammad ben Khalifa. Dans les deux accords de 1880 et 1892, la marine britannique avait demandé au sheikh de Bahreïn de s'engager dans les projets visant à affaiblir la présence de l'Iran dans la région du Golfe persique. Dans le cadre de ces accords, le sheikh de Bahreïn installait des Arabes venant de différentes régions riveraines, dans les îles du Golfe persique, tandis que les Britanniques interdisaient la libre circulation et la résidence des ressortissants iraniens dans les îles, afin d'affaiblir la souveraineté iranienne dans toute la région.

A cette époque, la province iranienne du Khouzestân avait déjà, depuis de longs siècles, une importance stratégique extraordinaire, car elle donnait accès aux territoires situés au nord-ouest du Golfe persique, jusqu'au Kurdistân et les régions centrales du plateau iranien. Cette situation géopolitique

privilégiée éveillait les convoitises des grandes puissances qui n'hésitèrent pas à expédier leurs armées au Khouzestân pour l'occuper définitivement.

Pendant le XIXe siècle, le Khouzestân fut attaqué à deux reprises par les grandes puissances étrangères: d'abord par les Ottomans, ensuite par les Britanniques.

La première guerre eut lieu à l'époque où le roi qâdjâr Mohammad Shâh expédia son armée vers Herat pour reconquérir cette ville, le général ottoman Ali Rezâ Pasha profitant de l'occasion pour lancer une attaque d'envergure contre le Khouzestân. Lors de cette attaque, il occupa la ville de Khorramshahr. Les soldats ottomans massacrèrent les habitants, incendièrent les habitations et saccagèrent la ville. Dans le même temps, les Britanniques s'allièrent aux Afghans qui résistaient à Herat aux attaques de l'armée des Qâdjârs, et pour obliger le roi Mohammad Shâh à abandonner le siège de Herat, ils mirent leur flotte dans le Golfe persique en état d'alerte, et menacèrent l'Iran d'attaque militaire contre les régions du sud.

Jusqu'à la fin du règne de Mohammad Shâh en 1847, le chaos et la dissidence se développèrent dans la plupart des régions iraniennes. Dans la province du Khouzestân, des sheikhs et des chefs de tribus arabes se rebellèrent contre le gouvernement central. Le sheikh Haddâd, chef de la tribu arabe d'Al-Kassir, s'insurgea dans le nord du Khouzestân. Il proclama un sultanat à Dezfoul et à Shoushtar, se nomma roi et fit battre monnaie à son nom.

Au début du XIXe siècle, le gouverneur qâdjâr de la province du Fârs (sud) signa un accord avec la marine britannique. Selon les termes de cet accord, l'Iran confiait le maintien de la paix et de la sécurité dans le bassin du Golfe persique au gouvernement britannique.

En 1848, Mirzâ Ghavâmeddîn, de la célèbre famille des Tabâtabâ'ï à Behbahân, s'allia avec plusieurs sheikhs de tribus



Le pont de Khorramshahr en 1976





Le port de Khorramshahr avant la guerre de l'Iraq contre l'Iran

arabes du Khouzestân, dont le sheikh Haddâd. Le roi Nassereddîn Shâh nomma son oncle, Ardeshir Mirzâ, gouverneur du Lorestân et du Khouzestân et le chargea de réprimer les insurgés arabes à Dezfoul et à Shoushtar. Les chefs des rebelles furent alors arrêtés et envoyés à Téhéran. En 1856, les forces militaires britanniques attaquèrent le port de Khorramshahr. Elles profitèrent de la faiblesse du gouvernement central iranien et de la corruption des hommes politiques pour occuper la ville.

Sous le roi Nâssereddin Shâh, les Ottomans essayèrent à plusieurs reprises d'envahir la ville de Khorramshahr et l'île de Khark dans le Golfe persique. Le grand vizir de Nâssereddin Shâh, Amir Kabir, engagea les jeunes guerriers des tribus nomades des régions du sud et du sud-est pour former une garde frontalière puissante à Khorramshahr. Il confia le commandement de la garde à Mohammad Khân. Ils purent résister ainsi aux menaces ottomanes.

A l'époque de Mozaffareddin Shâh, la révolution constitutionaliste remporta la victoire. Les révolutionnaires voulaient assurer la liberté et l'indépendance du pays et y instaurer la justice sociale. Cependant, l'influence des puissances européennes, le désordre à l'intérieur et la corruption des autorités gouvernementales amenèrent la révolution constitutionaliste vers la dérive, favorisant le terrain à l'apparition d'une nouvelle forme de despotisme. Dans le même temps, la découverte des gisements de pétrole en Iran, notamment dans la province du Khouzestân, conduisit la Grande Bretagne à intensifier ses ingérences dans les affaires intérieures de l'Iran.

La Première Guerre mondiale

En 1914, avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale, toutes les îles et presque toutes les zones littorales du Golfe persique étaient sous occupation britannique. Sir Charles Belgrave régna pendant plusieurs décennies à Bahreïn, et autres îles et endroits stratégiques du Golfe persique.

Officiellement, les rois de la dynastie qâdjâre ne reconnurent jamais la mainmise des Britanniques sur le Golfe persique au détriment de la souveraineté historique de l'Iran sur le bassin du Golfe persique et de la mer d'Oman. Pourtant, les Britanniques réussirent toujours à profiter de la situation intérieure chaotique de l'Iran et de la corruption des hommes politiques pour assurer leurs objectifs.

Pendant la Première Guerre mondiale, la Grande Bretagne consolida encore davantage son pouvoir dans le Golfe persique et occupa de plus en plus de régions littorales. La ville de Khorramshahr subit de lourdes pertes des conséquences de l'occupation britannique, car elle était le point le plus stratégique du nord-ouest du Golfe persique, et constituait la porte d'entrée à la fois du Khouzestân et de la Mésopotamie.

La situation géostratégique de l'Iran n'y était pas pour rien: le territoire iranien se trouvait à proximité de la Russie tsariste et de l'Empire ottoman. En outre, l'Iran se situait sur les chemins qui menaient en Inde et en Chine, dominées à l'époque par la Grande Bretagne. Le territoire iranien faisait donc l'objet des convoitises des Britanniques depuis longtemps, et le déclenchement de la Première Guerre mondiale fut un bon prétexte pour que la Grande Bretagne développe son emprise politique et militaire, non seulement en Iran mais dans l'ensemble du Moyen-Orient.

Outre les avantages géostratégiques que le contrôle du territoire iranien pouvait avoir pour les Britanniques, ces derniers voyaient en l'Iran une importante réserve logistique pour ravitailler leurs armées. Ainsi, pendant la Première Guerre mondiale, les Britanniques confisquèrent une très grande quantité de produits agroalimentaires en Iran. Le pillage était si important que le pays en subit les conséquences, - en outre sous forme de famines qui décimèrent des centaines de milliers de personnes -, pendant plusieurs décennies.

A ce propos, Mohammad-Gholi Majd a écrit un livre intitulé *The Great Famine and Genocide in Persia, 1917-1919* (La grande famine et le génocide en Perse, 1917-1919)[1] dans lequel il révèle les différents aspects du génocide en Iran pendant la Première Guerre mondiale.

Ses recherches montrent comment le gouvernement britannique pilla les ressources naturelles du pays et les productions agroalimentaires des Iraniens au nom du ravitaillement de ses troupes en guerre, et empêcha l'Iran d'acheter des produits alimentaires aux autres pays, en bloquant les revenus pétroliers du gouvernement iranien. Selon Mohammad-Gholi Majd, l'objectif de cette politique génocidaire du gouvernement britannique était de réduire le taux de la population iranienne, de détruire la structure démographique du pays et de perturber profondément la composition des forces humaines en Iran. Le gouvernement britannique voulait empêcher ainsi que l'Iran ne devienne une puissance régionale capable de concurrencer la domination britannique. Les effets de cette politique génocidaire des Britanniques sur la structure démographique de l'Iran persistèrent pendant près de cinquante ans.

> Pendant la Première Guerre mondiale, la Grande Bretagne consolida encore davantage son pouvoir dans le Golfe persique et occupa de plus en plus de régions littorales. La ville de Khorramshahr subit de lourdes pertes des conséquences de l'occupation britannique, car elle était le point le plus stratégique du nord-ouest du Golfe persique, et constituait la porte d'entrée à la fois du Khouzestân et de la Mésopotamie.

Dans son ouvrage, Mohammad-Gholi Majd se référa sur les recensements faits par les Américains en Iran. Selon ces statistiques, la population de l'Iran était de 20 millions de personnes en 1914, mais ce chiffre se réduisit à 11 millions en 1919. Il en déduit que l'application des politiques génocidaires des Britanniques se traduisit par la mort de 8 à 10 millions d'Iraniens pendant cinq ans. Ces politiques avaient imposé aux populations iraniennes famine, malnutrition et pandémies de maladies mortelles. Il fallut attendre jusqu'en 1956 pour que la population iranienne atteigne

de nouveau 20 millions d'âmes.

Pendant la Première Guerre mondiale, le sheikh Khaz'al, un chef de tribu arabe du Khouzestân, profita de la faiblesse du gouvernement central et du soutien des Britanniques pour développer son pouvoir, et tenta de fonder au Khouzestân un sultanat arabe.

La loge de l'Egypte proposa alors à la Grande Loge mère en Angleterre qu'une nouvelle loge soit créée à Khorramshahr. Les Britanniques ne tardèrent pas à exécuter ce plan, et ils permirent au sheikh Khaz'al d'organiser des réunions maçonniques à Khorramshahr.

Il est noter que l'histoire de la collaboration entre les Britanniques et les séparatistes du sheikh Khaz'al remonte à la fin du XIXe siècle, puisque le sheikh Khaz'al devint membre de la loge franc-maçonne de l'Egypte en 1895, et de celle de Bagdad en 1900. Le sheikh Khaz'al devint Grand Maître maçonnique en 1922. La loge de l'Egypte proposa alors à la Grande Loge mère en Angleterre qu'une nouvelle loge soit créée à Khorramshahr. Les Britanniques ne tardèrent pas à exécuter ce plan, et ils permirent au sheikh Khaz'al d'organiser des réunions maçonniques à Khorramshahr.

Le Seconde Guerre mondiale

L'Iran annonça sa neutralité dès le début de la Seconde Guerre mondiale. Depuis quelques années, plusieurs grandes compagnies allemandes s'investissaient dans de grands projets industriels iraniens, ainsi que dans la construction d'infrastructures: construction routière et ferroviaire, services médicaux et pharmaceutiques, imprimerie, pêche… Dans le même temps, l'Allemagne nazie développa ses relations politiques et économiques avec le régime de Rezâ Shâh Pahlavi, rivalisant ainsi avec l'influence britannique en Iran. La Grande Bretagne et l'Union soviétique regardaient d'un mauvais œil le développement des relations du gouvernement iranien avec l'Allemagne hitlérienne, et leurs ambassadeurs à Téhéran avaient demandé à plusieurs reprises au gouvernement iranien de



Restes du château de Sheikh Khaz'al au bord d'Arvandroud, 2004



Khorramshahr, 2009

Photo: Hassan Ebrâhimi

rompre ses liens avec l'Allemagne, en estimant que ces relations violaient le principe de la neutralité de l'Iran.

Après l'assaut nazi contre l'Union soviétique en juin 1941, les Alliés devinrent de plus en plus sensibles à la question de la neutralité en Iran, d'autant plus que Rezâ Shâh ne cachait plus sa sympathie pour les Allemands. Quelques mois plus tard, les Alliés décidèrent d'envahir le territoire iranien, avec pour prétexte d'empêcher le gouvernement iranien de basculer dans le camp adverse, et pour assurer la possibilité d'envoyer des aides logistiques aux Russes via le territoire iranien.

Le 25 août 1941, les ambassadeurs de Grande Bretagne et d'Union soviétique rendirent visitent au Premier ministre iranien de l'époque, Ali Mansour, pour l'informer de l'expédition militaire imminente des Alliées contre le territoire iranien. Les militaires britanniques et américains envahirent aussitôt les régions du sud, tandis que les Soviétiques occupèrent les régions du nord du pays.

Le commandement militaire britannique en Mésopotamie fut chargé d'organiser une invasion des régions de l'ouest et du sud-ouest iraniens. Les troupes britanniques basées en Irak occupèrent alors la ville de Ghasr-e Shirin (ouest) et les ports de Khorramshahr et d'Abâdân (sud-ouest). Dans le même temps, les troupes soviétiques attaquèrent les provinces du nord: Azerbaïdjân, Guilân et Khorâssân. Les forces alliées venues du sud et du nord se croisèrent très vite, le 14 mai 1941 à Ghazvin, avant de prendre Téhéran, la capitale. Le roi Rezâ Shâh abdiqua le lendemain en faveur de son fils, Mohammad Rezâ Pahlavi.

Le réseau ferroviaire iranien qui reliait le port de Khorramshahr au sud aux régions situées dans le nord du pays permit aux Alliés d'acheminer des équipements logistiques vers l'Union soviétique attaquée par l'armée hitlérienne.

Le général Donald Booth, haut membre du quartier général de l'armée américaine dans la région du golfe Persique avait écrit dans une lettre confidentielle*: "Aujourd'hui, les soldats américains connaissent les noms des villes du sud de l'Iran, comme Khorramshahr, Abâdân ou Ahvaz, aussi bien que ceux de leurs villes natales aux Etats-Unis. Car jusqu'en décembre 1944, ils ont participé aux opérations d'acheminement de plus de 5 millions de tonnes d'aides logistiques à l'Armée rouge."* Dans sa lettre, le général Booth confirma que les commandants militaires des forces alliées avaient parfaitement raison de surnommer l'Iran "Pont de la victoire", en raison de l'importance stratégique des ports du Khouzestân et du réseau ferroviaire de l'Iran dans le sort de la Seconde Guerre mondiale.

Khorramshahr et ses installations portuaires eurent une importance stratégique de premier ordre pour l'Iran. La concentration importante des installations pétrolières du pays dans la province du Khouzestân et surtout la proximité de la grande raffinerie d'Abâdân, après la construction du canal de Suez reliant la Méditerranée et la mer Rouge, ne firent qu'ajouter à l'importance au port de Khorramshahr.

L'accord d'Alger, 1975

Khorramshahr et ses installations portuaires eurent une importance stratégique de premier ordre pour l'Iran. La concentration importante des installations pétrolières du pays dans la province du Khouzestân et surtout la proximité de la grande raffinerie d'Abâdân, après la construction du canal de Suez reliant la Méditerranée et la mer Rouge, ne firent qu'ajouter à l'importance



Palmiers au bord de la rivière de Kâroun, Khorramshahr

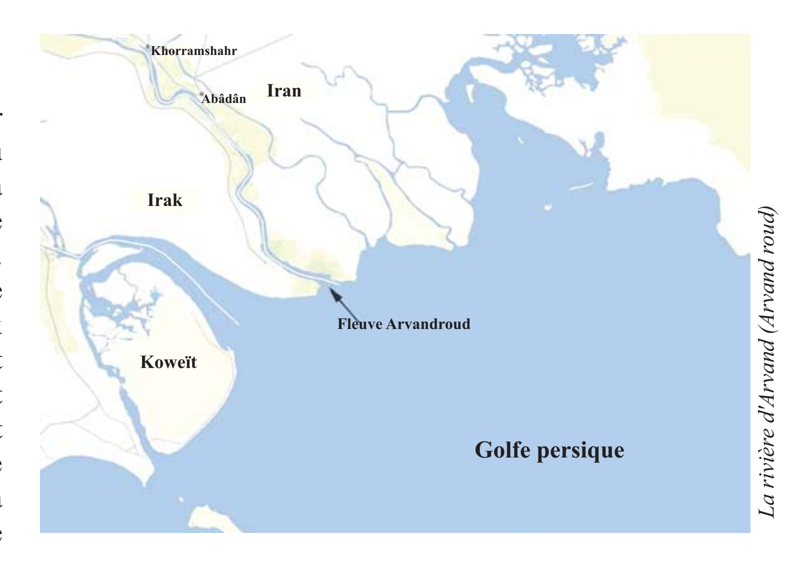
Photo: Hâni Mehralitabâr

au port de Khorramshahr.

Le fleuve Arvandroud formé par l'affluence du Chatt al-Arab (Irak) et du Karoun (Iran) a longtemps constitué la frontière d'abord entre l'Iran et l'Empire ottoman, ensuite entre l'Iran et l'Irak. Etant donné l'importance vitale de ce cours d'eau frontalier pour les deux parties, le fleuve Arvandroud fut l'objet de plusieurs accords: entre l'Iran et l'Empire ottoman (1843), entre l'Iran et l'Irak (1937 et 1975). Cependant, le partage du fleuve et du droit de la navigation restèrent toujours un objet de controverse entre les deux parties.

Pour la partie irakienne, le fleuve Arvandroud fut toujours une artère vitale car il constituait le seul accès de la Mésopotamie aux eaux du Golfe persique entre les côtes iraniennes et koweïtiennes. Selon l'accord de 1843 signé entre l'Iran et l'Empire ottoman, l'Iran n'avait la souveraineté que de l'embouchure de Karoun sur Arvandroud et des deux îles d'Abâdân et de Minou. Par conséquent, les Ottomans réussirent à imposer leur souveraineté et leur contrôle sur l'ensemble du fleuve Arvandroud, ce qui leur accordait le droit de contrôler la navigation et l'exploitation des eaux de ce grand fleuve.

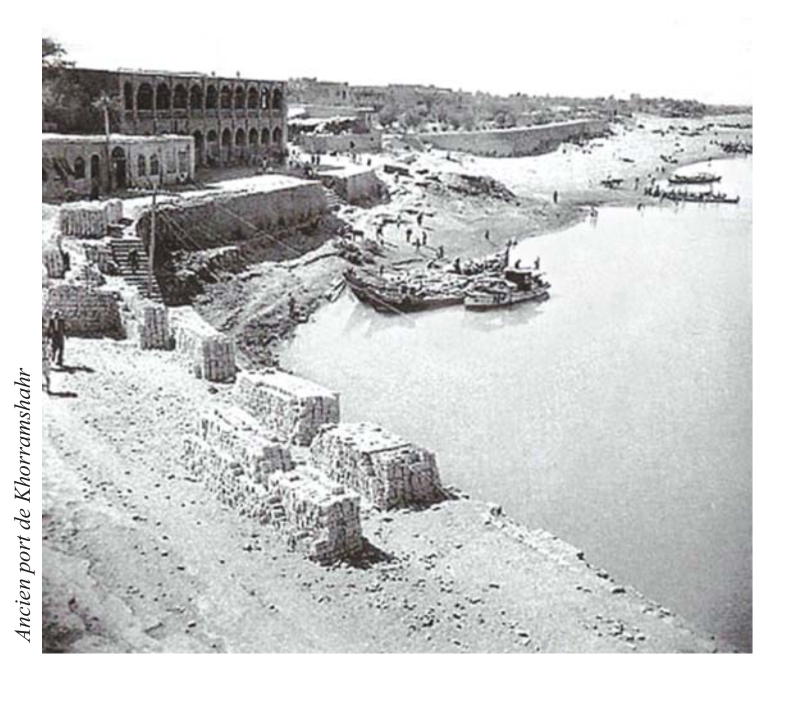
Dès 1914, plusieurs événements modifièrent les équilibres géostratégiques de la région: après le déclenchement de la Première Guerre mondiale, les troupes britanniques prirent en main le contrôle des zones situées sur la rive ouest d'Arvandroud, jadis contrôlées par les Ottomans, ensuite la création par les Britanniques d'un nouvel Etat irakien qui comprenait trois anciennes provinces ottomanes de la Mésopotamie, et enfin l'importance grandissante des réserves du pétrole. Ces trois facteurs importants amenèrent les Britanniques à vouloir contrôler entièrement la navigation sur le fleuve Arvandroud.



La rivière d'Arvand (Arvand roud)

En 1937, l'Iran et l'Irak signèrent un nouvel accord frontalier. Selon les termes de cet accord, la frontière fluviale des deux pays à Arvandroud fut démarquée sur la ligne Thalweg, c'est-à-dire ligne de fond d'un lit d'un cours d'eau qui en indique la partie la plus profonde. Cet accord définissait la souveraineté des deux pays sur le fleuve Arvandroud de Khorramshahr et de Abâdân au nord, jusqu'à l'embouchure du fleuve au sud.

En 1937, l'Iran et l'Irak signèrent un nouvel accord frontalier. Selon les termes de cet accord, la frontière fluviale des deux pays à Arvandroud fut démarquée sur la ligne Thalweg, c'est-à-dire ligne de fond d'un lit d'un cours d'eau qui en indique la partie la plus profonde. Cet accord définissait la souveraineté des deux pays sur le fleuve Arvandroud de Khorramshahr et de Abâdân au nord,



Ancien port de Khorramshahr

jusqu'à l'embouchure du fleuve au sud. Le problème qui resta insoluble pour la partie iranienne résidait dans le fait que selon l'accord de 1937, les Britanniques avaient arrangé les choses de sorte qu'à Abâdân, la frontière de l'Iran n'était pas démarquée à la ligne Thalweg mais à la rive d'Abâdân.

Cependant, l'accord prévoyait la liberté de la navigation internationale dans les eaux d'Aravandroud, d'autant plus que les gouvernements irakien et iranien s'engagèrent à signer des accords additionnels pour définir clairement les modalités de l'usage des installations portuaires et de la navigation sur Arvandroud.

L'accord de 1937 signé sous l'égide de la Grande Bretagne mettait en péril le développement économique et social des régions du sud-ouest de la province iranienne du Khouzestân, car l'ambiguïté de la démarcation de la ligne frontalière dans certaines parties du fleuve donnait plus de droit à la partie irakienne.

Le développement de l'industrie pétrolière dans le sud du Khouzestân fut une source de prospérité pour la ville portuaire de Khorramshahr. Par ailleurs, de grandes installations pétrolières dont la grande raffinerie d'Abâdân, et même les zones d'habitation civile des deux villes iraniennes d'Arvandroud, à savoir Khorramshahr et Abâdân, restaient sous la menace militaire de l'Irak. Par conséquent, le régime juridique de la souveraineté du fleuve Arvandroud s'avérait crucial.

En 1969, les litiges frontaliers entre l'Iran et l'Irak se transformèrent en une véritable crise risquant de finir par le déclenchement d'une guerre entre les deux pays. A l'origine de la crise se trouvait l'annonce faite par le gouvernement irakien d'interdiction aux navires iraniens de naviguer sur le fleuve Arvandroud sous pavillon iranien. Le gouvernement irakien prétendait alors que le fleuve Arvandroud faisait partie intégrante de son territoire, et que le personnel de la marine iranienne n'avait pas le droit de se montrer sur le pont des navires navigant sur le fleuve. Le gouvernement irakien menaça même de recourir à la force pour empêcher la navigation iranienne sur le fleuve frontalier.

La réaction du gouvernement iranien fut ferme: Téhéran annula unilatéralement l'accord de 1937 et accusa le gouvernement irakien d'avoir violé cet accord en ce qui concernait le contrôle partagé d'Arvandroud, défini dans l'accord de 1937 comme voie de navigation internationale.

Dans le même temps, le gouvernement iranien fit état de son respect pour le partage du droit de la navigation sur Arvandroud selon la ligne Thalweg. Pour

souligner la fermeté de sa position, le gouvernement iranien fit entrer l'un de ses navires dans le fleuve sous pavillon iranien et avancer vers le nord.

Le capitaine Ramzi Ataï mit une chaise sur le bord de son navire, sous le drapeau iranien, et resta assis sur le bord pendant tout le trajet. Le gouvernement irakien ne réagit pas au geste du capitaine iranien qui conduisit son navire à sa destination sans aucun incident.

Mais en représailles, le régime de Bagdad confisqua les avoirs des Iraniens résidants en Irak et des Irakiens d'origine iranienne, avant de les expulser du pays. Dans le même temps, le gouvernement irakien se mit à provoquer les groupes dissidents kurdes afin de les encourager à s'activer contre le gouvernement central. Le gouvernement iranien prit des mesures similaires en réaction aux agissements irakiens.

La victoire du régime israélien contre les armées arabes en 1967, et le soutien inconditionnel des Etats-Unis à Tel-Aviv empêchèrent les Etats arabes alliés des Etats-Unis de soutenir l'Irak dans une guerre contre l'Iran. Par ailleurs, à l'époque, le gouvernement américain soutenait une théorie de Henry Kissinger qui s'opposait à l'idée d'une coalition puissante d'Etats arabes, estimant que la continuité des litiges frontaliers entre l'Irak et l'Iran serait dans l'intérêt d'Israël.

De plus, la puissance de plus en plus grandissante des Kurdes irakiens au nord, et le danger de la création d'une alliance entre les Kurdes en Irak et en Turquie pour lutter conjointement pour l'indépendance, amenèrent les stratèges américains à chercher une issue pour sortir de la crise. Par conséquent, après la conférence d'Istanbul, les Américains soutinrent l'initiative du président algérien Houari Boumediene qui joua un rôle de médiation entre les gouvernements iranien et irakien. La médiation algérienne conduisit les deux pays à signer l'accord d'Alger en 1975. Selon cet accord, le gouvernement irakien finit par reconnaître le droit de l'Iran à la navigation dans le fleuve Arvandroud (en tant que voie maritime internationale) et la souveraineté iranienne sur le fleuve selon la ligne Thalweg.

Pour le régime iranien de l'époque, la conclusion de l'accord d'Alger en 1975 fut une victoire totale, permettant au gouvernement iranien d'obtenir l'aval du gouvernement américain pour augmenter le taux de ses achats d'armements et d'équipements militaires "made in USA", pour jouer le rôle du gendarme régional. ■

---

1. Cet ouvrage a été publié par le University Press of America



Quais du port de Khorramshahr en 1944, au moment de l'opération Golfe persique (Khalij-e Fârs)

Khorramshahr, ville symbole d'une résistance inoubliable

Arefeh Hedjâzi



Opération de libération de Khorramshahr

Photo: Fars

Pour les Iraniens, Khorramshahr est plus qu'une ville. Aujourd'hui, trente ans après sa libération, elle reste une ville étrange, à la lisière de l'incommensurable, baignée par la chaleur extrême qui caractérise le sud de l'Iran, une ville de ce sud iranien tellement différente du reste du pays. C'est une ville où l'on peut voir partout, même sans chercher, les traces de la guerre omniprésente, sur les murs, au creux des sentiers, sur les dattiers, fiertés de la région, étêtés, noircis, criblés de balles, d'éclats d'obus. Une ville où chaque mètre carré de terre respire le courage et l'abnégation. Elle est devenue un lieu de pèlerinage sacré, un monument éternel de la bravoure d'un peuple. Pour les Iraniens, Khorramshahr est un mythe, une célébration vivante de la grandeur de l'âme, une ville aussi grande que la passion qui anima les martyrs à venir de la Défense sacrée.

Avant la guerre, Khorramshahr était l'une des belles villes d'Iran. Port important, voie de communication maritime avec le monde entier, destination du chemin de fer, aéroport international, région pétrolière, voisine de la ville pétrolière d'Abâdân, elle bénéficiait d'un dynamisme urbain peu commun en Iran. C'était un port stratégique pour l'Iran. Ainsi, l'attaque irakienne ne fut pas la première qu'elle eut à subir. Avant cela, durant l'histoire contemporaine iranienne, les Anglais l'avaient déjà occupée deux fois et y avaient fomenté de nombreux complots pour assurer leur domination dans la région du Golfe persique.

Avant d'attaquer l'Iran, l'Irak de Saddâm Hussein avait publié des livres d'école qui présentaient aux petits écoliers irakiens la région du Khouzestân sous le nom d'Arabistan, comme province irakienne. A la place d'Abâdân, il y avait «Abdana», à la place de Khorramshahr, il y avait «Muhammara», à la place de Soussangerd, il y avait «Khajawiah» et à la place d'Ahvâz, il y avait «Al-Ahwâz».

Plusieurs mois avant l'attaque irakienne contre l'Iran, le port de Khorramshahr commença à connaître des troubles politiques et sécuritaires. A cette époque, l'attaque irakienne contre l'Iran avait déjà été planifiée et l'occupation de Khorramshahr jouait un rôle stratégique dans ce plan. C'est pourquoi longtemps

avant le début de l'attaque, les Irakiens avaient commencé à s'activer dans la ville et à y fomenter des troubles, notamment en finançant les groupuscules politiques terroristes en argent et surtout en armement de tous genres. Ils étaient également responsables de plusieurs attaques terroristes par bombes qui ont fait de nombreux morts dans cette ville avant l'attaque militaire proprement dite. D'autre part, les échanges de tirs frontaliers ne cessèrent de prendre de l'envergure jusqu'à la veille de la guerre. Les tirs irakiens se firent tellement nourris durant les semaines précédant l'attaque de l'Irak que des forces du Sepâh furent envoyées sur place, en considération du nombre de villageois qui avaient été obligés d'évacuer la zone par crainte des tirs irakiens.

A la suite de l'attaque militaire planifiée de l'Irak contre le territoire iranien, la 3e armée blindée irakienne, épaulée par la 33e brigade spéciale attaqua l'Iran le 22 septembre 1980, après dix jours d'escarmouches frontalières sérieuses. L'attaque était généralisée sur toute la frontière avec une concentration de forces massives dans la région de Khorramshahr. Le nettoyage de la ville fut confié aux 8e et 9e bataillons de la brigade spéciale.

> C'est une ville où l'on peut voir partout, même sans chercher, les traces de la guerre omniprésente, sur les murs, au creux des sentiers, sur les dattiers, fiertés de la région, étêtés, noircis, criblés de balles, d'éclats d'obus.

Deux bataillons paraissaient plus que suffisants pour les Irakiens qui considéraient l'occupation éclair de la ville comme assurée. Cependant, ni le plan d'attaque irakien, ni les prévisions internationales, n'avaient pris en compte un fait très simple: la résistance populaire, qui se manifesta avec importance dès les premières heures de l'attaque. L'armement des deux parties n'était pas comparable, les habitants de Khorramshahr se battaient quasiment à mains nues contre l'armement moderne d'une armée sur-équipée. Et cette résistance choquait les Irakiens au-



Le pont de Khorramshahr, dernière voie de ravitaillement ouverte de la ville

> Cette résistance choquait les Irakiens au-delà de toute mesure, surtout que la plupart étaient sous l'influence de la propagande irakienne massive qui avait commencé depuis plusieurs années déjà à parler de cette région comme de l'«Arabistan», province irakienne dont l'annexion n'était qu'une affaire de temps, et à replacer par des noms arabes les noms des villes et villages de la région.



Entrée de la Grande Mosquée de Khorramshahr durant la guerre, avec au premier plan une femme civile

delà de toute mesure, surtout que la plupart étaient sous l'influence de la propagande irakienne massive qui avait commencé depuis plusieurs années déjà à parler de cette région comme de l'«Arabistan», province irakienne dont l'annexion n'était qu'une affaire de temps, et à replacer par des noms arabes les noms des villes et villages de la région. La résistance populaire fut si forte que, contrairement aux prévisions, qui annonçaient l'ouverture de la ville en quelques heures de nettoyage, les forces irakiennes furent, à leur stupéfaction, obligées de contourner la ville et de l'encercler avec non pas deux bataillons, comme prévu, mais deux armées. Finalement, après trente-cinq jours de résistance surhumaine, la ville capitula et ses défenseurs reçurent l'ordre de reculer jusqu'au sud de la ville.

Ce fut donc quarante cinq jours après le début de leur attaque contre l'Iran, et avec des pertes sérieuses contre les combattants iraniens sous-armés, qui s'étaient battus dans des conditions extrêmes et plus que précaires, que les Irakiens purent finalement annoncer à leur radio nationale qu'ils avaient occupé Khorramshahr. Dans le communiqué irakien, la raison de la résistance des Iraniens était ainsi motivée: *«La résistance des forces iraniennes à Khorramshahr est le résultat de la peur inspirée par les tribunaux militaires volants irakiens qui opèrent derrière les lignes iraniennes pour exécuter les déserteurs.»*

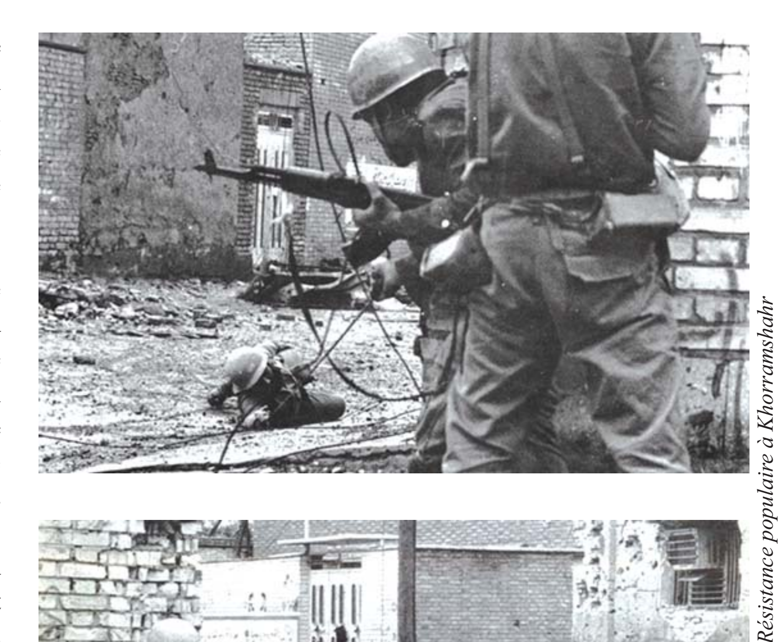
L'attaque irakienne avait été si soudaine que la population n'avait pas même eu le temps de partir. La rapidité et la violence de l'attaque irakienne furent ainsi en soi un facteur qui provoqua cette immense résistance populaire. Dans ce climat de mort soudaine et de violence, personne ne songeait plus à sa vie d'«avant». Le

feu de l'artillerie irakienne arrosait la ville sans interruption et même les hôpitaux étaient attaqués. C'est pourquoi les défenseurs de la ville réussirent très vite à organiser la résistance populaire massive.

Avant et durant la première vague de l'attaque irakienne, le commandant du Sepâh de Khorramshahr avait déjà notifié les intentions irakiennes belliqueuses aux autorités de la capitale et avait demandé des renforts pour défendre la région contre une éventuelle agression militaire. Mais en raison des troubles de l'après-révolution et de l'incompétence du gouvernement de l'époque, aucun renfort n'arriva durant les premières semaines de l'attaque et non seulement Khorramshahr, mais aussi la ville voisine d'Abâdân, encerclée, étaient sur le point de tomber. Finalement, le 25 octobre 1980, trente trois jours après l'invasion irakienne, il écrivit une lettre dans laquelle il précisait que des 150 militaires qui défendaient la ville aux côtés de la milice civile, seuls trente étaient toujours vivants, les corps de ceux qui étaient tombés n'étaient toujours pas enterrés et qu'ils n'avaient même plus trente fusils pour défendre la ville.

Pour les Irakiens, tout comme pour les Iraniens, la défense de la ville tenait du miracle. Rien ne pouvait expliquer comment une poignée d'hommes presque désarmés pouvait tenir, dans des conditions climatiques extrêmes, sans eau et sans ravitaillement d'aucune sorte, face aux innombrables vagues d'attaques irakiennes.

En réalité, les trente-cinq jours de résistance incroyable des hommes qui défendaient la ville changèrent immédiatement la donne de cette guerre qui allait durer huit interminables années. Selon toutes les prévisions, Khorramshahr aurait dû tomber dès le premier jour. Les Irakiens avaient prévu d'atteindre la capitale iranienne trois jours après le début de leur attaque. Pourtant, malgré tous leurs efforts, malgré la somme de l'aide financière, militaire et politique occidentale et arabe dont ils bénéficiaient, et le silence de la communauté internationale, ils furent écrasés trente cinq jours durant aux portes de Khorramshahr.





Résistance populaire à Khorramshahr

Le comportement héroïque des défenseurs de cette ville devint immédiatement un modèle, qui ne fut pas entaché durant la guerre et qui restera marqué à jamais dans les annales de la très longue histoire iranienne comme un moment de bravoure exceptionnel. ■

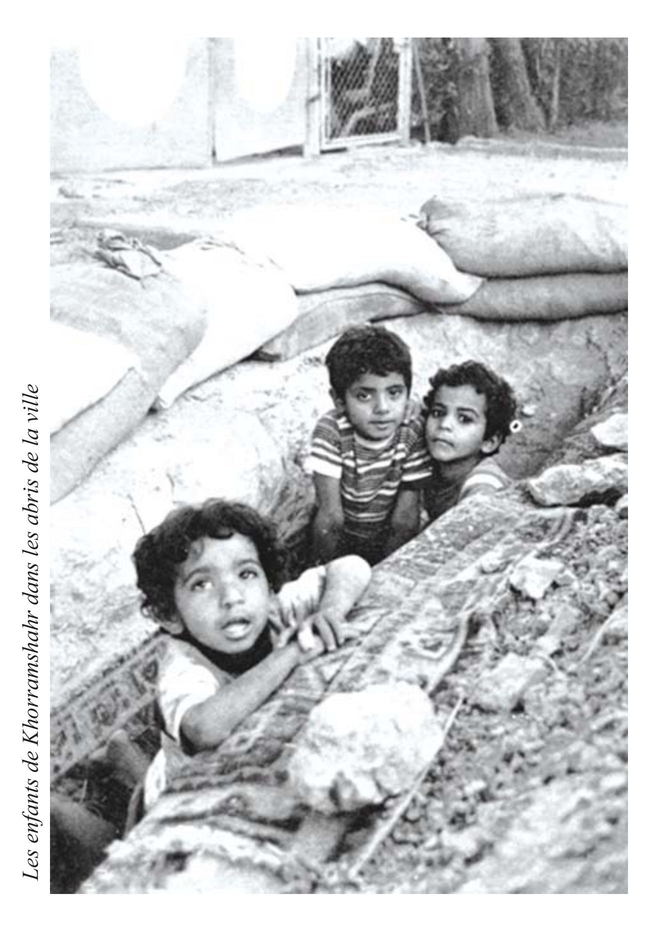
L'agression militaire irakienne, l'occupation de Khorramshahr et la réaction des pays de la région

Esmâ'il Mansouri

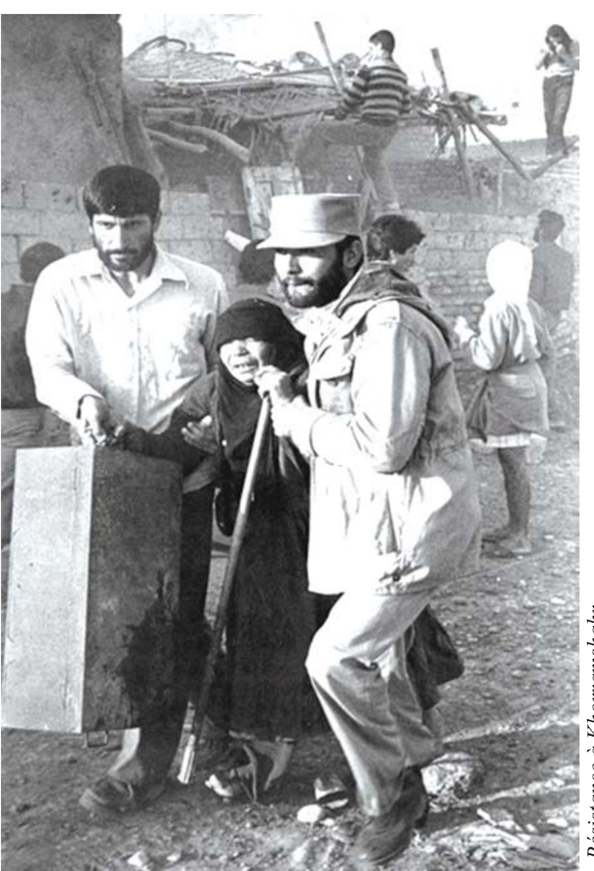
Traduit par
Babak Ershadi

L'armée du régime de Saddam Hussein déclencha son offensive générale contre la République islamique d'Iran le 22 septembre 1980 en se servant de toutes ses forces terrestres, aériennes et maritimes. Au début de cette agression militaire contre l'Iran, l'armée de terre irakienne était composée de 48 corps: 12 divisions (5 divisions d'infanterie, 5 division blindées, 2 divisions motorisées), 15 brigades indépendantes (10 brigades d'infanterie, 1 brigade blindée, 1 brigade motorisée, 3 brigades de forces spéciales), 10 brigades de la Garde républicaine, et 20 brigades de la garde frontalière.

La machine de guerre du régime irakien disposait aussi d'importants équipements militaires dont 800 pièces d'artillerie lourde, 5 400 chars d'assaut, 400 canons de défense antiaérienne. Ces équipements



Les enfants de Khorramshahr dans les abris de la ville



Résistance à Khorramshahr

donnaient à l'armée irakienne une bonne capacité d'action pour mener une vaste offensive contre le territoire iranien.[1] Les médias britanniques diffusèrent aussitôt la nouvelle du déclenchement de la guerre: *«L'Iran et l'Irak ont décrété l'état de guerre entre les pays. Les avions de combat irakiens ont bombardé toutes les bases aériennes à l'intérieur du territoire iranien dont l'aéroport international de Mehrâbâd (Téhéran). Ces raids aériens ont infligé d'importants dégâts aux installations militaires et civiles iraniennes. Selon un rapport de l'Agence de presse officielle irakienne, «Le 23 septembre 1980, l'armée de l'air irakienne a bombardé vers 12h00 (heure locale) plusieurs bases aériennes de l'armée iranienne. Les avions de combat irakiens ont largué des bombes et des roquettes air-sol sur six aéroports militaires iraniens à Abâdân, Ispahan, Aghâdjâri, et Arabestân (province iranienne du Khouzestân) et y ont infligé de lourds dégâts.»*[2]

Le président irakien, Saddam Hussein, dit dans une interview: *«Notre aviation a bombardé victorieusement toutes les bases militaires des Magus [adorateurs de feu], et leur ont infligé de très lourds dégâts. En mer, notre courageuse marine a résisté aux forces navales de l'ennemi, et sur la terre, nos vaillants soldats ont avancé vers les cibles qui ont été déterminées. Ces derniers jours, ou plus précisément depuis le lundi 22 septembre, ils ont fait preuve de courage, de mérite et de rapidité dans l'exécution de leurs missions.»*[3]

L'agression militaire du régime irakien contre le territoire iranien eut une ampleur et une vitesse incroyables, ce qui laissait comprendre que cette action militaire avait été longuement planifiée avant son exécution. Bien que certains observateurs aient déjà prévu l'éventualité d'une offensive militaire irakienne contre la République islamique d'Iran, l'étendue et la brutalité de l'agression étaient surprenantes et allaient au-delà de toutes les estimations.

> La machine de guerre du régime irakien disposait aussi d'importants équipements militaires dont 800 pièces d'artillerie lourde, 5 400 chars d'assaut, 400 canons de défense antiaérienne. Ces équipements donnaient à l'armée irakienne une bonne capacité d'action pour mener une vaste offensive contre le territoire iranien.

Occupation des villes frontalières

Le régime baasiste d'Irak se servit de toutes les forces militaires pour occuper les villes de la province iranienne du Khouzestân (sud-ouest). Les unités de l'armée irakienne profitèrent de l'effet de surprise dans le cadre d'une opération éclair pour occuper le territoire iranien dans plusieurs parties du Khouzestân: Shalamtcheh, Tangeh Tchazzâbeh et Dezfoul. Le premier objectif stratégique de l'armée de terre irakienne était d'occuper la ville de Khorramshahr qui tomba finalement dans les mains des forces irakiennes, malgré la résistance héroïque des combattants iraniens. Les analystes étrangers qui étaient vraisemblablement au courant des objectifs militaires du régime irakien diffusèrent sans surprise la nouvelle de la chute de Khorramshahr, cependant, ils ne purent dissimuler leur étonnement face à l'importante résistance des combattants iraniens à Khorramshahr. Le quotidien *The New York Times* rapporta: *«Les analystes estiment qu'en dépit de la résistance constante de la population*


Char irakien détruit à Khorramshahr

iranienne, l'Irak a atteint ses premiers objectifs: occupation de près de 124 miles carrés des territoires disputés, domination totale du Chatt al-Arab, prise de Khorramshahr, et encerclement des villes d'Ahvaz et d'Abadan ainsi que la très grande raffinerie de pétrole de cette dernière.»[4]

La qualification de l'occupation des villes iraniennes par les forces de l'armée irakienne comme «premier objectif» fut très significative car, en sa qualité de commandant en chef des forces armées irakiennes, Saddam Hussein ne tarda pas à annoncer l'annexion de ces villes occupées à l'Irak: *«Le drapeau d'Irak a été hissé à Khafâdjiyeh que les Iraniens avaient perfidement nommée Sousangerd.»* L'annonce de cette nouvelle par le président irakien montrait clairement que l'Irak considérait que cette ville faisait partie de son territoire.[5]

La revendication de la possession des villes occupées par les dirigeants du régime baasiste irakien se traduisit par le changement des noms de ces villes: «Mu'ammareh» pour Khorramshahr, et «Arabestân» pour l'ensemble de la province iranienne de Khouzestân. Atah Yâsin Ramazân, alors vice-président du Conseil du commandement de la révolution irakienne, annonça après la chute de Khorramshahr: *«L'Arabestân* [province iranienne du Khouzestân] *a été libéré.»*[6] La revendication de la propriété des territoires iraniens dans la province du Khouzestân prouvait que l'armée d'agression irakienne avait envahi ces régions pour y rester longtemps. Après la chute de Khorramshahr, la presse irakienne écrivit: *«Muhammareh* [Khorramshahr] *fait partie des terres ancestrales des Irakiens, et nos forces armées l'ont reprise pour l'éternité.»*[7]

Les responsables irakiens n'hésitèrent même pas à annoncer que les régions «libérées» seraient aussitôt annexées aux réseaux nationaux de téléphone et de poste.[8] Par conséquent, au-delà de l'occupation des villes et des villages frontaliers du Khouzestân et des provinces occidentales de l'Iran (ville de Ghasr-e Shirin, dans la province de Kermânshâh), le régime irakien revendiquait

ouvertement l'annexion du Khouzestân. Les hauts responsables du régime baasiste l'annonçaient publiquement dans leurs interviews ou déclarations officielles, tandis que la presse et les médias audiovisuels de la région et du monde reprenaient indirectement les déclarations des dirigeants irakiens pour préparer ainsi l'opinion publique régionale et internationale à s'incliner devant le fait accompli.

Prise de position de l'Imam Khomeyni

Le spectre de l'invasion générale de l'armée irakienne pesait lourdement sur l'Iran, mettant sérieusement en péril la situation politique et économique du pays. Dans ce contexte d'inquiétude, tous les regards se tournèrent vers l'Imam Khomeyni qui mit l'accent sur la foi et la confiance en Dieu, pour rappeler au peuple iranien que la puissance de l'ennemi serait dérisoire face à la grandeur du secours divin: *«Je conseille au grand peuple iranien de garder sa force et son moral quoi qu'il arrive, de se confier entièrement à Dieu le Loué et le Très-haut, et de ne montrer aucune inquiétude. Nous n'avons jamais craint les grandes puissances. Celui-ci* [Saddam Hussein] *n'a aucun pouvoir, l'Irak non plus.»*[9]

> La revendication de la possession des villes occupées par les dirigeants du régime baasiste irakien se traduisit par le changement des noms de ces villes: «Mu'ammareh» pour Khorramshahr, et «Arabestân» pour l'ensemble de la province iranienne de Khouzestân.

Les propos de l'Imam Khomeyni, qui provenaient de son cœur reposant dans la certitude, remontèrent le moral des citoyens et des responsables politiques du pays, et donnèrent aux jeunes Iraniens le courage de résister à l'ennemi et de se battre pour libérer la patrie. L'Imam Khomeyni avait ajouté dans son message: *«Au moment opportun je m'adresserai à la nation, et je montrerai à Saddam Hussein et les siens, que les mercenaires et les vassaux n'ont pas droit de cité.»*[10]

L'Imam Khomeyni méprisa l'ennemi



Résistance à Khorramshahr



Une famille de Khorramshahr préparant un abri

et encouragea la nation à se battre et à vaincre l'ennemi. Suite à la prise de position ferme et résolue du fondateur de la République islamique d'Iran, la nation fit preuve d'un esprit de résistance inimaginable: hommes et femmes, jeunes et vieux, les Iraniens se mobilisèrent pour se battre contre les envahisseurs pour libérer les régions occupées.

Suite à la prise de position ferme et résolue du fondateur de la République islamique d'Iran, la nation fit preuve d'un esprit de résistance inimaginable: hommes et femmes, jeunes et vieux, les Iraniens se mobilisèrent pour se battre contre les envahisseurs pour libérer les régions occupées.

Dans le même temps, L'Imam Khomeyni confia au Conseil suprême de la défense le soin d'élaborer et de définir la stratégie générale de la défense nationale, pour organiser et former les forces populaires qui souhaitaient se rendre au front.

Résistance populaire

Conformément aux directives de l'Imam Khomeyni, les lignes de conduite de la mobilisation et de la résistance nationales furent rapidement définies. Les noyaux d'une résistance populaire prirent forme dans tout le pays, notamment dans les villes assiégées par l'armée irakienne. Les commandants militaires irakiens furent surpris par l'efficacité de cette mobilisation populaire en Iran, et les médias internationaux finirent par l'avouer, contrairement à leurs attentes. Au sujet de la résistance populaire des Iraniens à Abâdân, l'Agence Reuters rapporta: *«L'armée irakienne a renforcé ses positions autour de la ville pétrolière d'Abadan pour consolider l'encerclement de cette ville. Cependant les habitants d'Abadan font preuve d'une très vive résistance.»*[11] Or, se confiant aux mauvais calculs de ses conseillers, Saddam Hussein avait dit à ses commandants militaires que leurs troupes seraient chaleureusement accueillies par les habitants des villes prises. Le quotidien

britannique *The Guardian* avait pourtant cité un vieux paysan iranien disant: *«Rien ne peut nous séparer de ces terres. Même s'ils [les militaires irakiens] détruisent tout, nous vivrons sous la tente, mais nous y reviendrons un jour et nous reconstruirons tout, comme les Vietnamiens. Cette comparaison n'a rien de gratuit, car tout le monde sait que c'est l'impérialisme américain qui soutient les armées de Saddam Hussein.»*[12]

Dans les villes assiégées par les troupes ennemies, la mobilisation populaire fut très forte et les reporters étrangers témoins du courage épique des hommes et des femmes iraniens. *The Guardian* rapporta: *«A Khorramshahr et à Abâdân, les jeunes adolescents épaulent leurs pères et résistent aux militaires irakiens. Un garçon de quatorze racontait avec fierté aux reporters étrangers comment il avait détruit deux tanks irakiens avec ses deux bouteilles de cocktail Molotov.»*[13]

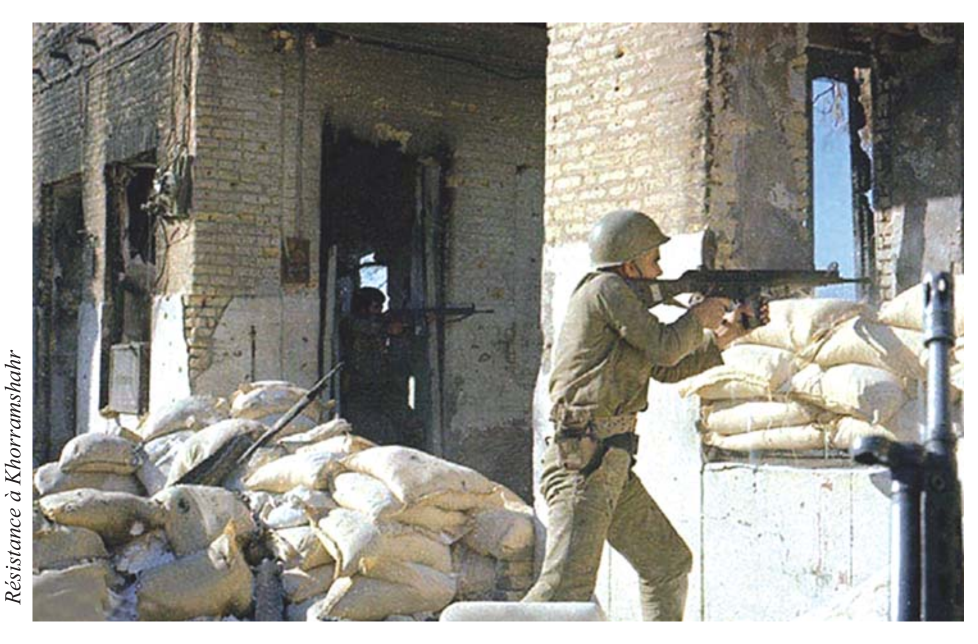
Ce courage et cet esprit de résistance puisaient leurs sources dans la foi en Dieu, l'amour pour la patrie et la soumission sincère au leadership de l'Imam Khomeyni qui disait: *«Je suis fier de voir en ces véritables combattants de l'Imam du Temps, cette grandeur d'âme et ces cœurs remplis de foi et de l'esprit du martyre. Là, nous trouvons incontestablement la victoire la plus illustre* [Fath ol-Fotouh]*.»*[14]

Les noyaux d'une résistance populaire prirent forme dans tout le pays, notamment dans les villes assiégées par l'armée irakienne. Les commandants militaires irakiens furent surpris par l'efficacité de cette mobilisation populaire en Iran, et les médias internationaux finirent par l'avouer, contrairement à leurs attentes.

En effet, ce que l'Imam Khomeyni qualifia de «victoire la plus illustre» était la foi du peuple iranien qui devient le secret de sa force et de sa résistance pendant les huit ans de la Défense sacrée (*defâ'-e moghaddas*).



Destruction de la ligne de chemin de fer par les aggresseurs irakiens à Khorramshahr



Résistance à Khorramshahr

Destruction des zones d'habitations, des centres médicaux, des écoles…

Pour briser la résistance des habitants des villes frontalières, l'armée irakienne les bombarda violemment sans épargner les hôpitaux, les écoles, et les quartiers d'habitation. Le régime irakien n'hésitait pas à tuer les femmes et les enfants dans leurs maisons, les malades et les blessés dans les hôpitaux, et les écoliers dans les établissements scolaires. Au début, la presse irakienne démentit vivement les attaques contre la population civile, mais les agences d'information étrangères soulevèrent un coin du voile sur les crimes du régime de Saddam Hussein en bombardant les zones d'habitation, les centres médicaux et les écoles. *The Guardian* rapporta: *«L'attaque par missiles sol-sol de l'armée irakienne contre les zones civiles de la ville de Dezfoul, dans le sud-ouest iranien, a fait plus de 100 victimes et 174 blessés.»*[15] Plus tard, après avoir vu l'inefficacité de ces attaques contre les villes frontalières et au lieu de les cesser, le régime de Saddam Hussein bafoua l'ensemble du droit international et des normes humanitaires en développant ces offensives contre les autres villes iraniennes. Dans cette «guerre des villes», l'armée irakienne fit des villes iraniennes situées très loin des zones de combat des cibles des bombardements aériens et de tirs de missiles à longue portée.

Lors d'une conversation téléphonique avec le secrétaire du Conseil du commandement de la révolution irakien, le secrétaire général de la Ligue arabe accepta les positions fermes prises par Saddam Hussein en les qualifiant de «bienfaisantes» pour les nations arabes.

Réaction des gouvernements étrangers et des organisations internationales

Après l'agression massive du régime irakien contre le territoire de la République islamique d'Iran, les gouvernements des pays étrangers et les organisations internationales réagirent

différemment contre le déclenchement de la guerre par l'Irak. Plusieurs Etats de la région, surtout l'Arabie saoudite, la Jordanie et le Koweït annoncèrent officiellement leur soutien à l'agresseur irakien.[16] Le roi Hussein de Jordanie parla au téléphone avec le président irakien, Saddam Hussein, pour le féliciter des succès de l'armée irakienne, en faisant état du soutien tous azimuts de la Jordanie au régime de Saddam Hussein. Le roi de Jordanie alla plus loin et prétendit que l'Iran devait évacuer les trois îles du Golfe persique dont les Emirats Arabes Unis disputaient la souveraineté.[17] La Jordanie ne cessa de soutenir le régime irakien tout au long de la guerre irano-irakienne. Un haut responsable du gouvernement jordanien loua Saddam Hussein en ces termes: *«Il n'y a pas l'ombre d'un doute que Saddam Hussein deviendra le leader puissant des nations arabes. Sa victoire militaire sur l'Iran sera la plus grande victoire militaire des Arabes depuis plusieurs décennies.»*[18]

Le Conseil de Coopération du Golfe persique réunissant six Etats riverains du Golfe persique (Arabie saoudite, Koweït, Qatar, Bahreïn, Emirats Arabes Unis, et Oman) se rangea du côté du régime baasiste de l'Irak.[19] Par ailleurs, lors d'une conversation téléphonique avec le secrétaire du Conseil du commandement de la révolution irakien, le secrétaire général de la Ligue arabe accepta les positions fermes prises par Saddam Hussein en les qualifiant de «bienfaisantes» pour les nations arabes.[20] De son côté, le secrétaire général de l'Organisation de la Conférence islamique adressa deux lettres séparées à Saddam Hussein et à l'Imam Khomeyni pour leur demander la cessation immédiate des hostilités et l'établissement officiel d'un cessez-le-feu.[21]

Les grands pays occidentaux se réjouirent du déclenchement de la guerre contre la République islamique d'Iran par le régime de Saddam Hussein. Cependant, les dirigeants de certains de ces pays semblaient réticents à exprimer ouvertement leur soutien à l'Irak, jusqu'à ce que Saddam Hussein réussisse à obtenir d'eux une position favorable en leur donnant de nombreuses concessions. La position du Conseil de sécurité des Nations unies, en tant que seul organe international étant habilité à mener des actions de maintien de la paix dans le monde, était celle de l'inaction totale. Kurt Waldheim, alors secrétaire général de l'ONU, s'était référé pourtant à l'article 99 de la Charte des Nations unies pour adresser une lettre au Conseil de sécurité pour exprimer ses inquiétudes: *«Je tiens à exprimer ma vive inquiétude de voir les hostilités s'approfondir entre l'Iran et l'Irak. Je trouve que ce conflit est une grave menace contre la paix et la sécurité internationales.»*[22] ■

---

1. *Az Khûnînshahr tâ Khorramkhahr* (De Khûnînshahr à Khorramkhahr), p. 24.
2. *Al-Sharq Al-Awsat*, 23/9/1980
3. *Al-Lawa*, 29/9/1980
4. *The New York Times*, 30/9/1980
5. *Al-Sharq Al-Awsat*, 28/9/1980
6. *Al-Anwar*, 10/10/1980
7. *Al-Sharq Al-Awsat*, 27/10/1980
8. *Al-Safir*, 28/11/1980
9. *Sahifeh-ye Nour* (La Livre de la lumière), vol. 12, p. 232.
10. *Sahifeh-ye Nour* (La Livre de la lumière), vol. 13, p. 231.
11. *Al-Anwar*, 19/10/1980
12. *The Guardian*, 14/10/1980
13. *The Guardian*, 16/10/1980
14. *Sahifeh-ye Nour* (La Livre de la lumière), vol. 13, p. 289.
15. *The Guardian*, 27/10/1980
16. *Al-Sharq Al-Awsat*, 25/9/1980
17. *Al-Sharq Al-Awsat*, 22/9/1980
18. *The Washington Post*, 30/9/1980
19. *Al-Sharq Al-Awsat*, 24/9/1980
20. *Al-Sharq Al-Awsat*, 25/9/1980
21. *Al-Sharq Al-Awsat*, 24/9/1980
22. *Keyhân*, 24/9/1980

L’opération Beyt-ol-Moghaddas

Djamileh Zia



Manifestations de joie des combattants iraniens arrivés jusqu’à la route Ahvâz-Khorramshahr après la première nuit de l’opération Beyt-ol-Moghaddas

La libération de Khorramshar est un évènement très important dans l’histoire de l’Iran. En automne 1980, Khorramshahr était tombée aux mains des soldats irakiens après 34 jours de résistance. L’occupation des territoires iraniens par l’armée irakienne perdurait depuis un an et demi lorsque trois opérations menées conjointement par l’armée et le Sepâh Pâsdârân, au cours de l’automne 1981 et de l’hiver 1982, apportèrent des victoires pour l’Iran et marquèrent un tournant dans la guerre. L’armée irakienne se doutait que l’opération suivante des Iraniens aurait pour but de libérer le sud-ouest du Khouzestân et la ville de Khorramshahr.

L’occupation de Khorramshahr était une blessure restée ouverte, surtout pour les habitants de ce beau port tranquille qui avaient dû quitter leur maison à la hâte et tout laisser sur place. Au cours de l’automne 1981 et de l’hiver 1982, l’armée iranienne et le Sepâh Pâsdârân exécutèrent ensemble trois opérations qui aboutirent à des victoires successives pour l’Iran. Il s’agissait des opérations Sâmen-ol-Aemmeh, Tarigh-ol-Ghods, et Fath-ol-Mobin, dont les objectifs étaient de sortir la ville d’Abâdân de l’encerclement, de libérer la ville de Bostân, ainsi que la région située à l’ouest des villes de Shoush et de Dezfoul.

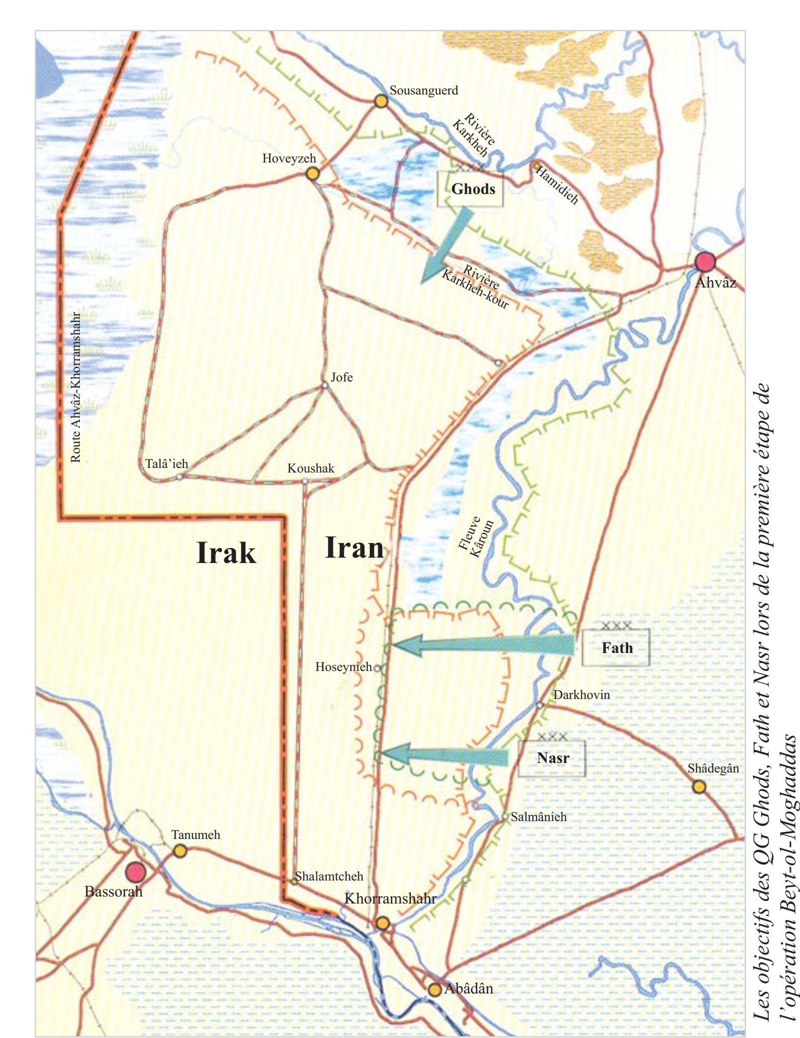
Au début du printemps 1982, près de 5400 km² du sud-ouest du Khouzestân - à l’ouest du fleuve Kâroun - et la ville de Khorramshahr continuaient à être occupés par l’armée irakienne. Pour libérer ces régions, les chefs de l’armée iranienne et du Sepâh Pâsdârân mirent au point, au printemps 1982, une opération qu’ils nommèrent Beyt-ol-Moghaddas, dont

la particularité était que l'essentiel des combattants iraniens devaient traverser le fleuve Kâroun et surprendre les troupes irakiennes. C'était une opération non classique et très risquée. Les experts militaires pensaient que traverser le fleuve Kâroun était impossible, et que pour libérer Khorramshahr, on ne pouvait mener une offensive qu'en suivant la route Ahvâz-Khorramshahr. Les chefs de l'armée finirent cependant par accepter la traversée du fleuve Kâroun. Il fut décidé d'accélérer les préparations pour diminuer l'intervalle entre l'opération Fath-ol-Mobin et l'opération Beyt-ol-Moghaddas, pour surprendre l'armée irakienne. Au cours des jours qui précédèrent le début de l'opération Beyt-ol-Moghaddas, les combattants iraniens se positionnèrent progressivement le long de la rive orientale du fleuve.

L'armée irakienne se doutait bien que l'action suivante des Iraniens aurait pour objectif la libération de Khorramshahr, mais elle pensait que la traversée du Kâroun n'était qu'une tactique de diversion pour détourner l'attention, et que l'essentiel des combattants iraniens attaqueraient par le nord, c'est-à-dire par la route Ahvâz-Khorramshahr. Pour l'armée irakienne, il était impératif de continuer à occuper Khorramshahr, car elle savait qu'une défaite démoraliserait les soldats irakiens et risquait d'exposer la ville de Bassorah – située en Irak - à une contre-offensive iranienne.

Le début de l'opération Beyt-ol-Moghaddas

Les troupes irakiennes se renforçaient à Khorramshahr quand l'opération Beyt-ol-Moghaddas débuta à 0 heure 55 du 30 avril 1982. Les combattants iraniens lancèrent simultanément l'attaque sur trois axes. Le Quartier Général Ghods réussit à établir une tête-de-pont dans une partie limitée du sud de la rivière



Les objectifs des QG Ghods, Fath et Nasr lors de la première étape de l'opération Beyt-ol-Moghaddas


Le QG Ghods

Pour libérer ces régions, les chefs de l'armée iranienne et du Sepâh Pâsdârân mirent au point, au printemps 1982, une opération qu'ils nommèrent Beyt-ol-Moghaddas, dont la particularité était que l'essentiel des combattants iraniens devaient traverser le fleuve Kâroun et surprendre les troupes irakiennes. C'était une opération non classique et très risquée.

Karkheh-kour, malgré la présence importante des troupes irakiennes et leurs nombreuses fortifications dans cette zone. Les combattants du Quartier Général Fath traversèrent le fleuve Kâroun et avancèrent jusqu'à la route Ahvâz-Khorramshahr, où ils commencèrent à construire des fortifications et à empêcher les troupes irakiennes de circuler sur cette route. Les troupes du Quartier Général Nasr avancèrent elles aussi, mais ne réussirent pas à rejoindre les troupes du Quartier Général Fath comme il avait été prévu.

Lors de la deuxième étape de l'opération Beyt-ol-Moghaddas, les QG Fath et Nasr avancèrent depuis la route Ahvâz-Khorramshahr jusqu'à la frontière Iran-Irak

La première contre-attaque importante de l'Irak eut lieu au sud de la rivière Karkheh-kour; après plusieurs heures de combat, les troupes du QG Ghods réussirent à neutraliser l'ennemi. L'Irak contre-attaqua également dans la zone d'action du QG Fath, quand les combattants Iraniens étaient sur le bord de la route Ahvâz-Khorramshahr. Les troupes irakiennes profitèrent du fait que les troupes des deux QG Fath et Nasr n'avaient pas pu se rejoindre et s'immiscèrent dans l'espace entre les troupes iraniennes. L'Irak avait concentré ses forces dans la zone située à l'ouest de la route Ahvâz-Khorramshahr ainsi que près de la frontière et à proximité de Shalamtcheh, et tentait de faire reculer les combattants iraniens du bord de la route Ahvâz-Khorramshahr, car c'était le seul endroit où les combattants iraniens pouvaient résister aux contre-attaques irakiennes en se plaçant derrière la route. Au cours d'un dur combat, les tanks irakiens réussirent à occuper une partie de la route, mais cette occupation ne dura pas et les combattants iraniens firent reculer les soldats irakiens.

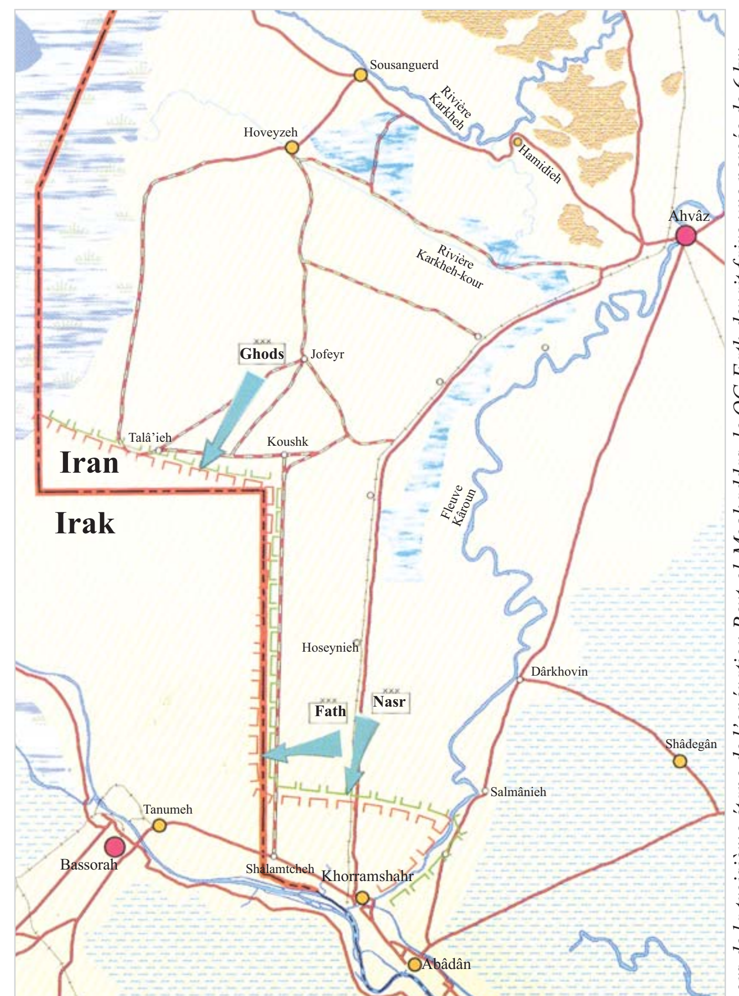
Ainsi, à la fin du premier jour de l'opération, la situation était la suivante: les deux QG Fath et Nasr avaient réussi à établir 800km² de tête-de-pont, mais le

QG Ghods n'avait réussi à traverser la rivière Karkheh-kour qu'à deux endroits. Il fut décidé que lors de la deuxième nuit de l'opération, le QG Ghods complèterait les objectifs non atteints lors de la première nuit, et que les deux QG Fath et Nasr occuperaient les 10 km de la route Ahvâz-Khorramshahr qui séparaient leurs troupes, et combleraient ainsi la brèche. Finalement, après 5 jours de combat, toutes les brèches furent comblées.

La deuxième étape de l'opération: les troupes iraniennes s'approchent de Khorramshahr par le nord

Les objectifs de cette deuxième étape étaient que les QG Fath et Nasr avancent à partir de la route Ahvâz-Khorramshahr jusqu'à la frontière, et que le QG Ghods occupe une zone limitée au sud de la rivière Karkheh-kour pour compléter ce qui n'avait pas pu être effectué lors de la première étape et pour empêcher les troupes irakiennes installées dans cette zone de se diriger vers les régions où les QG Fath et Nasr opéraient. Cette deuxième étape débuta le 6 mai 1982, à 22h30. Les combattants du QG Fath atteignirent la frontière en quelques heures. Les troupes du QG Nasr les rejoignirent un peu plus tard, après avoir subi de violentes attaques de la part des troupes irakiennes. L'armée irakienne, constatant la direction vers laquelle les troupes iraniennes avançaient, fit reculer ses 5e et 6e divisions pour que celles-ci ne soient pas encerclées et pour renforcer sa contre-attaque autour des villes de Bassorah et de Khorramshahr.

Le retrait de ces deux divisions irakiennes débuta au cours des premières heures du 8 mai. Les combattants du QG Ghods les poursuivirent et un certain nombre de soldats irakiens qui n'avaient pas pu reculer à temps furent faits prisonniers. Ainsi, à la fin de cette deuxième étape, la route Ahvâz-Khorramshahr fut presque entièrement libérée, ainsi que quelques endroits situés près de la frontière dont Jofeyr, Pâdegân-e Hamid et Hoveyzeh.

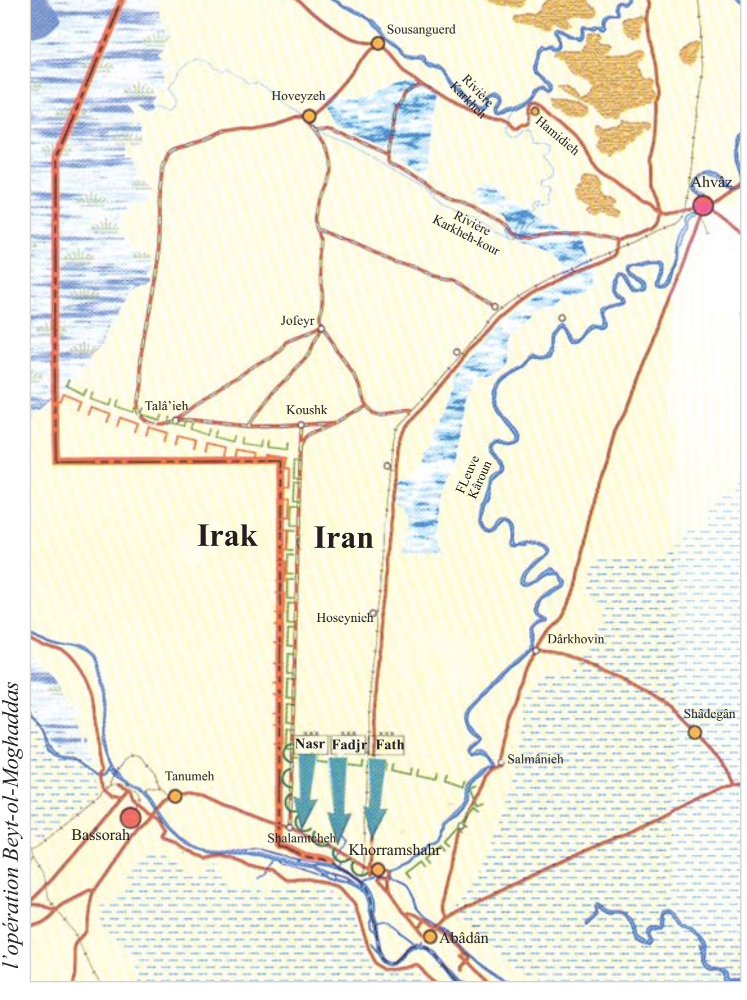


Lors de la troisième étape de l'opération Beyt-ol-Moghaddas, le QG Fath devait faire une percée de 6 km au-delà de la frontière Iran-Irak, le QG Nasr devait éliminer toute présence irakienne dans la région située entre la route Ahvâz-Khorramshahr et la frontière, et le QG Ghods devait repousser les troupes irakiennes jusqu'à la frontière

Ainsi, à la fin du premier jour de l'opération, la situation était la suivante: les deux QG Fath et Nasr avaient réussi à établir 800km² de tête-de-pont, mais le QG Ghods n'avait réussi à traverser la rivière Karkheh-kour qu'à deux endroits.

La troisième étape: les combattants Iraniens arrivent aux portes de Khorramshahr

Les victoires des Iraniens avaient troublé l'armée irakienne. Il fut donc décidé d'exécuter la troisième étape de l'opération le plus vite possible malgré la grande fatigue des combattants iraniens, pour profiter de cette situation. Les objectifs fixés pour la troisième étape étaient que le QG Fath fasse une percée de 6 km au-delà de la frontière Iran-Irak pour attaquer les forces irakiennes regroupées derrière la frontière. Le QG Nasr avait pour mission d'éliminer toute présence irakienne dans la région située entre la route Ahvâz-Khorramshahr et la frontière, et devait avancer vers Shalamtcheh. Le QG Ghods, qui opérait dans la zone délimitée par les villes de Koushk et Talâiyeh, devait repousser les troupes irakiennes jusqu'à la frontière. L'opération débuta le 9 mai à 22 heures. Cette fois, les Iraniens ne réussirent pas à atteindre les objectifs fixés, mais les troupes irakiennes subirent des dommages importants.



Les objectifs des QG Nasr, Fajr et Fath lors de la quatrième étape de l'opération Beyt-ol-Moghaddas

La quatrième étape: la libération de Khorramshahr

La quatrième étape de l'opération Beyt-ol-moghaddas commença après quelques jours de repos qui permirent aux Iraniens de récupérer des forces. Pour cette dernière étape de l'opération, le QG Fajr, composé de trois brigades de fantassins, entra également en action. Les troupes des trois QG Nasr, Fajr et Fath devaient avancer en parallèle jusqu'au fleuve Arvandroud (que les Irakiens appellent Chatt-al-arab): le QG Nasr devait avancer le long de la frontière jusqu'à Shalamtcheh, le QG Fajr devait avancer un peu plus à l'est le long du canal Arâyez, le QG Fath devait avancer le long de la route Ahvâz-Khorramshahr et entrer dans la ville de Khorramshahr. L'opération débuta le 22 mai à 22h30. Le QG Nasr avança le long de la frontière et réussit à barrer la route de Shalamtcheh. Le QG Fajr réussit lui aussi à atteindre le fleuve Arvandroud. Par contre, le QG Fath ne réussit pas à atteindre ses objectifs du fait de la vigilance des troupes irakiennes, et fut stoppé avec le lever du soleil à quelques kilomètres de Khorramshahr, au niveau de l'ancienne station de police de la route Ahvâz-Khorramshahr. Cependant, la ville de Khorramshahr était désormais entièrement encerclée par les Iraniens. L'armée irakienne contre-attaqua à

plusieurs reprises à partir de l'ouest (Shalamtcheh) et de l'est (Khorramshahr) pour sortir ses soldats de l'encerclement, mais les Iraniens résistèrent. L'armée irakienne renforça ensuite ses troupes à l'intérieur de Khorramshahr, en faisant entrer ses soldats dans la ville par le nord-est.

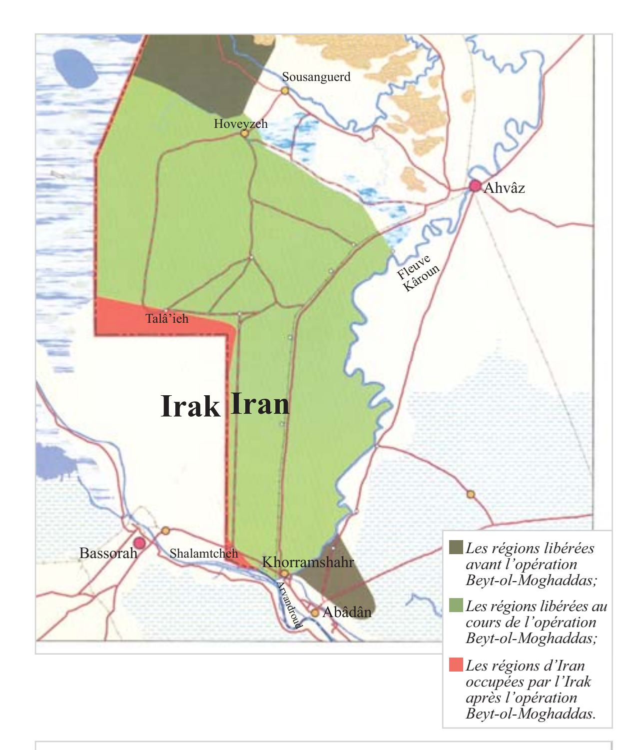
> La ville de Khorramshahr était désormais entièrement encerclée par les Iraniens. L'armée irakienne contre-attaqua à plusieurs reprises à partir de l'ouest (Shalamtcheh) et de l'est (Khorramshahr) pour sortir ses soldats de l'encerclement, mais les Iraniens résistèrent.

Le matin du 24 mai, les Iraniens s'approchèrent de Khorramshahr. Les Irakiens, qui ne tenaient plus après deux jours d'encerclement dans la chaleur torride de cette région, estimèrent inutile de résister. Ils sortirent de leurs refuges et marchèrent en rang jusqu'à l'ancienne station de police de la route Ahvâz-Khorramshahr en clamant «A bas Saddâm» et «Nous implorons Khomeyni de nous donner refuge». Ainsi, Khorramshahr qui avait résisté de toutes ses forces pendant 34 jours, puis été occupée par les troupes irakiennes pendant 575 jours, fut libérée le 24 mai 1982 à 11 heures du matin, après une opération qui dura 25 jours. L'opération Beyt-ol-Moghaddas permit également de libérer 5038 km² des territoires iraniens. La libération de Khorramshahr fut annoncée à la Radio Iranienne le 24 mai à 14 heures, et provoqua d'immenses réactions de joie dans tout l'Iran. ■

Sources bibliographiques:

-*Khorramshahr dar jang* (Khorramshahr dans la guerre), livre publié par *Markaz-e motâle'ât va tahghighât-e jang-e sepâh-e pâsdârân* (Le centre d'études et de recherches sur la guerre du Sepâh Pâsdârân), Téhéran, 1380 (2001).

-*Az khounin-shahr tâ Khorramshahr* (La ville en sang, Khorramshahr), livre publié par *Markaz-e motâle'ât va tahghighât-e jang-e sépâh-e pâsdârân* (Le centre d'études et de recherches sur la guerre du Sepâh Pâsdârân), Téhéran, 1372 (1993).




Les combattants iraniens sur la route de Shalamtcheh, après la quatrième étape de l'opération Beyt-ol-Moghaddas



La libération de Khorramshahr et les répercussions de l'opération «Beyt-ol-Moghaddas»

Nosratollâh Vaziri

Traduction et adaptation:
Babak Ershadi

Les succès de l'opération baptisée «Beyt-ol-Moghaddas», ainsi que la libération de Khorramshahr furent un choc majeur et eurent une vaste répercussion médiatique dans le monde. Les nouvelles de cette victoire militaire iranienne firent la une des journaux et le sujet des commentaires politiques et militaires des médias internationaux. Selon les observateurs et les analystes des événements qui se produisaient pendant la guerre imposée par le régime irakien à la République islamique d'Iran, l'opération «Beyt-ol-Moghaddas» fut un tournant décisif dans la guerre irako-iranienne. Le succès de cette grande opération militaire marqua la suprématie militaire de l'Iran par rapport à son adversaire. Dans le même temps, plusieurs facteurs justifièrent plus que jamais la poursuite de l'agresseur et sa punition: le rejet par l'Irak des conditions que l'Iran avait proposées pour la cessation des combats et le cessez-le-feu; l'insouciance et le laisser-aller de la communauté internationale; les tendances politiques et militaires contreproductives dans la région et dans le monde, qui voulaient empêcher la République islamique d'Iran de revendiquer ses droits légitimes.

Le 5 juin 1982, après plusieurs jours d'interruption momentanée de ses opérations, l'armée de l'air irakienne bombarda les zones d'habitation de plusieurs villes iraniennes. A Ilâm (sud-est), les bombardements mirent à feu et à sang la ville dont les habitants

s'étaient rassemblés dans les rues pour commémorer l'anniversaire du soulèvement révolutionnaire du 5 juin 1963. Le même jour, les forces de l'entité israélienne commencèrent leurs vastes opérations militaires dans le sud du Liban pour réoccuper ces régions, en particulier les camps de réfugiés palestiniens. Le lendemain, ces forces envahirent toutes ces régions libanaises.

Le nombre croissant des victoires militaires de la République islamique d'Iran sur les forces d'agression irakiennes attira très vite l'attention des ennemis de la Révolution islamique. Après la grande victoire des combattants iraniens lors de l'opération «Beyt-ol-Moghaddas», il était tout à fait probable que les forces militaires de la République islamique d'Iran puissent pourchasser les agresseurs derrière les lignes frontalières, et ce d'autant plus que les indices de lassitude et de faiblesse des forces armées irakiennes devenaient de plus en plus voyants.

Dans ce contexte, la nouvelle agression militaire israélienne contre les régions du sud du Liban était en quelque sorte une «opération de harcèlement» pour distraire l'attention du commandement militaire iranien, et détourner l'attention de l'Iran de la poursuite des combats contre les forces irakiennes, permettant à ces dernières de reprendre leur souffle et de recouvrer leurs forces. Par conséquent, l'agression militaire israélienne contre le sud du Liban en juin 1982 visait, à l'arrière-plan, à peser, d'une manière ou d'une autre, sur le sort de la guerre imposée par l'Irak à l'Iran. Les stratèges israéliens avaient pris en compte l'avenir de la guerre irano-irakienne dans la planification de leur guerre d'agression contre le Liban.

L'Iran condamna aussitôt l'agression militaire israélienne contre le sud du Liban. Le gouvernement iranien annonça son soutien au peuple libanais et aux combattants palestiniens, en se disant prêt à leur fournir toutes sortes d'aides et d'assistance.

> L'agression militaire israélienne contre le sud du Liban en juin 1982 visait, à l'arrière-plan, à peser, d'une manière ou d'une autre, sur le sort de la guerre imposée par l'Irak à l'Iran.

Le président iranien de l'époque annonça dans un message la disponibilité de l'Iran pour une éventuelle coopération militaire avec la Syrie, en vue de repousser les agresseurs israéliens. Ainsi, le 7 juin 1982, la 58e brigade d'infanterie, qui s'acheminait vers le front de Kermânshâh, rentra à Dezfoul dans le cadre d'un plan de déplacement de troupes en Syrie. Ce plan comprenait également l'envoi en Syrie des troupes de la 27e brigade d'infanterie («Mohammad Rassoul Allâh») des Gardiens de la Révolution islamique (Pâsdârân).

Les unités formées pour le projet d'envoi de troupes en Syrie furent baptisées «Armée de Qods». Le 17 juin 1982, le premier bataillon de la 58e brigade d'infanterie et plusieurs unités de la 27e brigade («Mohammad Rassoul Allâh») furent envoyés en Syrie.

Les planificateurs israéliens de l'agression contre le sud du Liban estimaient que pour soutenir militairement les musulmans libanais et les combattants palestiniens, l'Iran serait amené à consacrer une partie de sa puissance militaire à repousser les troupes israéliennes des régions occupées du sud du Liban. Selon leurs calculs, l'Iran devait ainsi donner la priorité au combat contre

Israël, en remettant à plus tard la poursuite des combats contre le régime agresseur de Saddam Hussein. Il est évident qu'un tel changement de stratégie aurait eu une influence directe sur le sort de la guerre irano-irakienne, en réduisant considérablement le taux de la pression militaire iranienne sur l'Irak. Le régime de Bagdad aurait ainsi pu profiter de cette situation pour sauver sa peau. Par ailleurs, si l'Iran n'avait pas réagi à l'agression militaire israélienne contre le sud libanais, ses adversaires auraient prétendu qu'en dépit de ses lignes de conduite officielles concernant la nécessité du combat contre l'expansionnisme israélien, l'Iran aurait empêché l'Irak de secourir les autres pays arabes pour se battre contre les agressions militaires d'Israël. Il est à rappeler que le régime irakien prétendait être prêt à se battre contre l'invasion israélienne du sud du Liban, mais que la poursuite de la guerre irano-irakienne l'empêchait d'y contribuer efficacement. Pour justifier son inaction face à Israël sans être réprimandé par les peuples arabes, le régime irakien prétextait la guerre qu'il avait déclenchée lui-même contre l'Iran.

En outre, l'agression militaire israélienne contre le Liban était perçue comme pouvant soumettre l'Iran à des pressions intenses des pays amis et voisins pour qu'elle cesse de se battre contre les forces d'agression irakienne, et qu'elle accepte immédiatement le cessez-le-feu pour se joindre aux rangs des Etats arabes



La libération de Khorramshahr



L'opération de la libération de Khorramshahr

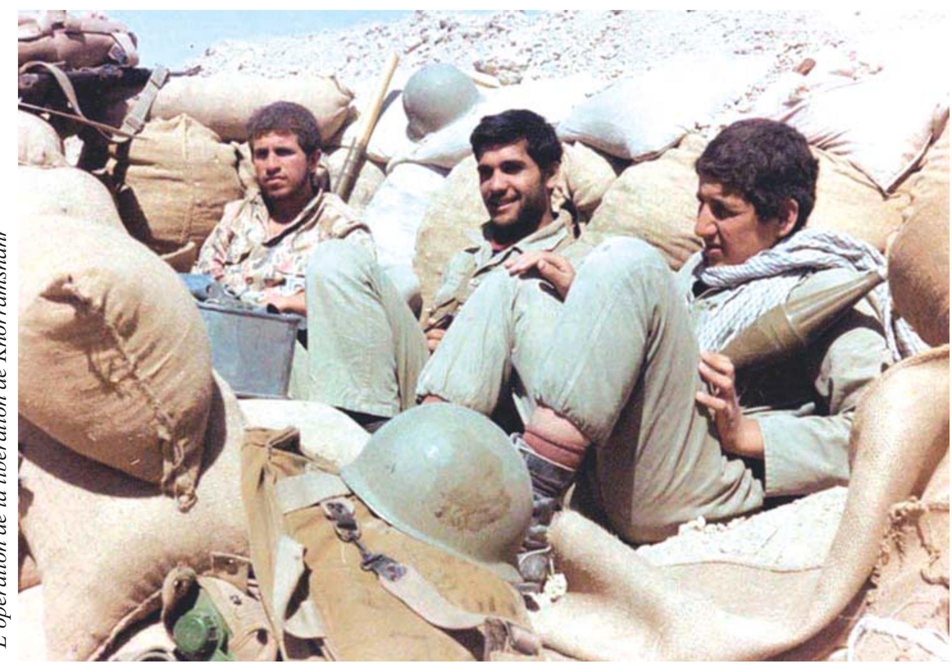
et musulmans pour lutter contre l'ennemi commun qu'était Israël.

Le 10 juin 1982, à 1h00 du matin, la radiotélévision d'Etat irakienne diffusa un communiqué du Conseil du commandement de la révolution irakienne qui annonçait le retrait inconditionnel des forces militaires irakiennes du sol iranien en deux semaines, en décrétant unilatéralement un cessez-le-feu. Le communiqué précisait que les forces militaires irakiennes seraient rapatriées pour se préparer à la guerre contre Israël. Pourtant, les postes d'écoute et les autres sources de renseignements iraniens firent remarquer dans leurs rapports au commandement militaire que les forces irakiennes s'étaient mises en état d'alerte maximale sur tous les fronts.

L'Imam Khomeyni intervint afin de mettre en garde contre les stratagèmes des ennemis qui voulaient jouer la carte libanaise pour sauver le régime irakien, qui se trouvait dans une situation difficile, pour empêcher une victoire définitive des troupes iraniennes face à leurs adversaires irakiens. Il conseilla aux commandants militaires iraniens de ne pas laisser les opérations offensives d'Israël contre le Liban influer sur le la guerre irano-irakienne. Pour redéfinir clairement la stratégie iranienne, le fondateur de la République islamique d'Iran souligna: «Le chemin de Qods passe par Karbalâ».

Selon leurs calculs, l'Iran devait ainsi donner la priorité au combat contre Israël, en remettant à plus tard la poursuite des combats contre le régime agresseur de Saddam Hussein. Il est évident qu'un tel changement de stratégie aurait eu une influence directe sur le sort de la guerre irano-irakienne, en réduisant considérablement le taux de la pression militaire iranienne sur l'Irak.

Après avoir reçu les directives de l'Imam Khomeyni, le commandant de l'armée de terre déclara lors d'un briefing des commandants militaires:



L'opération de la libération de Khorramshahr

«Parallèlement à l'envoi des troupes en Syrie pour la coopération active avec les forces armées syriennes, dans toute opération éventuelle pour repousser les forces d'agression israéliennes du sud du Liban, nous allons poursuivre avec sérieux et fermeté le combat contre l'ennemi irakien. Tant que l'Irak ne se soumettra pas aux conditions proposées par l'Iran pour la cessation des hostilités, nous ne changerons pas notre stratégie basée sur la poursuite des combats. L'Irak se voit au bord d'une défaite définitive et, se tenant sur la défensive, il ourdit un complot astucieux pour gagner du temps et fuir un grand danger imminent. Par conséquent, l'Iran islamique a décidé d'aborder la crise au Liban et d'envoyer ses troupes en Syrie, sans oublier la priorité de la guerre contre l'Irak, d'où la préparation d'une nouvelle opération militaire dans les plus brefs délais.»

Pour éviter l'attaque surprise de l'ennemi le long de la première ligne du front, le quartier général «Karbalâ» mit toutes les troupes en état d'alerte, en leur demandant de rapporter immédiatement les moindres indices d'une trêve ou d'un retrait éventuel des troupes irakiennes. Les premiers rapports en provenance de la première ligne firent état de l'interruption des tirs d'artillerie de l'ennemi, le 10 juin 1982 à 10h30.

Le lendemain, le commandement de l'armée de terre mit en garde contre les vraies intentions de l'Irak, qui avait décrété une trêve unilatérale. Pour mettre fin aux ambiguïtés et aux rumeurs, l'instruction du commandement de l'armée de terre souligna: *«Il ressort de l'analyse du contexte politique actuel que les Etats-Unis et les régimes de la région ont ourdi un complot pour sauver Saddam Hussein. Ils font état du retrait imminent des troupes irakiennes derrière les lignes frontalières, tandis que dans une démarche orchestrée avec ce complot, Israël a mené une agression militaire contre le territoire libanais. Ils ignorent cependant que nos combattants ne se laisseront pas leurrer par cette machination. Selon cette instruction, le*

personnel de l'armée de terre doit être dûment informé que la guerre n'est pas finie, et que toutes les unités doivent se maintenir en état d'alerte, sans permettre aux désinformations trompeuses des étrangers d'affaiblir leur puissance militaire.

1- Les unités commandées par les quartiers généraux «Karbalâ», «Ghâem» et le poste de commandement du front sud doivent maintenir leur position défensive, et se préparer pour une opération offensive afin d'avancer jusqu'à la ligne frontalière dans les régions de Koushk, Talâiyyeh, Shalamcheh et Fakkeh.

2- Les unités déployées sur le front de l'ouest doivent rapporter à leur commandement toute manœuvre tactique de l'ennemi, en se maintenant prêtes à exécuter les mouvements prescrits d'avance par le commandement. Elles doivent empêcher les activités des forces contre-révolutionnaires dans la région et exécuter des opérations de nettoyage.»

Le 13 juin, les troupes irakiennes hissèrent des drapeaux blancs sur les hauteurs de «Hamrîn», évacuèrent la ville iranienne de Moussiyân, et se retirèrent derrière la ligne frontalière. Le quartier général «Ghâem» reçut des rapports concernant un retrait des troupes ennemis de la région de Tchazzâbeh. A Kermânshâh, le Corps des Gardiens de la Révolution islamique fit état du retrait des troupes irakiennes derrière les poteaux marquant l'emplacement de la ligne frontalière à Bishgân.

Pour éviter l'attaque surprise de l'ennemi le long de la première ligne du front, le quartier général «Karbalâ» mit toutes les troupes en état d'alerte, en leur demandant de rapporter immédiatement les moindres indices d'une trêve ou d'un retrait éventuel des troupes irakiennes.

Le commandement de l'armée de terre ordonna à toutes les troupes déployées en première ligne de surveiller les mouvements de l'ennemi, d'envahir aussitôt les zones évacuées, de ne pas



L'opération de la libération de Khorramshahr



L'opération de Tarigh al-Qods

rompre le contact avec l'ennemi en le gênant dans ses mouvements de retrait.

Du 13 au 20 juin 1982, aucun rapport ne fut communiqué sur les mouvements de l'ennemi, à l'exception de tirs sporadiques dans certaines régions surtout dans la zone d'opération «Nasr» à Shalamtcheh. Les photographies aériennes des zones d'opération montraient une concentration des troupes ennemies à Shalamtcheh, à Koushk et à Talâiyyeh. L'analyse de ces images indiquait également le renforcement des lignes défensives de l'ennemi à l'est de Bassora.

Le 13 juin, les troupes irakiennes hissèrent des drapeaux blancs sur les hauteurs de «Hamrîn», évacuèrent la ville iranienne de Moussiyân, et se retirèrent derrière la ligne frontalière. Le quartier général «Ghâem» reçut des rapports concernant un retrait des troupes ennemis de la région de Tchazzâbeh.

Le 20 juin, à 20h00, le président irakien, Saddam Hussein, apparut à la télévision d'Etat irakienne et fit un long discours pour annoncer qu'au seuil du sommet du Mouvement des Non-alignés à Bagdad, il avait décidé de faire preuve de sa bonne volonté pour mettre un terme à la guerre contre l'Iran. Il se disait prêt à se battre contre Israël, en annonçant qu'il retirerait toutes ses troupes du sol iranien dans un délai de dix jours à compter du 21 juin 1982.

Pour cacher les réalités de la guerre dont il avait attisé le feu lui-même et pour tromper l'opinion publique de son pays, Saddam Hussein falsifia hypocritement les réalités du terrain, et essaya de camoufler ses échecs militaires sur les champs de bataille et le retrait humiliant de ses troupes, en les qualifiant de retrait tactique, prétendant faire un geste de bonne volonté pour donner de la chance à un cessez-le-feu négocié et à la paix. Le discours télévisé de Saddam Hussein à peine terminé, les militaires irakiens tirèrent en l'air tout au long du front pour exprimer leur joie pour l'annonce de cette fausse trêve.

Le lendemain, le commandant en chef

de l'armée de terre iranienne participa au briefing des commandants militaires au quartier général «Karbalâ» pour réitérer que la guerre n'était pas finie. Il ordonna aux unités déployées en première ligne ne de pas ouvrir le feu sur l'ennemi si ce dernier se retirait derrière la ligne frontalière. Par contre, il souligna que les mouvements des troupes ennemies à l'intérieur du territoire iranien devaient faire l'objet d'une haute surveillance. Il ordonna également aux troupes de l'armée de terre de garder le contact avec l'ennemi et d'envahir immédiatement toutes les zones évacuées par les troupes irakiennes.

Le retrait des unités ennemies, préparé pendant une dizaine de jours, commença le 21 juin 1982. Lors de ces mouvements, les troupes irakiennes évacuèrent la plupart des zones occupées du territoire iranien. Cependant le retrait n'était pas total et les militaires irakiens ne reculèrent pas derrière la ligne frontalière dans toutes les zones. En effet, malgré d'intenses propagandes médiatiques, dans certaines zones, l'armée irakienne garda ses positions à l'intérieur du territoire iranien pour contrôler certaines hauteurs et points stratégiques, ce qui contredisait l'idée d'un retrait total et inconditionnel. Sur le front de l'ouest, les militaires irakiens gardèrent sous contrôle les hauteurs d'Ahangarân, de Khosravi, de Naft-Shahr et de Mehrân, et sur le front du sud, ils ne se retirèrent pas de Fakkeh et de Shalamtcheh.

L'objectif du retrait quasi-général des troupes de l'armée irakienne et l'évacuation des zones occupées du territoire iranien n'était ni la mobilisation des troupes pour se battre contre l'entité sioniste pour le Liban, ni l'expression d'une bonne volonté avant la tenue du sommet des pays membres du Mouvement des Non-alignés à Bagdad. En réalité, les occupants irakiens avaient réalisé dans leurs calculs stratégiques que le campement de leurs troupes sur le territoire iranien finirait tôt ou tard par leur anéantissement total. C'était la grande leçon qu'ils avaient tiré des défaites successives de leurs armées dans les batailles de «Sâmen-ol-Aemeh», «Tarigh al-Qods», «Fath-ol-Mobin» et surtout la bataille historique de «Beyt-ol-Moghaddas». En d'autres termes, le retrait et la chance d'un cessez-le-feu négocié furent les derniers espoirs de l'Irak de Saddam Hussein pour empêcher la destruction dramatique de sa puissance militaire.

L'Irak rejeta les conditions que l'Iran avait proposées pour la cessation des combats et le rétablissement de la paix. Les hostilités reprirent avec intensité. Le 13 juillet 1982, deux mois après la bataille historique de «Beyt-ol-Moghaddas», les forces armées iraniennes commencèrent l'opération «Karbalâ 4», et la bataille de «Ramadan» eut lieu à l'est de la ville irakienne de Bassora. ■



La libération de Khorramshahr, 3 khordâd 1361 (24 mai 1982)

Khorramshahr dans la littérature et le cinéma iraniens

Afsaneh Pourmazâheri

Khorramshahr ou (littéralement) la "ville verte" fait partie des villes méridionales de la province du Khouzestân et occupe une place importante en Iran, plus particulièrement depuis la «Guerre Imposée» (*jang-e tahmili*) par l'Irak à l'Iran, entre septembre 1980 et août 1988. Située entre le Golfe persique et l'Iraq, elle a une situation stratégique, économique, commerciale et surtout politique essentielle. Elle se trouve également au confluent des deux grands fleuves Kâroun et Arvandroud, c'est-à-dire dans la région deltaïque et marécageuse de ce dernier, d'où son nom *khorram* qui évoque la verdure.

A l'époque des Arsacides, Khorramshahr était une petite ville appelée Pyian, qui fut ensuite appelée Bayan jusqu'au Ier siècle ap. J.-C. A l'époque islamique, au Xe siècle, Azdo-dowleh Bouyide, le gouverneur des régions de Fars et de Kermân, ordonna la construction d'un canal entre les deux fleuves Kâroun et Arvanroud. La Khorramshahr moderne fut fondée en 1812 par Sheikh Youssef ibn Mardo, avec l'avènement de la navigation à vapeur sur la rivière Kâroun. Cette date marqua la naissance identitaire de la ville de sorte qu'elle devint célèbre en sa qualité de port commercial influent dans la région. A cette époque, on la nomma Mohammareh, ou «ville rougeâtre» du fait de la marée qui donnait une teinte ocre à une grande partie de la zone littorale de la ville. Elle garda ce nom jusqu'en 1930, c'est-à-dire à l'époque de Sheikh Khaz'al, gouverneur de la région, puis, sous l'influence de l'académie de la culture de l'époque soucieuse d'utiliser des toponymes persans, elle fut rebaptisée "Khorramshahr". Ce n'est qu'après la guerre de l'Iraq contre l'Iran qu'elle reprit son ancien nom mais cette fois avec une connotation différente, celle de «ville ensanglantée» (*Khouninshahr*).

Durant la guerre contre l'Iraq, Khorramshahr fut dévastée par la politique de la terre brûlée de Saddam Hussein. Conformément à cette sinistre politique, l'armée irakienne devait brûler et détruire tout ce qu'elle trouvait sur son chemin dans le pays de l'adversaire pour l'affaiblir le plus possible. La ville subit de telles destructions que sa reconstruction paraissait presque impossible. Elle constituait incontestablement la zone frontalière la plus importante pour l'Iran. Après la guerre, Khorramshahr, détruite mais victorieuse, se transforma en symbole de la défense et de la résistance. Son histoire prit des allures d'épopée. Le mythe de Khorramshahr et le récit de la bravoure des combattants et des martyrs de la guerre suscita un grand mouvement après-guerre afin de conserver l'identité sacrée de l'événement. Cette mobilisation fut incarnée par diverses représentations artistiques, chacune rendant hommage à sa manière à la Défense sacrée ou *Defâ'-e moghaddas*, à savoir la peinture, le théâtre, le cinéma et la littérature. Cette dernière occupa notamment une place importante parmi ces différents modes d'expression. La publication d'ouvrages universitaires, de poésie, de romans ou de biographies furent à l'origine de nombreux séminaires et colloques dans le pays. Si la littérature de la Défense sacrée durant les premières années après-guerre manquait en quelque sorte de relief, et ce malgré les efforts des écrivains engagés de l'époque, aujourd'hui Khorramshahr et son épopée sont hautement célébrées (voire vénérées) comme partie intégrante de l'identité iranienne. Le martyre symbolise la pureté, le courage et le sacrifice et reflète l'idéal du musulman dans les ouvrages sur la guerre.

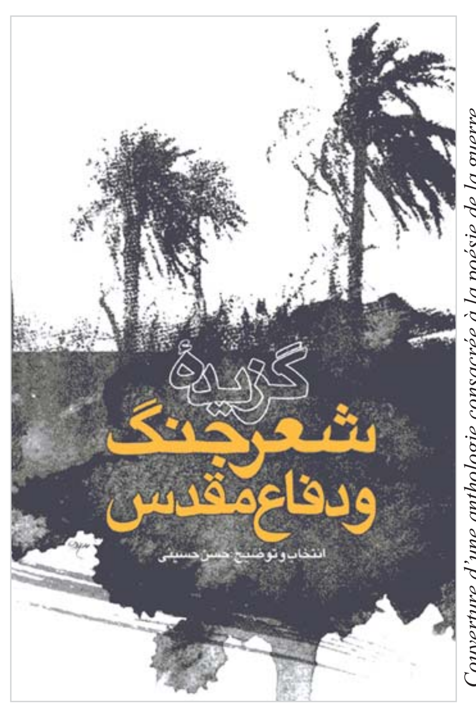
Aujourd'hui, la littérature de la Défense sacrée a trouvé sa voie dans la littérature persane comme

genre à part entière. Contrairement à la première décennie de l'après-guerre qui vit paraître des ouvrages subjectifs, passionnés, et de qualité parfois discutable, nous pouvons dire que depuis la troisième décennie d'après-guerre, les œuvres qui relatent les événements de l'époque n'ont cessé de se perfectionner. D'après les partisans de cette littérature, ces dernières seraient susceptibles d'être traduites et présentées à l'étranger en vue de rendre compte d'un aspect incontournable de l'histoire iranienne. Certaines initiatives ont déjà été prises dans ce sens, mais de manière timide.

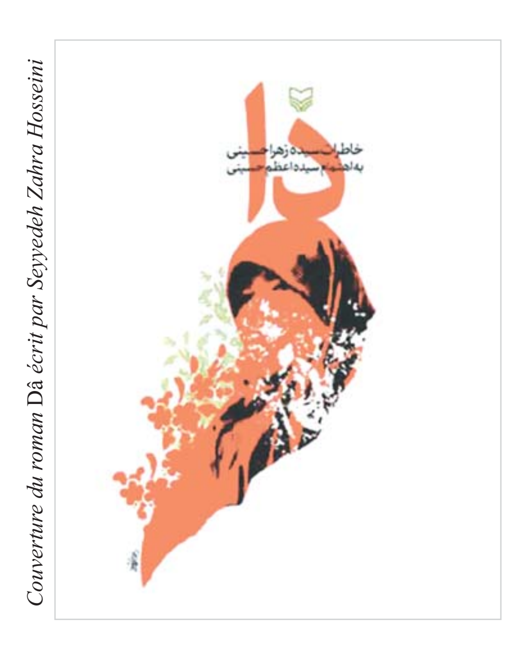
Toutes sortes d'écrits évoquant la période de l'occupation de Khorramshahr et de la guerre font ainsi partie de l'ensemble de la littérature après-guerre. Mais si Khorramshahr y jouit d'une place privilégiée, c'est parce que la reprise de la ville des mains de l'ennemi, après 545 jours d'occupation, mena à l'arrêt définitif de la guerre au détriment des occupants irakiens.

Dès les premiers jours du déclenchement de la guerre, les plumes se mirent au service de la défense du pays contre la guerre imposée par l'Iraq. Ainsi naquit la littérature de la guerre et la poésie de la résistance qui fut célébrée comme littérature de la Défense sacrée après la fin de la guerre. De manière générale, on peut considérer cette littérature selon trois points de vue: celui de la poésie, du roman et de la biographie. La poésie fut très en vogue pendant la guerre et donna naissance à un genre poétique, le *noheh*. Récité à haute voix ou fredonné par les soldats sur les champs de guerre, il pénétra petit à petit au cœur de la société pour persister et entrer dans la culture populaire iranienne. D'autre part, la poésie fit son chemin parmi les poètes de renom de l'époque pour être enrichie par le biais de nouveau styles et thèmes. Elle devint ainsi un genre à part entière sous les plumes de Gheysar Aminpour, Salmân Harâti, Ali Mo'allem Dâmghâni, Mehrdâd Avestâ, Ali Mardâni, Moshfegh Kâshâni, Sepideh Kâshâni,

Après la guerre, Khorramshahr, détruite mais victorieuse, se transforma en symbole de la défense et de la résistance. Son histoire prit des allures d'épopée. Le mythe de Khorramshahr et le récit de la bravoure des combattants et des martyrs de la guerre suscita un grand mouvement après-guerre afin de conserver l'identité sacrée de l'événement. Cette mobilisation fut incarnée par diverses représentations artistiques, chacune rendant hommage à sa manière à la Défense sacrée ou *Defâ'-e moghaddas*, à savoir la peinture, le théâtre, le cinéma et la littérature.



Couverture d'une anthologie consacrée à la poésie de la guerre et de la Défense sacrée



Couverture du roman Dâ *écrit par Seyyedeh Zahra Hosseini*

Hamid Sabzehvâri et de dizaines de poètes particulièrement dévoués à leur art. Hommage est rendu dans ces textes au martyre, à la bravoure et à la liberté.

> On peut considérer cette littérature selon trois points de vue: celui de la poésie, du roman et de la biographie. La poésie fut très en vogue pendant la guerre et donna naissance à un genre poétique, le *noheh*. Récité à haute voix ou fredonné par les soldats dans les champs de guerre, il pénétra petit à petit au cœur de la société pour persister et entrer dans la culture populaire iranienne.

On y évoque les grandes personnalités de l'histoire de l'islam telles que Abou Dhar al-Ghifâri (compagnon du prophète de l'islam) ou Malik Al-Ashtar (fidèle compagnon de l'Imâm Ali) ainsi que les symboles de la culture coranique et de l'Ashourâ. Les styles poétiques ne sont pas limités à une seule et unique forme: on y rencontre aussi bien l'ode que le monomètre, le quatrain ou encore le poème lyrique.

Quant au roman de guerre, il s'est également rapidement développé grâce à l'imagination des auteurs de guerre, mais aussi à l'importance de la charge morale de l'événement, évoqué par exemple dans *Les palmiers sans tête* qui fut l'un des premiers romans de cette époque. Les louanges à la guerre et à la résistance constituent le noyau de ces ouvrages d'où jaillit l'espoir placé dans l'avenir. Ce qui y importe avant tout est la préservation des valeurs et des croyances théologiques et nationales et finalement, la préservation des frontières géographiques. Les protagonistes ou les individus n'y occupent donc pas toujours le premier plan.

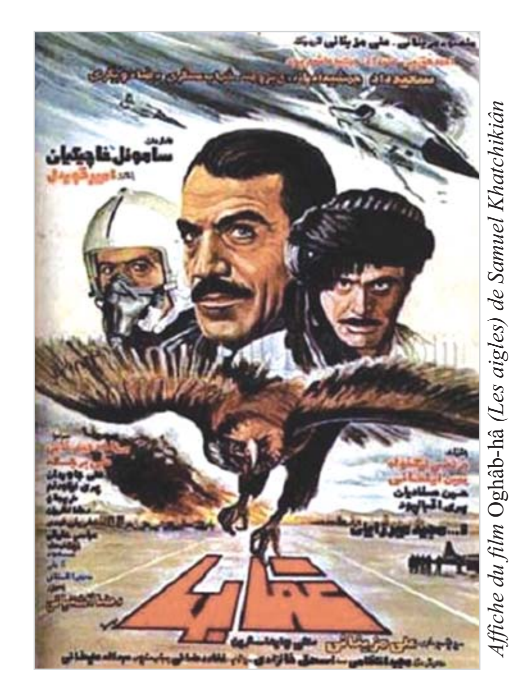
Les réminiscences de la guerre et la mémoire des martyres conduisirent ceux sur les champs de bataille ainsi que les générations de l'après-guerre à se consacrer à créer un genre typique à cette époque basé sur des mémoires et biographies. Le récit de la vie des martyrs, des événements de la guerre et même les moindres détails de tout ce qui se passait parmi les combattants a permis de graver cet événement dans la mémoire collective de la société.

L'un des témoignages littéraires les plus poignants et lus en Iran fut écrit par une habitante de Khorramshahr, Seyyedeh Zahra Hosseini, qui avait 17 ans au début de la guerre. Dans son ouvrage intitulé *Dâ*, elle raconte comment elle a aidé à laver les corps des martyrs et à les enterrer, à soigner les blessés, à préparer les armes, à cuisiner pour les soldats… De par son style et son contenu, *Dâ* constitue un récit hors du commun sur l'engagement des civils dans la guerre et l'horreur du quotidien des villes proches du front ou envahies.

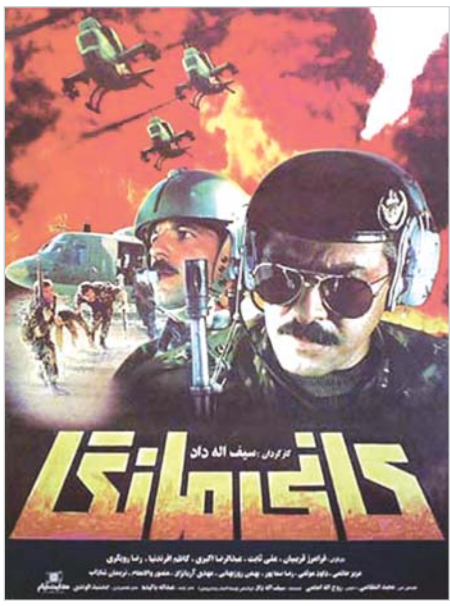
La mobilisation dans la création des

œuvres artistiques de la guerre s'est aussi largement exprimée au travers du septième art. Les premiers films traitant de la Défense sacrée (*Defâ'-e moghaddas*) furent majoritairement des documentaires. Pourtant dès la moitié des années 1980, on a commencé à explorer sérieusement le cinéma de guerre grâce à des réalisateurs comme Samuel Khatchikiân et son film *Oghâb-hâ* (Les aigles), Hassan Kârbakhsh avec *Diâr-e Asheghân* (Le territoire des amoureux), Seyfollâh Dâd avec *Kâni-mângâ* et Djavâd Taheri avec *Dar meydân-e min* (Dans le champ de mine). Rasoul Mollâgholipour fut l'un des réalisateurs iraniens qui se consacra très tôt au thème de la guerre, tout d'abord avec son film *Neynavâ* qu'il tourna en 1983 et par la suite, en 1985, avec son deuxième film en couleur *Balam-i be souy-e sâhel* (Petite barque vers la côte) mettant en scène Khorramshahr vers la fin des années 1980 et les efforts des défenseurs de la ville pour éviter la chute de Khorramshahr déjà aux mains de l'ennemi. En même temps, avec *Neynavâ*, Mehdi Madani, un autre réalisateur engagé dans la guerre, tourna *Pol-e Azâdi* (Le pont de la liberté) qui permit de refléter les vérités de la guerre.

Après l'armistice et l'acceptation de la Résolution 598 du conseil de sécurité des Nations Unies le 20 juillet 1987, le cinéma de la Défense sacrée entra dans une nouvelle phase. Cela aboutit à la mise en valeur des martyrs, de leur famille, de la captivité et de la résistance en honorant ceux qui avaient perdu leur vie au cours de la bataille. Ebrâhim Hâtamikiâ est l'un des réalisateurs phares des films de *Defâ'-e moghaddas* de cette période avec son chef-d'œuvre *Ajâns-e Shisheh-i* (L'agence de verre). Plusieurs années après l'armistice, Ahmadrezâ Darvish sortit son film *Kimiâ* en 1994 qui relatait les problèmes familiaux d'après-guerre des



Affiche du film Oghâb-hâ *(Les aigles) de Samuel Khatchikiân*



Affiche du film Kâni-mângâ *de Seyfollâh Dâd*

combattants qui revenaient après de longues années de captivité, et le déchirement des familles. Deux années plus tard, il filmera *Sarzamin-e Aftâb* (Le pays du soleil) où il met en scène les drames sociaux et individuels de la guerre. Il y raconte l'histoire d'un hôpital bombardé, que les patients et les



Affiche du film Ajâns-e Shisheh-i (*L'agence de verre*) *de Ebrâhim Hâtamikiâ*

responsables sont obligés de quitter. Sur le chemin, ils vivent des tragédies auxquelles ils tentent de se soustraire, bien inutilement. Son dernier chef-d'œuvre qui remporta un grand succès

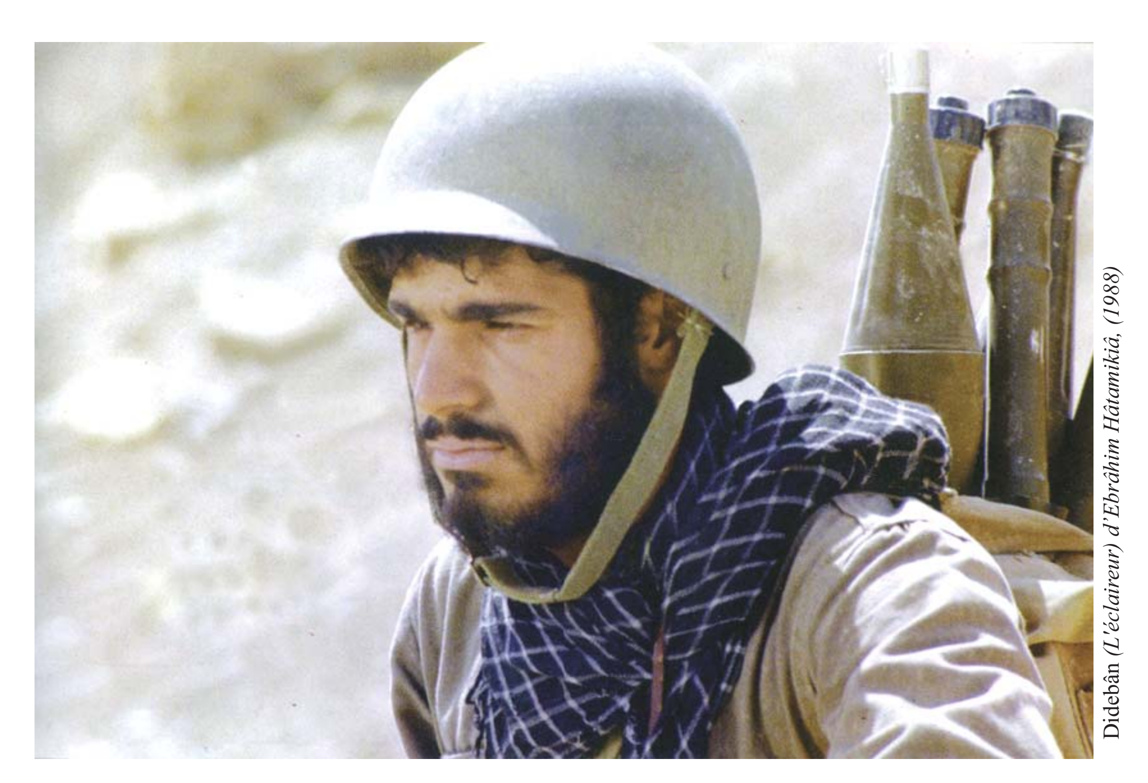
Après l'armistice et l'acceptation de la Résolution 598 du conseil de sécurité des nations unies le 20 juillet 1987, le cinéma de la Défense sacrée entra dans une nouvelle phase. Cela aboutit à la mise en valeur des martyrs, de leur famille, de la captivité et de la résistance en honorant ceux qui avaient perdu leur vie au cours de la bataille.

non seulement au niveau national mais également dans plusieurs pays, fut incontestablement le film *Duel* sorti en 2003. Les effets spéciaux particulièrement réussis et la technique de l'enregistrement sonore en Dolby furent pour la première fois utilisés en Iran pour ce film. En 1992, Ahmad Amini, alors jeune réalisateur, commença sa carrière avec le film *Les ombres de l'assaut*. Il y relate la vie d'une famille abandonnée chez elle en pleine occupation irakienne. Celle-ci s'efforce de s'enfuir des griffes des soldats irakiens et s'en sort grâce au courage de la mère de famille, faisant aussi de ce film un hommage appuyé à la femme iranienne.

La troisième phase des films de *Defâ'-e moghaddas* est marquée par le XXIe siècle et les métamorphoses sociales et technologiques au sein de la société iranienne. Cela mena à l'oubli ou à l'éclipse momentanée de ce genre cinématographique. Ainsi, les cinéastes engagés s'efforcèrent de réconcilier le cinéma de la guerre (jugé trop idéaliste et impalpable) avec les exigences sociales. Par conséquent, les films perdirent leur dimension épique pour se focaliser davantage sur la vie de l'ensemble des couches sociales pendant la guerre, et même d'avoir recours à l'humour en vue d'attirer davantage de spectateurs et présenter la culture du *Defâ'-e moghaddas* d'une autre manière. Cette perspective fut mise en œuvre par le film de Kamâl Tabrizi *Leily bâ man ast* (Leily est avec moi) et remporta un véritable succès. Dans le même genre, nous pouvons également citer la comédie dramatique en trois parties de Massoud Dehnamaki intitulée *Ekhrâjihâ* (Les hors-jeux) qui le conduisit (commercialement parlant) au sommet du cinéma iranien grâce à l'excellent accueil que lui réserva le public partout en Iran. Ainsi, en passant en revue les antécédents de trois décennies d'histoire du *Defâ'-e moghaddas*, nous pouvons souligner à quel point cet événement à permis d'éveiller la conscience et la volonté de certains artistes patriotes qui firent tout leur possible pour garder présent le souvenir des combattants et civils, hommes et femmes qui se sacrifièrent pour offrir un avenir à leurs compatriotes. ■

La bataille de Khorramshahr au cinéma

Mireille Ferreira



Didebân (*L'éclaireur*) d'Ebrâhim Hâtamikiâ, (1988)

La bataille de Khorramshahr fut, de 1980 à 1982, pour l'Iran, décisive et emblématique sous de nombreux aspects. Les rudes combats qui avaient commencé en septembre 1980 et s'étaient soldés cinq semaines plus tard par la prise de Khorramshahr par les troupes irakiennes, puis en 1982, la libération de la ville, prélude d'une victoire sur l'ennemi, suscitèrent l'intérêt de nombreux cinéastes iraniens. Un grand nombre de documentaires filmés au plus près des combats, et rapidement diffusés par la télévision iranienne furent tournés. Les différentes phases des combats - invasion de Khorramshahr par les troupes de Saddam Hussein, résistance des civils et combattants iraniens, reconquête par les troupes iraniennes, libération de la ville, départ des troupes irakiennes et début de la reconstruction - ont toutes été filmées. Cette guerre donna également naissance à de nombreux films de fiction, tournés pendant ou après la guerre.

Les documentaires de guerre

Dès 1980, Mohammad Rezâ Eslâmlou montrait, dans un documentaire intitulé *Les limites de l'Histoire*, les ruines laissées par la guerre dans les grandes villes du Khouzestân - Dezfoul, Ahvâz, Abâdân et Khorramshahr - et la résistance de leurs habitants aux attaques ennemies. En 1981, *Mahmoud Noraee, opérateur radio* de Mehdi Maadani présentait, à travers des entretiens avec des combattants, la résistance de Kut Sheikh, ville proche de Khorramshahr. La même année, *Khorramshahr, ville d'amour et de sang*, réalisé par un groupe de cinéastes, décrivait la vie quotidienne des combattants du front au début de la guerre. Une autre réalisation de groupe diffusait des photographies filmées de combattants, sur une bande son des poésies de Sepideh Kâshâni, poétesse contemporaine. *Le Pont de la liberté*, réalisé par un groupe de chefs opérateurs dont Mehdi Madani


Mortezâ Avini, à droite

et Farhâd Sabâ, filmait les efforts des combattants pour libérer Khorramshahr, en référence au pont construit sur la rivière Karoun par les Iraniens, qui aida à la victoire.

Le cinéaste Mortezâ Avini tient une place importante dans la réalisation des films documentaires de cette période. A une époque où le direct n'existait pas encore à la télévision iranienne, Avini, quand il n'était pas lui-même sur le terrain, envoyait des équipes d'opérateurs néophytes en matière de cinéma filmer les combats sur les champs de bataille et effectuait, dans la foulée, le montage, dans un studio de Téhéran, des images recueillies et diffusées aussitôt à la télévision.

En 1982, *Lettre de Khorramshahr*, de Nasrollah Nasr, produit par le Ministère de la culture et de la guidance islamique, évoquait le retour des habitants après la libération. Parcourant la ville, un jeune garçon la décrivait dans une lettre adressée à son frère à Téhéran. Mehdi Kaffâ'i réalisait *Behrouz Morâdi*; professeur dans la ville de Khorramshahr avant la guerre, Behrouz Morâdi, le narrateur, y racontait ses mémoires de guerre, décrivant, en particulier, bombardements et attaques aériennes. Dans *Nous avons dormi sur la terre*, le même personnage évoquait les soldats revenus du front de la guerre de l'Irak contre l'Iran et décrivait les opérations qui conduisirent à la libération de Khorramshahr. Dans *La libération de Khorramshahr*, Hassan Monazeh montrait la capture de plus de 12 000 soldats irakiens. Des documentaires, réalisés, de 1983 à 1986 par Hamid Rakhshany, Mohammad Mir Hossein, Mahmoud Shoulizâdeh et Ali Rezâ Eslâmiân, mettaient en images les ruines des villes du Khouzestân et l'effort de reconstruction.

Le cinéaste Mortezâ Avini tient une place importante dans la réalisation des films documentaires de cette période. A une époque où le direct n'existait pas encore à la télévision iranienne, Avini, quand il n'était pas lui-même sur le terrain, envoyait des équipes d'opérateurs néophytes en matière de cinéma filmer les combats sur les champs de bataille et effectuait, dans la foulée, le montage, dans un studio de Téhéran, des images recueillies et diffusées aussitôt à la télévision. Ses opérateurs, tous volontaires sans expérience de la guerre, filmaient les combattants en première ligne, lâchant parfois la caméra ou les dispositifs de prise de son pour prendre part aux combats. C'est ainsi que durant les huit années d'hostilité, depuis l'attaque de l'Iran par l'Irak en septembre 1980, Avini réalisa une centaine d'épisodes documentaires. La première de ses séries TV, *Haghighat* (Vérité), comprenait onze épisodes, dont le tournage débuta en 1980

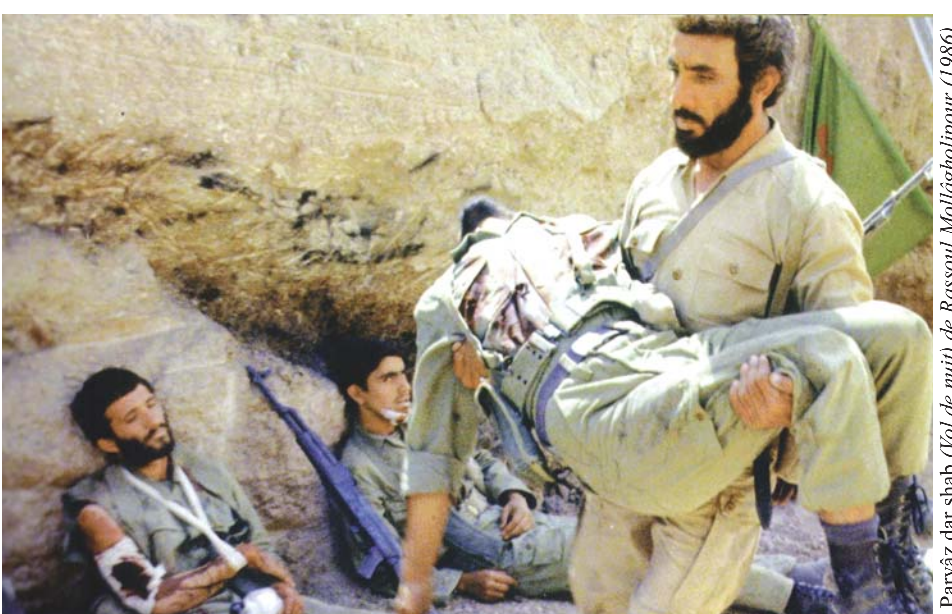
au moment du siège de Khorramshahr. La seconde, *Revayat-e fâth* (Le récit de la victoire), comprenait soixante-dix épisodes tournés entre 1986 et 1988; elle a donné son nom à l'Institution du film documentaire qu'il a créée.[1]

Les films de fiction sur la guerre

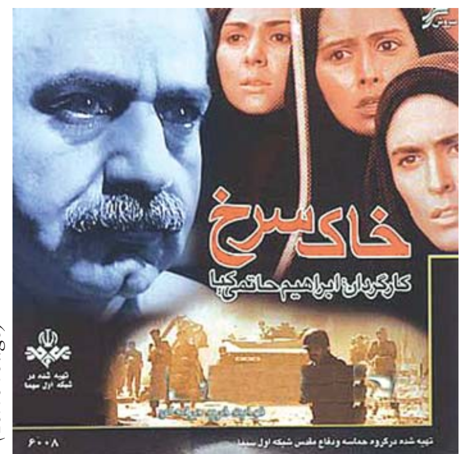
Pendant et après la fin des hostilités, des fictions furent réalisées par des cinéastes à l'époque presque inconnus, qui avaient été eux-mêmes témoins ou acteurs de la guerre contre l'Irak. Quelques-unes, parmi les plus remarquables, sont présentées ici.

Rassoul Mollâgholipour, également auteur de documentaires sur la guerre, produisit, en 1986, *Parvâz dar shab* (Vol de Nuit), qui montre l'action de quatre soldats du bataillon Komeyl[2], encerclé par les troupes irakiennes. Tandis que trois d'entre eux trouveront la mort dans leur tentative de rejoindre leur quartier général, le quatrième soldat parviendra à ses fins, permettant ainsi de sauver le bataillon. Autre grand cinéaste, Ebrâhim Hâtamikiâ, qui signa des films très critiques sur la guerre et ses conséquences, se rendait lui-même sur le front, filmant avec une caméra compacte au format super huit, des courts métrages, parmi lesquels *Torbat* (La tourbe), en 1984. Il réalisa également *Didehbân* (L'éclaireur) en 1988, et, deux ans plus tard, *Mohâjer* (L'Immigrant), tous deux récompensés au festival du Film Fadjr. Après la guerre, en 1990, il produisit *Vasl-e nikân* (L'union des bons), dont le héros est un démineur sur le front et, plus récemment,

> Un grand nombre de documentaires filmés au plus près des combats, et rapidement diffusés par la télévision iranienne furent tournés. Les différentes phases des combats - invasion de Khorramshahr par les troupes de Saddam Hussein, résistance des civils et combattants iraniens, reconquête par les troupes iraniennes, libération de la ville, départ des troupes irakiennes et début de la reconstruction - ont toutes été filmées.



Parvâz dar shab *(Vol de nuit) de Rassoul Mollâgholipour (1986)*



Affiche de la série TV intitulée Khâk-e sorkh *(Terre rouge)*

l'excellente série TV intitulée *Khâk-e sorkh* (Terre rouge) qui décrit l'invasion et la chute de Khorramshahr. De nombreux réalisateurs tournèrent également des films à l'époque tels que Kamâl Tabrizi, Rassoul Sadrameli…

Après-guerre, Khosro Sinâ'i produit en 1991 *Dar khoutchehâ-ye eshgh* (Dans les ruelles de l'amour) mettant en scène un jeune homme qui revient à Abâdân, sa ville natale, réduite à l'état de ruines pendant la guerre. En 1994, Ahmad Morâdpour, réalise *Sajjadeh-ye atash* (Tapis de prière de feu) relatant *Karbalâ-5*, nom donné à la plus grande bataille menée par l'armée iranienne qui visait à s'emparer du port irakien de Bassorah en 1987. La même année, Kamâl Tabrizi tourne *Pâyân-e Koudaki* (La fin de l'enfance) dont l'action se passe au début de l'invasion irakienne. Il produira en 1996, *Leyli bâ man ast* (Leyli est avec moi) dans lequel le héros se retrouve malgré lui en première ligne du front. En 1995, Ahmad Rezâ Darvish produit *Kimiâ* dont les premières scènes se déroulent au moment de l'invasion de Khorramshahr et des villes voisines. Puis il réalise, en 1997, *Sarzamin-e Khorshid (*Pays de soleil) dont l'action commence dans un hôpital assiégé par les forces ennemies. Le prix de la *Défense sacrée* est attribué au court métrage *Ces jours-là* l'une des premières réalisations d'Abdolhassan Barzideh, qui produit, en 1996, *Dakal* (Le derrick) qui relate la résistance des habitants d'Abâdân, dont l'auteur est originaire, face à la présence de l'ennemi. *Dâyereh sorkh* (Le cercle rouge) de Jamâl Shourjeh, souligne la détermination des forces iraniennes à résister aux attaques ennemies malgré le danger des armes chimiques, l'un des aspects les plus redoutables de cette guerre.

Les reportages réalisés par tous ces cinéastes et techniciens, effort de guerre



Affiche du film Vasl-e nikân *(L'union des bons)*



Leyli bâ man ast *(Leyli est avec moi) de Kamâl Tabrizi (1996)*

massif auxquels ils participèrent, constituent une banque unique et considérable d'images, utilisée encore aujourd'hui par les chercheurs, permettant par exemple l'étude des ruines de Khorramshahr. Même si les images choisies au montage par le réalisateur orientent inévitablement l'information donnée au spectateur, ces documentaires demeurent une source irremplaçable d'information sur les opérations de guerre et les conditions de vie des belligérants, obtenue souvent aux risques et périls de la vie de leurs auteurs; un certain nombre d'entre eux y trouvèrent d'ailleurs la mort. En particulier, Morteză Avini, qui produisit ses films non pas tant dans un souci d'information, mais comme volonté de présenter une lecture religieuse et mystique de la guerre tout en affirmant son soutien à la cause révolutionnaire à laquelle il adhéra dès l'avènement de la République islamique, fut lui-même victime de son engagement, tué en 1993 par une mine abandonnée sur un ancien champ de bataille, lors d'un ultime tournage sur la ligne de front de la guerre de l'Irak contre l'Iran. De nombreux opérateurs du groupe d'Avini sont également morts pendant la guerre. ■

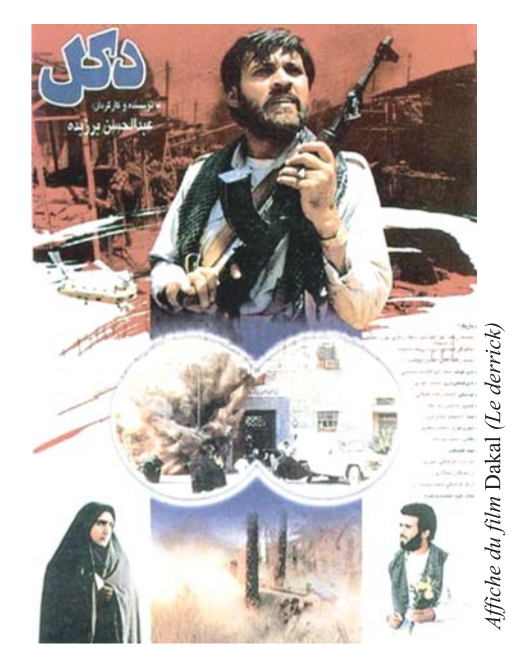
> Les reportages réalisés par tous ces cinéastes et techniciens, effort de guerre massif auxquels ils participèrent, constituent une banque unique et considérable d'images, utilisée encore aujourd'hui par les chercheurs, permettant par exemple l'étude des ruines de Khorramshahr.

---

1. Pour plus de détails sur le travail de Morteză Avini, lire l'article intitulé «Shahid Morteza Avini, cinéaste et martyr» publié dans *L'Iran, derrière le miroir* aux Editions Actes Sud/La Pensée de Midi par Agnès Devictor, spécialiste occidentale du cinéma de la guerre Iran-Irak. Disponible également sur Internet.
Lire également l'article intitulé "Filmer pour comprendre la guerre" sur les recherches d'Agnès Devictor sur le cinéma de guerre iranien, publié dans *La Revue de Téhéran*, n°30 de mai 2008.
2. Le bataillon Komeyl appartenait à la 27e armée Mohammad Rassoulallâh de l'Armée des gardiens de la révolution.



Affiche du film Kimiâ *de Ahmad Rezâ Darvish*



Affiche du film Dakal *(Le derrick)*

Khorramshahr, ville pérenne

Esfandiâr Esfandi
Université de Téhéran



Photo prise lors de la libération de Khorramshahr

Leningrad, arrêt sur image. Une vieille histoire pour ceux qui n'aiment pas les vieux. 872 jours de siège et des images bien mouvantes, sur pellicules, pour qui a tristement vibré à la vue du film «grand public» de Jean Jacques Annaud. On y voit des Russes, tous plus ou moins soviétiques résister face aux émules nationales-socialistes (et pareillement conquérantes) de Bismarck. Le film est bon et gentiment, il se déroule et déroule des scènes de feu et de poussière loin de nos visages de spectateur. Fiction bien ficelée et distance temporelle, géographique et culturelle font de ce film… un film. Pour ceux du moins dont les racines généalogiques peinent à remonter jusqu'à l'âge héroïque de la résistance rouge, en un temps où Volgograd n'avait pas encore honte de son nom. Au nord de la Caspienne en revanche, on s'en souvient, avec ou sans films, de l'avancée Allemande, de la sanglante occupation, de la résistance enfin (et surtout), bien au-delà des salles obscures. 872 jours de pied-de-nez à l'armée la plus puissante et la mieux organisée de la première moitié du XXe siècle; 872 jours de souffrance, mais aussi de conviction et de courage à revendre. De cette guerre-là, nous pouvons bien parler, nous autres habitants du sud de la Caspienne, et même la revivre *via* l'écran plasma, quand l'envie nous prend d'entendre le bruit sourd des balles qui fusent. Les jackets vides des belligérantes cartouches caucasiennes continuent de baigner «dans le sang chaud des morts». L'affaire est entendue. La nôtre nous conduit, encore et pour toujours, en-deçà de nos frontières, sur les rives d'une autre mer, à la rencontre d'une autre histoire, honneur et misère de la guerre. De Stalingrad à Volgograd, de Khouninshahr à Khorramshahr, un rendez-vous des braves, différemment vécu et décliné, perçu et récité.

Nos drames nous regardent, et toutes nos fiertés, du moins en premier lieu. L'histoire de l'autre est affaire d'altruisme… et de littérature. Au jour tristement béni de la défaite ou de la victoire annoncée, c'est vers les nôtres que nos regards se tournent. Au sud de la Caspienne, c'est vers les rives d'une autre mer, d'une autre rivière que nos yeux sont rivés, vers la bien nommée «ville rouge» de l'ancien temps, celle à laquelle la tribu des Bani Kaab donnèrent naissance en 1812 et qui devint l'iranienne Khorramshahr. Quatre fois paraît-il, la cité fut chargée en ce XXe siècle de prolifération guerrière. Les Turcs d'Ali Rezâ Pacha tout d'abord, les Turcs encore avec les Osmanlis, plus près de nous les sujets de sa gracieuse Majesté, et pour finir, les plus proches voisins de la ville qui sont aujourd'hui nos amis. A l'heure donnée des très institutionnelles célébrations du souvenir, chaque année, on revient vers nos morts, depuis longtemps partis. En une décennie, petits et grands, femmes et enfants sont morts, ensembles et pour l'éternité, quelque part en Iran, tout près des rives d'Arvand et de Kâroun. Réunis par la majuscule du mot Martyr, ils traversent en ce moment le temps, pour toujours et à jamais.

Le 26 octobre 1980, nos amis d'aujourd'hui, les très fiers Irakiens du très fier régime baasiste de Saddam Hussein occupèrent la ville de Khorramshahr. En 1982, l'opération Beyt-ol-Moghaddas annonce le début de la reconquête iranienne de la ville. Entre le 24 avril et le 22 mai, la région devient un vaste espace d'opération, et donne lieu après une contre-attaque en quatre phases, à la libération de Khorramshahr, de Hoveyzeh, de Kheybar, de Hosseynieh et de la route Ahvâz-Khorramshahr. C'est une épopée aujourd'hui célèbre et célébrée. Pendant sa marche triomphale au cœur de la cité libérée, l'armée iranienne est loin de savoir que la guerre est loin d'être bouclée. 19 000 Irakiens sont faits prisonniers de guerre, d'autres sont allés grossir les rangs des «martyrs» irakiens. 7000 combattants iraniens montent au ciel en ce jour. Khorramshahr, Abâdân et Ahvâz sont dévastées, mais l'honneur est sauf. Voilà comment se referma un autre des épisodes illustrant la fameuse théorie polémologique de la «violence orientée» en direction de l'extérieur de la communauté. Les Irakiens, nos amis d'aujourd'hui, étaient-ils en ce temps, ces hommes comme bien d'autres, éduqués dans la croyance que la guerre est une démarche anoblissant? La guerre de l'Irak contre l'Iran imposée par la folie d'un seul mérite-elle le titre peu glorieux de simple «continuation du politique» (Clauswitz)? Assurément non. D'où l'insistance sur l'idée de «la folie d'un seul». Le fait est que «la configuration ami-ennemi» produite par la guerre et si pertinemment développée par feu Carl Schmitt dans son bel ouvrage, *La Notion de politique,* est à ce point prégnante et effective qu'elle fait oublier l'origine même des conflits. Insurrectionnelles ou interétatiques, les guerres sont des creusets d'héroïsme et produisent autant de séquelles. Khorramshahr, la très verte, devait payer (petite leçon d'histoire) le prix des accords d'Algérie signés par le Shâh en 1975 et qui enlevait définitivement le Chatt-al-Arab des mains de Saddam et de nos amis d'aujourd'hui. La prise de la région et de la rivière adjacentes aura rendu caduque le désir de compensation d'un seul. Il reste le souvenir des drames individuels, du retour progressif des réfugiés qui n'avaient que faire des névroses du Raïs. Il reste aussi le souvenir des braves qui survolent des deux côtés de la frontière les équations de guerre. Il reste surtout, avec Khorramshahr une autre leçon de résistance pour l'histoire, ce livre désincarné. Mais quelle leçon pour l'humanité? ■

Au sud de la Caspienne, c'est vers les rives d'une autre mer, d'une autre rivière que nos yeux sont rivés, vers la bien nommée «ville rouge» de l'ancien temps, celle à laquelle la tribu des Bani Kaab donnèrent naissance en 1812 et qui devint l'iranienne Khorramshahr. Quatre fois paraît-il, la cité fut chargée en ce XXe siècle de prolifération guerrière.

La symbolique des drapeaux iraniens depuis l'Antiquité jusqu'au début de la période safavide

Marjân Salavâti
Université Azâd Islamique, Shahr-e Ray
Traduit par
Babak Ershadi



Couverture d'une revue nationaliste nommée "Kâveh", publiée par Taghi Zâdeh durant la Première Guerre mondiale.

Les symboles ornant les drapeaux de l'Antiquité iranienne possédaient des significations et des fonctions particulières dont les racines remontaient à la nuit des temps. Ces drapeaux, brandis par les Iraniens à diverses occasions comme les guerres, les expéditions militaires ou les cultes et cérémonies religieuses, pouvaient traduire une réussite éclatante ou une victoire sur l'ennemi. Et bien que ces drapeaux aient durablement véhiculé des symboles importants de l'identité iranienne dans l'identification et la matérialisation des buts fixés au-delà du monde matériel, ils semblent malheureusement tombés dans l'oubli. Or, il est nécessaire de les réétudier et de les reconnaître en tant qu'éléments significatifs des croyances culturelles profondes des peuples anciens de l'Iran. Le présent article étudie la signification de la notion de «symbole» et de «drapeau», et évalue les mutations de la symbolique des drapeaux iraniens de l'Antiquité au début de la période des Safavides, afin de définir la fonction des symboles tirés d'éléments naturels ou abstraits, dans la vie et les croyances des Iraniens anciens.

Pour toutes les civilisations, le drapeau était le symbole d'une communauté humaine, vivant dans un territoire unifié sous l'emprise et l'autorité d'un pouvoir dominant. En tant que «moyen de communication», le drapeau avait une fonction importante dans l'identification des peuples et du pouvoir dominant, en présentant brièvement le mode de pensée et l'image que les Iraniens se présentaient d'eux-mêmes. Le drapeau était un symbole des motivations, des idéaux, et des pensées politiques, religieuses ou philosophiques; et véhiculait aussi un résumé des conditions culturelles, de la vie spirituelle et des événements décisifs de l'histoire du grand territoire qu'était l'Iran. Dans le déploiement de leur drapeau, les Iraniens voyaient leur indépendance, leur liberté, leur dignité et leur force; tandis qu'un drapeau baissé ou replié signifiait pour eux déshonneur et défaite.

L'emblème d'un drapeau trouvait donc une valeur symbole pour les Iraniens, tant de l'Antiquité préislamique que de la période islamique. Ces emblèmes furent une interprétation compréhensible pour tous des croyances et des idéaux communs.

La symbolique des drapeaux des différentes périodes de l'histoire de l'Iran n'a fait que très rarement l'objet d'études profondes sur cet ancien «moyen de communication». Or, nous croyons que l'examen des emblèmes et des symboles dont ils étaient porteurs nous permettra de mieux connaître leurs concepts profonds relevant des croyances et du mode de vie des Iraniens pendant les périodes lointaines de leur histoire. Une étude plus approfondie de l'évolution de ces emblèmes pour permettra d'ailleurs de connaître l'influence des éléments culturels et sociaux sur la symbolique des drapeaux. Dans le présent article, nous adopterons donc une approche historique pour connaître d'abord les notions de base comme le symbole, le drapeau et ses évolutions depuis l'Antiquité iranienne jusqu'au début de la période safavide. Nous examinerons ensuite les emblèmes les plus importants des différentes périodes historiques.

> Bien que ces drapeaux aient durablement véhiculé des symboles importants de l'identité iranienne dans l'identification et la matérialisation des buts fixés au-delà du monde matériel, ils semblent malheureusement tombés dans l'oubli. Or, il est nécessaire de les réétudier et de les reconnaître en tant qu'éléments significatifs des croyances culturelles profondes des peuples anciens de l'Iran.

Définition du symbole

Dans sa signification courante, le symbole est un objet ou un fait qui rend possible d'une manière imagée une association d'idée par l'intermédiaire d'un signe. A titre d'exemple, l'image d'un hibou est associée à la sagesse, ou l'image de la croix est associée au christianisme. Dans sa signification plus stricte, le symbole est le résultat d'une interprétation visuelle et imagée de quelque chose d'abstrait ou d'absent par la matérialisation de ses traits saillants par l'intermédiaire des formes, des images, des couleurs ou des mouvements. (Pâkbâz, 1999, p. 604).

Le symbole (du latin «symbolum», du



grec: «sumbolon») est un signe d'identité et de reconnaissance indirecte. En effet, l'objet du symbole est un fait abstrait ou absent qui n'est pas reconnaissable directement. Par conséquent, le symbole n'a qu'un pouvoir limité pour représenter son objet, alors qu'il reste tant bien que mal la meilleure représentation possible de son objet par l'intermédiaire d'une image. Le symbole n'est pas une signification directe, mais un simple rappel. C'est un rayon de lumière focalisé sur un point pour y réunir d'une manière spontanée et associative des notions qui ne sont pas facilement résumables (Sattâri, 2007, p. 23).

Henry Corbin définit le symbole comme un rappel à un niveau de la conscience différent de celui de l'évidence rationnelle. Selon lui, le symbole est un instrument pour décrire une notion indescriptible de manière spontanée. Le symbole rappelle donc un secret qui est à décrypter et à redécrypter à chaque instant, et à chaque époque.

Henry Corbin définit le symbole comme un rappel à un niveau de la conscience différent de celui de l'évidence rationnelle. Selon lui, le symbole est un instrument pour décrire une notion indescriptible de manière spontanée. Le symbole rappelle donc un secret qui est à décrypter et à redécrypter à chaque instant, et à chaque époque. Corbin compare le symbole à la notation d'une composition musicale qui n'est jamais déchiffrable d'un coup, mais que le musicien peut «interpréter» chaque fois d'une nouvelle manière (Esmâ'ilpour, 1998, p. 42).

Les différentes définitions du symbole nous indiquent toutes que le symbole va au-delà d'un simple «signe». Le symbole se place donc au-delà du «sens» et sa compréhension nécessite une «interprétation». Cette interprétation exige un «goût» et un «talent». Pour décrire une chose, le symbole la cache d'abord sous un masque, puis il s'accroche aux structures mentales pour la démasquer. En outre, il faut savoir que le symbole n'interdit jamais le recours aux éléments rationnels et aux instruments de l'expression directe pour la compréhension d'un signe. De même, le symbole n'interdit pas non plus le recours aux moyens de l'intuition. Le symbole reste dans le domaine de l'histoire; il n'en perturbe pas la réalité, et il n'en supprime pas les signes. Par contre, il leur donne de l'éclat et de l'autonomie. Le symbole rétablit la réalité, la finalité, le signe et les relations supra-rationnelles et imaginaires entre les trois niveaux de l'existence: cosmique, humain et divin. Hugo von Hofmannsthal en dit: «Le symbole nous éloigne de ce qui est proche, et il nous rapproche de ce qui est loin. Il les opère d'une manière que nos sens puissent comprendre l'un aussi bien que l'autre.»

Qu'est ce que le drapeau?

Le drapeau est une pièce d'étoffe attachée à une hampe et portant les symboles, les emblèmes et les couleurs pour représenter l'identité d'une nation et d'un Etat, ou pour communiquer un message. L'usage du drapeau par les différents peuples à une longue histoire; et selon les estimations, son invention remonte à près de 5000 ans (Shâyân, 1991, p. 7).

En Iran, chaque période historique a adopté une dénomination générale pour désigner le drapeau. Pendant l'Antiquité iranienne, le mot *derafsh* était généralement utilisé pour désigner le drapeau. Ce mot est répété plusieurs fois dans l'Avesta. Pendant la période islamique, plusieurs termes arabes le remplacèrent: *râyat* (رایت), *'alam* (علم) ou *lavâ* (لوا). Les dynasties mongoles propagèrent un mot de leur langue pour désigner le drapeau: *monjugh* (منجوق). Sous la dynastie des Qâdjârs, le terme *beyragh* (بیرق) devint plus courant. Et enfin, l'Académie de la langue persane proposa le mot *partcham* (پرچم) pour désigner le drapeau.

Les drapeaux de l'Antiquité iranienne

L'usage des drapeaux était courant parmi les Iraniens de la préhistoire, surtout pendant les batailles. Les groupes adversaires eurent chacun un drapeau d'une couleur donnée, et décoré de signes ou d'emblèmes permettant d'établir son identité. Le drapeau principal était toujours placé près de la tente du chef de guerre, et permettait de localiser le centre du commandement, symbolisant la vie et l'espoir. Sur le terrain où se livrait la bataille, le port du drapeau était souvent confié à un guerrier robuste et expérimenté, car tant que le drapeau était brandi, les guerriers se battaient avec courage, alors que sa chute ou son repliement - souvent considéré comme un signe de défaite ou de fuite – avait une influence négative sur leur moral. Voilà pourquoi les commandants de guerre prêtaient une grande attention à ce que les drapeaux de leur camp soient constamment agités en l'air (Bakhtevar-Tâsh, 1969, p. 10). Dans les textes avestiques, surtout le Yasnâ (principal document liturgique du zoroastrisme) le mot «drapeau» est plusieurs fois cité, et il est qualifié tantôt de «déployé» (*pahn*) ou de «brandi» (*barafrâshteh*), tantôt de «déferlant» (*goshoudeh*) ou de «tacheté de sang» (*khounin*). Dans le Yasht (ensemble d'hymnes aux anges et aux héros), il est dit: «Alors Ahourâ Mazdâ dit que si les gens admirent Bahrâm comme il le mérite, les troupes ennemies ne pourront jamais mettre le pied sur les terres d'Iran, ni débordements d'eaux, ni poisons, ni chars des ennemis, ni leurs drapeaux brandis …» (Bakhtevar-Tâsh,



Figure n°1 - Aigle doré achéménide

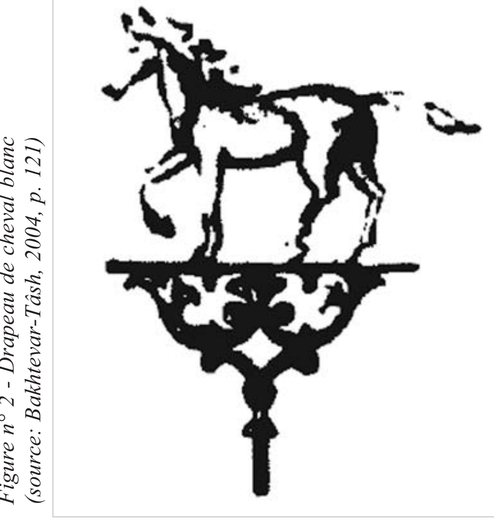


Figure n° 2 - Drapeau de cheval blanc
(source: Bakhtevar-Tâsh, 2004, p. 121)

1969, p. 129). Dans ces hymnes, ces ennemis puissants aux drapeaux brandis sont probablement les Babyloniens ou les Assyriens qui attaquaient souvent les régions montagneuses de l'ouest iranien.

Dans son ouvrage historique, Massoudi décrit les symboles animaux des drapeaux de guerre de l'Antiquité: «Les drapeaux des troupes du centre portaient l'image de grands animaux au corps massif comme l'éléphant ou le dragon. Les drapeaux des flancs latéraux, à gauche et à droite, portaient les images de bêtes féroces de plus petite taille: lion, panthère ou sanglier. Les arrières de l'armée portaient des drapeaux décorés d'images de bêtes sauvages encore plus petites comme le guépard ou le loup. Les unités chargées d'opérations d'embuscade, de reconnaissance ou de harcèlement qui devaient respecter les règles du camouflage, portaient des drapeaux ornés d'images d'animaux qui avaient la réputation d'être difficilement décelables comme le serpent ou le scorpion.» (Bakhtevar-Tâsh, 1969, p. 201).

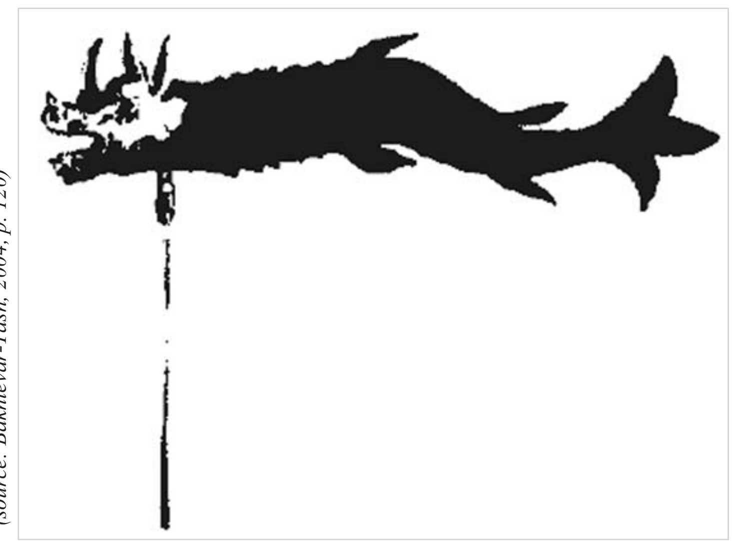


Figure n° 3 - Drapeau du dragon
(source: Bakhtevar-Tâsh, 2004, p. 120)

Le drapeau de bronze découvert à Shahdâd (Kermân) et conservé au Musée National d'Iran, et le drapeau découvert à Tépé Hesâr dont la hampe se termine comme une canne anglaise, confirment le récit de l'historien Massoudi. Il est à préciser que le drapeau de Tépé Hesâr faisait partie d'un trésor découvert sur le même site, dont plusieurs pièces étaient décorées de figures animales ou de créatures célestes. Les archéologues estiment que ces objets étaient liés aux cérémonies cultuelles. Les emblèmes des drapeaux anciens découverts au Lorestân représentent des scènes de chasse ou de la domination d'une bête féroce par l'homme.

Les poteries datant de l'époque de l'Empire achéménide (550-330 av. J.-C.) portent parfois l'image du drapeau composé d'une pièce d'étoffe attachée à une hampe, tout comme les drapeaux modernes . Les écrits des historiens grecs comme Hérodote ou Xénophon constituent les documents les plus anciens dont nous disposons aujourd'hui concernant la description de l'organisation politique, administrative, sociale et militaire de l'Empire achéménide. Hérodote cite de nombreuses fois les drapeaux des commandants des armées achéménides, sans décrire pour autant

leurs emblèmes. Dans *La Cyropédie* (biographie romancée de Cyrus le Grand), Xénophon parle des drapeaux des armées de Cyrus le Grand, lors de l'expédition en Médie: «Cyrus fit avancer rapidement ses armées: la cavalerie était à la tête, les valets d'armes et de munition au milieu, et l'infanterie à l'arrière. A la tête de chaque compagnie il y avait un drapeau porté par un capitaine.»

Les empereurs achéménides se servaient d'emblèmes et de symboles précis pour orner leurs drapeaux: aigle ou faucon. Le drapeau de Cyrus le Grand portait un aigle doré éployé. Ce drapeau se fixait à l'extrémité d'une haute lance (figure n° 1) (Pirniâ, 1999, p. 355).

A partir du règne de Darius Ier, le drapeau achéménide connut une évolution importante. Les archéologues ont découvert des poteries représentant des scènes du combat des soldats iraniens contre les armées d'Alexandre. Sur ces images, des soldats portent des drapeaux aux bordures brunes rougeâtres, avec un aigle doré qui porte une couronne (Pope, 1972, 2766). Après la domination séleucide, les Arsacides parthes (appartenant à une autre ethnie d'origine aryenne) réussirent à établir un royaume

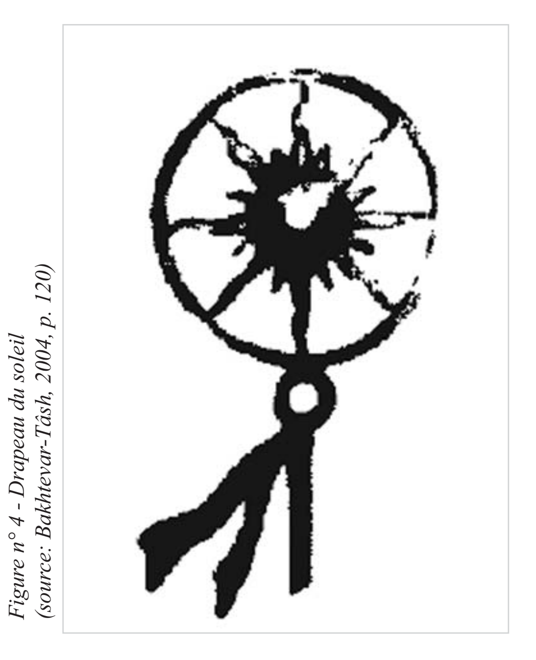


Figure n° 4 - Drapeau du soleil (source: Bakhtevar-Tâsh, 2004, p. 120)

Les unités chargées d'opérations d'embuscade, de reconnaissance ou de harcèlement qui devaient respecter les règles du camouflage, portaient des drapeaux ornés d'images d'animaux qui avaient la réputation d'être difficilement décelables comme le serpent ou le scorpion.

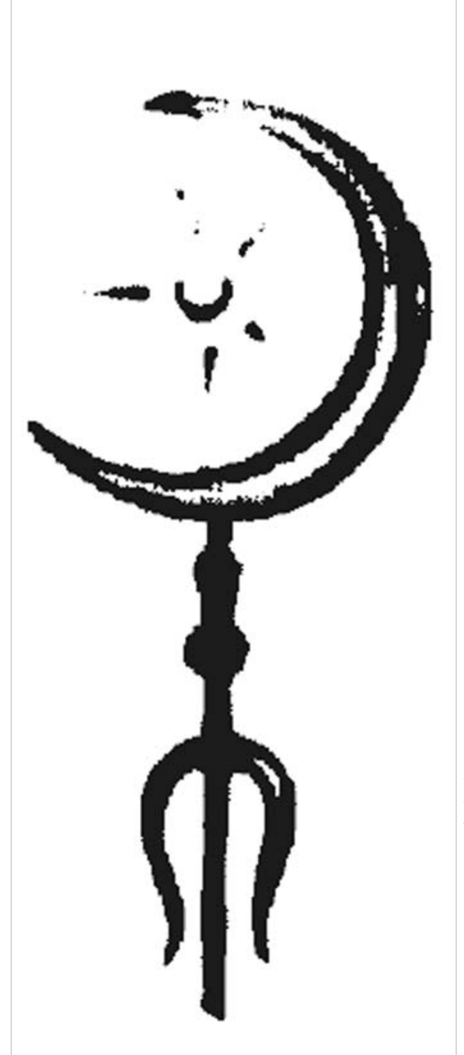
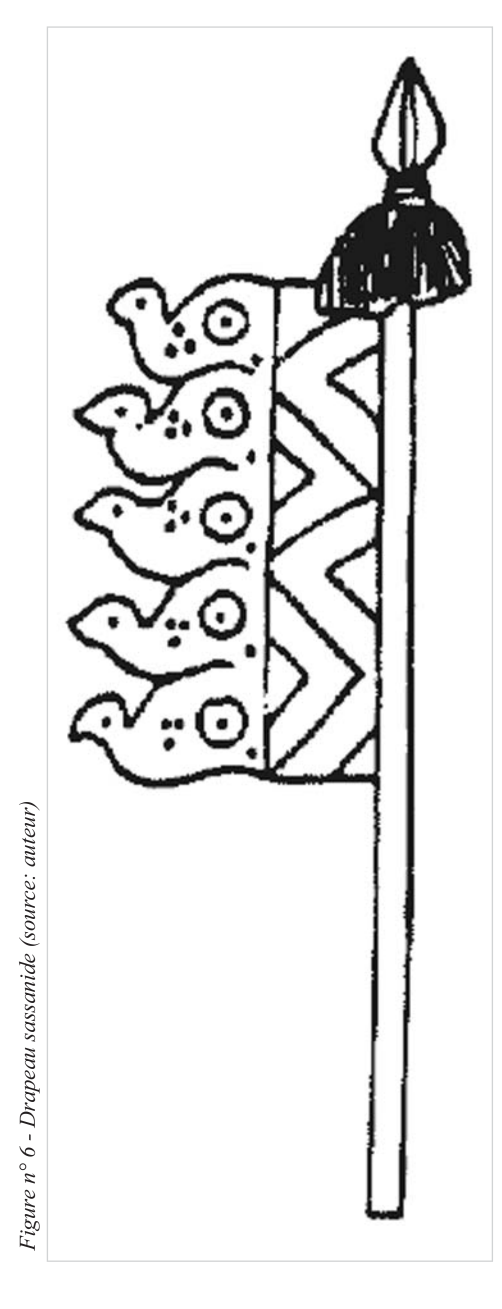


Figure n° 5 - Drapeau de la lune (source: auteur)


Figure n° 6 - Drapeau sassanide (source: auteur)

indépendant, puis un empire allant de l'Euphrate à l'Indus, et de l'Oxus (aujourd'hui Amou-Daria) jusqu'à l'océan Indien. La grande armée des Arsacides possédait la cavalerie la plus redoutable de l'Antiquité. Les Parthes rivalisèrent avec Rome et plusieurs guerres opposèrent les deux puissances. A partir du IIe siècle de notre ère, les soldats parthes portèrent, lors des batailles, des drapeaux dont l'étoffe était tissée de fils de laine violette. Ces drapeaux arsacides, décorés de broderies en soie, d'or et d'argent, étaient décorés d'images brodées ou peintes d'animaux: cheval, sanglier, aigle, faucon, dragons… ou du soleil (figures n° 2-4) (Pope, 1972, 2769).

Selon certaines sources, les Arsacides imitaient parfois les Romains pour orner leurs drapeaux d'images d'aigle bicéphale, et parfois les Babyloniens pour décorer les drapeaux avec des croissants de lune ou des étoiles (figure n° 5).

Des bas-reliefs sassanides nous montrent des évolutions de drapeaux iraniens sous l'Empire sassanide. Sur l'un de ces bas-reliefs, on peut voir une bande d'étoffe pas très large, fixée en haut d'une lance. Ce drapeau porte l'image de cinq faucons dont les têtes se tournent dans la même direction. Sur les ailes de chaque faucon se trouve un cercle et plusieurs points identiques. Au-dessous du drapeau, on peut distinguer plusieurs mèches faites de poils de queue de cheval (figure n° 6).

Dans son ouvrage intitulé «Le drapeau et l'emblème du lion portant le soleil sur son dos», Nosratollah Bakhtevar-Tâsh dit que le drapeau officiel des Sassanides était *Derafsh Kâviani* (Enseigne de Kâveh), attribué au héros mythique du même nom (figure n° 7). Dans le *Shâhnâmeh* (Le Livre des Rois), ouvrage épique monumental de Ferdowsi, l'Etendard de Kâveh est décrit comme le drapeau le plus important de l'histoire préislamique d'Iran. Dans l'imaginaire collectif des Iraniens d'avant l'Islam, ce drapeau était un symbole d'unité et de victoire. Selon la légende, les Iraniens furent longtemps assujettis par le tyran étranger Zahâk. Kâveh n'était qu'un simple forgeron qui se révolta un jour contre le tyran; il fixa son tablier de cuir à l'extrémité d'une lance et il en fit le

symbole de sa révolte contre Zahâk. L'Etendard de Kâveh devint vite l'enseigne du ralliement pour les opprimés qui finirent par vaincre l'oppresseur étranger et par établir un nouvel ordre. A la différence des drapeaux impériaux ou princiers, l'Etendard de Kâveh était le drapeau national des Iraniens à l'époque des Sassanides (Nayer-Nouri, 1965, p. 19). Ce drapeau en cuir de panthère était décoré de pierres précieuses. Ce drapeau mesurait 7x5 m et chaque empereur sassanide y ajouta de nouveaux joyaux précieux. Lors de la bataille d'al-Qadisiyya, les Arabes s'emparèrent de l'Etendard de Kâveh, et pour humilier leurs adversaires vaincus, ils le vendirent 30 000 dinars alors qu'il en valait 1 200 000 (Nafissi, 2004, p. 23).

Le Drapeau de Garshâsb est un autre drapeau célèbre de l'histoire de l'Iran préislamique. Selon la légende, le tyran Zahâk l'avait offert à Garshâsb, après qu'il ait tué le dragon pour louer le courage de ce héros. Ce drapeau était orné d'un lion doré et d'un croissant de lune, et sur sa hampe était fixé l'effigie d'un dragon (figure n° 8) (Bakhtevar-Tâsh, 2004, p. 24).

Drapeaux de la période islamique, jusqu'au début de l'ère safavide

L'islamisation de l'Iran fit évoluer la culture, le mode de vie et la langue des Iraniens. Ces changements radicaux ne restèrent pas sans effet sur les évolutions des drapeaux. La religion musulmane frappait de prohibition la peinture et la sculpture en tant que pratiques blâmables. Ainsi, la tradition ancienne de décorer les drapeaux par des images d'animaux ou de corps célestes fut abandonnée, car les Musulmans les considéraient comme des signes du culte du feu (Bakhtevar-Tâsh, 1969, p. 101).

Dans son *Histoire du drapeau iranien et de l'emblème du lion portant le soleil sur son dos*, Hamid Nayer-Nouri présente une autre interprétation de ces évolutions: lors de la bataille à Siffin, l'omeyyade Mu'âwiya qui contestait le califat de l'Imâm 'Ali ibn Abou Tâlib, demanda à ses hommes d'accrocher des feuilles du Coran à leurs lances. Plus tard, les Arabes

> Dans le *Shâhnâmeh* (Le Livre des Rois), ouvrage épique monumental de Ferdowsi, l'Etendard de Kâveh est décrit comme le drapeau le plus important de l'histoire préislamique d'Iran. Dans l'imaginaire collectif des Iraniens d'avant l'Islam, ce drapeau était un symbole d'unité et de victoire.

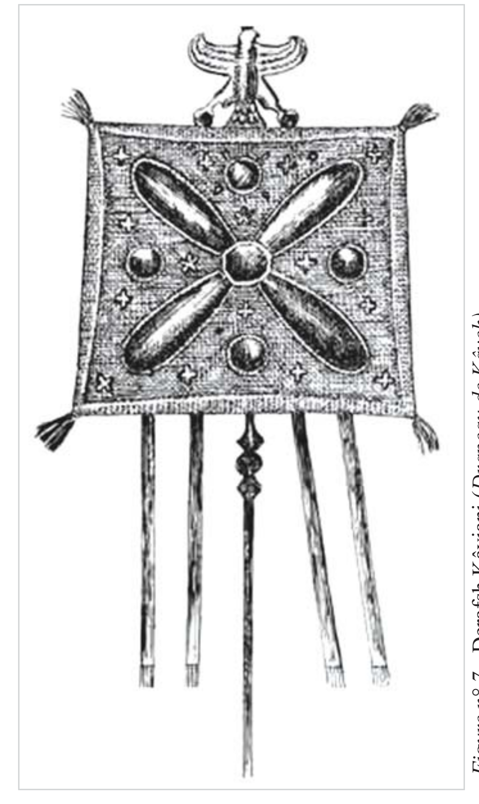


Figure n° 7 - Derafsh Kâviani (*Drapeau de Kâveh*)

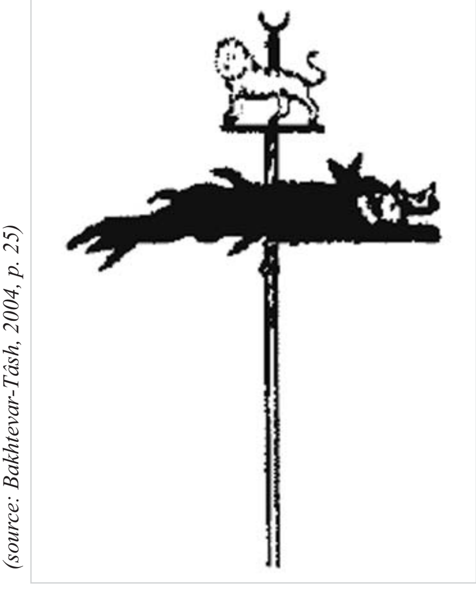


Figure n° 8 - Drapeau de Garshâsb (source: Bakhtevar-Tâsh, 2004, p. 25)

s'inspirèrent de ce stratagème de Mu'âwiya pour décorer leurs drapeaux de versets coraniques. Selon Nayer-Nouri, cette nouvelle tradition fut à l'origine du changement des emblèmes des drapeaux en Iran et dans les autres territoires musulmans . A titre d'exemple, le drapeau des Abbassides était une étoffe toute noire sur laquelle était écrit l'une des phrases de la profession de foi musulmane: «Mohammad est le messager de Dieu». Les poteries découvertes à Rey (sud de Téhéran) portent les images de ce drapeau abbasside.

Dans *L'histoire du chiisme et la chute des Omeyyades*, l'orientaliste allemand, G. van Vloten décrit la raison de l'usage du noir dans le drapeau des Abbassides: «Les drapeaux omeyyades étaient blancs. Les Abbassides décidèrent de choisir le noir pour leurs propres drapeaux en signe du deuil pour le martyre des membres de la famille du Prophète, victimes de la violence et de l'oppression des Omeyyades.»

Cependant, G. van Vloten avance une autre théorie au sujet du drapeau des Abbassides: «Bien que les habits noirs fussent signes du deuil, les Arabes de l'époque n'utilisaient point les drapeaux noirs à cette fin. Les Abbassides ont peut-être choisi le drapeau noir pour reprendre la symbolique du drapeau du Prophète qui était lui aussi tout noir. Les califes abbassides, descendants d'un clan mecquois proche de celui du Prophète, voulaient suggérer ainsi que leur révolte contre les Omeyyades était directement liée aux enseignements du Prophète.

En Iran islamisé, le premier drapeau fut également noir. Ce drapeau fut hissé par un chef militaire dissident, Abu Muslim, au Khorâssân (nord-ouest) pour contester la légitimité du califat des Omeyyades et pour soutenir les Abbassides.

Vers le début du IVe siècle de l'Hégire, les gouverneurs des provinces iraniennes avaient un drapeau noir appelé *râyat* (رایت) et un drapeau blanc appelé *lavâ* (لوا). Ces drapeaux blancs ou noirs portaient parfois le nom du calife Abbasside de l'époque.

Suite aux mouvements nationalistes et indépendantistes en Iran, des dynasties locales s'émancipèrent progressivement de la tutelle abbasside. Les souverains de ces nouvelles dynasties ne s'engageaient guère à se soumettre au calife de Bagdad, et en ce qui concernait leurs drapeaux, ils se mirent à imiter le modèle sassanide pour les décorer de représentations d'animaux ou de corps célestes. La couleur dominante des drapeaux était fonction des appartenances ethniques (Bakhtevar-Tâsh, 1969, p. 118).

Pendant cette période, le drapeau n'avait pas seulement une utilité militaire: ainsi, les différents groupes religieux avaient eux aussi leurs drapeaux portant leurs emblèmes qu'ils utilisaient pour propager leurs fois respectives (Pope, 1972, 2773). Des poteries découvertes à

Ray portent les images de ce type de drapeaux. Ces derniers étaient faits d'étoffes de différentes couleurs, et sur les hampes de certains de ces drapeaux, on fixait un support pour y mettre des bougies protégées par des boules de verre. De ce type particulier de drapeau, il ne reste aujourd'hui qu'un seul prototype préislamique, ce qui permet de déduire que ce type de drapeaux a probablement été conçu avant la période islamique, mais qu'il n'était pas couramment utilisé.

A l'époque de la dynastie des Ghaznavides, les drapeaux furent d'abord ornés de croissants de lune. Plus tard, le sultan Mahmoud de Ghazni, qui était un passionné de chasse au lion, fit de l'image du roi des animaux l'emblème de ses drapeaux. Le lion resta l'emblème principal des drapeaux des Ghaznavides et des Seldjoukides, drapeaux qu'ils préféraient noirs pour imiter ceux des califes abbassides. Après les Ghaznavides et les Seldjoukides, des dynasties d'origine turque régnèrent en Iran (les Atabeks et les Khwârazm-Shâhs) jusqu'à l'invasion mongole en 616 de l'Hégire (XIIIe siècle de l'ère chrétienne).

Les Atabeks dominaient l'Iran au VIe siècle de l'Hégire. Leurs drapeaux portaient tantôt l'image du lion, tantôt celle du dragon (Nayer-Nouri, 1965, p. 58). Cela n'interdisait pas pourtant aux Atabeks la fantaisie de décorer occasionnellement leurs drapeaux par des images d'autres animaux: tigre, loup, éléphant, aigle, faucon, paon… ou encore l'oiseau légendaire qu'était le «Simorgh».

L'Iran subit l'invasion mongole au XIIIe siècle. Les descendants de Gengis Khân (les Ilkhanides) régnèrent en Iran pendant un siècle et demi jusqu'en 877 de l'Hégire, date de l'invasion du conquérant turco-mongol, Tamerlan («Timour le Boiteux»), dont les descendants (les Timourides) dominèrent l'Iran jusqu'en 920 de l'Hégire (début du XVIe siècle de l'ère chrétienne).

Les drapeaux des souverains mongols s'inspirèrent curieusement des traditions anciennes de l'Iran préislamique. Ces drapeaux étaient ornés également par des mèches de longues toisons de yack (bœuf tibétain). Le drapeau de Gengis Khân en avait neuf. Le khân mongol, Djaghataï Tughluq Timur, qui gouvernait à Samarkand juste avant le début de l'ère timouride, avait choisi pour emblème le soleil et le lion, accompagné du taureau. Le drapeau de Tamerlan portait trois petits cercles qui représentaient, de manière abstraite, les trois sommets d'un triangle.

> Le drapeau n'avait pas seulement une utilité militaire: ainsi, les différents groupes religieux avaient eux aussi leurs drapeaux portant leurs emblèmes qu'ils utilisaient pour propager leurs fois respectives.

Selon certains historiens, cette forme serait une représentation des croyances religieuses du zoroastrisme: «*Humata, Hukhta, Huvarshta*» («Bonnes Pensées, Bons Mots, Bonnes Actions»). En outre, Tamerlan aimait un autre emblème représentant un croissant de lune, accompagné parfois d'un cercle, qui constituerait peut-être les signes d'un talisman. Certains drapeaux de l'époque timouride portaient un aigle entouré d'éléments décoratifs (Pope, 1972, 2780). Les miniatures de l'époque timourides nous font voir aussi des drapeaux portant des représentations de lion, de lance, de lune et du nom de Dieu (Allah).

Après les Timourides, deux tribus nomades turkmènes prirent le pouvoir en

Iran: les Qara Qoyunlu («Moutons noirs») (809-873 de l'Hégire) et les Aq Qoyunlu («Moutons blancs») (807-908 de l'Hégire). C'est sans surprise aucune que l'emblème des premiers fut un mouton noir sur un drapeau blanc, et celui des seconds un mouton blanc sur un drapeau noir (Pope, 1972, 2781).

Les Safavides vainquirent les dernières hordes des «Moutons Blancs» en 1501 de l'ère chrétienne, et fondèrent leur Empire pour réunifier l'Iran. A partir de cette date, les évolutions des drapeaux iraniens connurent de nouveaux tournants. Nous n'approfondirons cependant pas davantage la partie historique ici pour nous pencher sur la symbolique des emblèmes de certains drapeaux présentés ci-dessus: aigle, soleil, lion, lune, dragon, et le fabuleux «Simorgh».

La symbolique des drapeaux iraniens anciens

Aigle: Dans l'imaginaire collectif de l'Antiquité iranienne, l'aigle, oiseau capable de voler à haute altitude, était un symbole du ciel infiniment haut et du désir ardent de réussite. En outre, l'Avestâ compare le «Farreh» divin (éclat, splendeur et magnificence) à un falconiforme de la famille des aigles, «Vereghan». Les rois achéménides firent donc de l'aigle l'emblème de leurs drapeaux pour s'associer le Farreh divin que les Iraniens magnifiaient et exaltaient par de grandes louanges. Les Achéménides voulaient ainsi suggérer qu'ils étaient les représentants du «Seigneur de Sagesse» (Ahourâ Mazdâ) sur la terre (Bakhtevar-Tâsh, 1949, p. 50). Pour les Iraniens de l'Antiquité, l'aigle était un symbole des plus grands dieux: le soleil et le feu céleste. L'aigle était, pour eux, la seule créature capable de regarder directement le soleil. Cet oiseau était un symbole si puissant qu'il dépassait les limites de la mythologie et de l'histoire: les dieux et les héros ne pouvaient triompher de leurs adversaires qu'à l'ombre de la protection et de la bénédiction d'un aigle (Gheerbrant, 2006, p. 286).

Les rois achéménides firent donc de l'aigle l'emblème de leurs drapeaux pour s'associer le Farreh divin que les Iraniens magnifiaient et exaltaient par de grandes louanges. Les Achéménides voulaient ainsi suggérer qu'ils étaient les représentants du «Seigneur de Sagesse» (Ahourâ Mazdâ) sur la terre.

Dans *La Cyropédie*, Xénophon écrit: «Quand les troupes de Cyrus allèrent aider le roi de Médie, Cyaxare, les soldats virent un aigle voler au-dessus de leur têtes. La vue de cet oiseau de bon augure était un présage favorable pour eux.»

Pour les Achéménides, l'aigle doré était un symbole du soleil. Les aigles des drapeaux, reflétant les rayons du soleil, pouvaient donc gêner la vue des ennemis par leur trop vif éclat. L'emblème de l'aigle bicéphale était un symbole de l'autorité royale suprême, du Farreh divin et de la justice. Cet emblème n'existait que sur les drapeaux des deux plus grands rois achéménides: Cyrus le Grand et Darius Ier.

Soleil: Le soleil était l'emblème de nombreux drapeaux iraniens tant à l'époque préislamique que pendant la période islamique. Pour les Iraniens de l'Antiquité, le soleil était un symbole de la vie éternelle et de la splendeur royale. Le soleil était le roi des astres et il donnait

de la vitalité aux plantes, aux animaux et aux humains. Dans une partie de l'Avestâ, le Haptanghaiti («Rituel des Sept Chapitres»), rédigé en vieil avestique, le «corps» de Ahourâ Mazdâ est décrit comme un soleil. Dans un autre passage du même texte, le soleil est décrit comme l'œil de Ahourâ Mazdâ (Nayer-Nouri, 1965, p. 203). Selon les Iraniens de l'Antiquité, le soleil n'était pas une divinité, mais l'un de ses symboles.

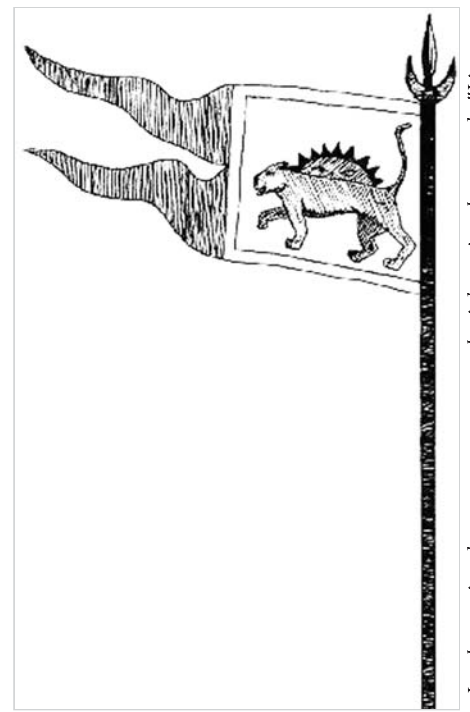
Lion: Le lion était un symbole de courage et de fierté guerrière. A l'époque des Arsacides parthes, le lion était un emblème uniquement réservé aux rois. Selon les croyances mithraïstes, «Mithra le bénéfique» tua le «taureau divin» et du corps agonisant de ce dernier jaillirent toutes les plantes et les animaux bénéfiques à la race humaine. Dans plusieurs bas-reliefs de Persépolis qui montrent la scène de ce combat, Mithra est représenté comme un homme/lion poignardant le flanc du taureau. Parmi les sept étapes du culte de Mithra, la quatrième est attribuée aux hommes-lions (Bakhtevar-Tâsh, 2004, p. 308).

Bien que le lion soit l'incarnation de la puissance, de la sagesse et de la justice, il est en même temps un symbole d'orgueil et de vanité (Gheerbrant, 2006, p. 111). Selon les documents historiques, lors des batailles, les Iraniens portaient des drapeaux ornés d'images de lion. Mais il leur arrivait aussi de brûler ces drapeaux devant le camp des adversaires, pour manifester leur colère face à l'orgueil et à la vanité de l'ennemi.

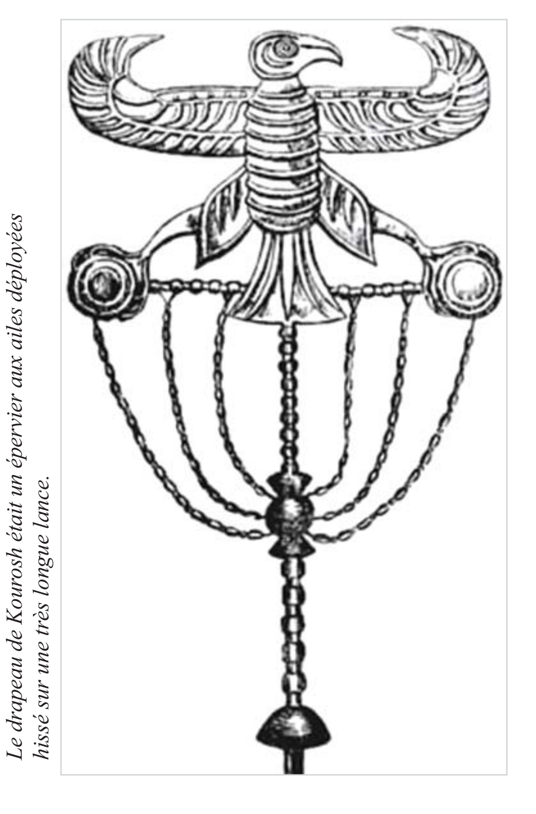
Lune: La lune était considérée comme la source de la vie végétale et animale. Dans les religions anciennes des Iraniens, la lune était une puissance céleste hautement célébrée. Les Iraniens de l'Antiquité croyaient que le char de la lune était tiré par un taureau décapode (à dix pattes d'argent) et à cornes d'or (Bakhtevar-Tâsh, 1969, p. 83).

> Le soleil était l'emblème de nombreux drapeaux iraniens tant à l'époque préislamique que pendant la période islamique. Pour les Iraniens de l'Antiquité, le soleil était un symbole de la vie éternelle et de la splendeur royale.

Dans les textes avestiques, il est dit que *Spenta Mainyu* («Esprit-Saint», la force créative) créa d'abord un taureau. Mais *Angra Mainyu* «Esprit Diabolique»; en persan moderne, Ahriman) fit frapper le taureau par la souffrance, la famine et la maladie. Le taureau en mourut. De son cadavre poussèrent cinquante-cinq plantes dont deux plantes médicinales. Sa semence monta à la lune, et devint pure et limpide…» (Nayer-Nouri, 1965, p. 8).



Le plus ancien drapeau connu portant le sigle national persan du "Lion et Soleil" datant de 1423, ère teymouride.



Le drapeau de Kourosh était un épervier aux ailes déployées hissé sur une très longue lance.

Selon certains historiens, les Iraniens anciens croyaient que leurs rois étaient

Avant la période islamique, surtout sous les Arsacides parthes, l'image du dragon décorait les drapeaux que les soldats brandissaient sur le champ de bataille. En courant dans la direction du vent, le porte-étendard agitait le drapeau en l'air de façon menaçante. Le dragon du drapeau se mettait en mouvement comme une bête vivante pour angoisser l'ennemi et faire naître le sentiment de l'imminence du danger.

des symboles de la justice et de la droiture, tandis que les autres pays étaient tous des royaumes ténébreux soumis à des tyrans oppresseurs et démoniaques. La lune qui était pour eux un signe des lumières de la justice ornait donc les drapeaux des rois dont la mission était de diffuser les lumières de la justice sur la terre.

Dragon: Cette créature fabuleuse était une force céleste, symbole de la créativité et de l'ordre, suggérant substantiellement le pouvoir royal. Comme la pluie qui tombe du ciel pour fertiliser le sol, et comme l'éclair qui envoie le feu aux habitants de la terre, le dragon était considéré comme une source de bien pour tous. On considérait également que c'était le dragon qui avait fait jaillir de sa bouche la semence qui donna vie au cosmos. C'était également lui qui partageait le bonheur et la sérénité parmi les humains. Voilà pourquoi le dragon devint un symbole royal en Iran (Gheerbrant, 2005, p. 127), car le roi s'engageait à établir l'ordre et la justice pour ses sujets.

En outre, les troupes royales se servaient des drapeaux portant l'image du dragon pour semer la panique dans les rangs de l'ennemi. Avant la période islamique, surtout sous les Arsacides parthes, l'image du dragon décorait les drapeaux que les soldats brandissaient sur le champ de bataille. En courant dans la direction du vent, le porte-étendard agitait le drapeau en l'air de façon menaçante. Le dragon du drapeau se mettait en mouvement comme une bête vivante pour angoisser l'ennemi et faire naître le sentiment de l'imminence du danger.

Simorgh: Le «Farreh» divin (éclat, splendeur et magnificence) s'associait souvent avec les grands oiseaux de proie, ce qui finit par l'apparition du mythe de l'oiseau légendaire «Simorgh», symbole du bon augure et de la puissance. Dans la littérature épique d'Iran, surtout le *Shâhnâmeh* de Ferdowsi, cet oiseau

fabuleux jouait des rôles différents: guide, sage, guérisseur, protecteur, gardien des secrets… (Bakhtevar-Tâsh, 1969, p. 85). Les rois d'Iran faisaient de cet oiseau légendaire leur emblème indifféremment en temps de guerre comme en temps de paix.

Dans l'Avesta, cet oiseau est nommé «Saena» et il ressemble physiquement à l'aigle. Selon le *Shâhnâmeh*, le nid du Simorgh se trouve au sommet de l'Elbourz (nord d'Iran), tout comme Saena de l'Avesta (le Yasnâ, 10 , 10) qui vit au sommet du mont Hara Berezaiti (Elbourz, en avestique). Mais dans la littérature de la période islamique Simorgh vivait au sommet du mont légendaire de Qâf, habité par les fées et les démons. Le Simorgh était capable de parler la langue des humains, et il était à la fois messager et gardiens des secrets.

Mantiq al-Tayr (Le langage des oiseaux), poème allégorique et mystique de 'Attâr relate les aventures d'un groupe d'oiseaux à la recherche de leur roi, le Simorgh, symbolisant les enseignements de la gnose islamique et la question de l'union entre Créateur et créature. Seuls trente oiseaux arrive à rencontrer le roi «Simorgh» (jeu de mots: *si morgh*, trente oiseaux, en persan) (Gheerbrant, 2003, p. 710).

Conclusion

Avant et après l'islamisation de l'Iran, les drapeaux iraniens furent toujours porteurs de signes et de symboles tirés de la culture, de la mythologie, et des croyances religieuses (surtout zoroastriennes et musulmanes). Les symboles véhiculés par les drapeaux évoquaient, par leur forme ou leur nature, et une association d'idées spontanée: victoire, autorité, spiritualité, liens célestes, appartenances religieuses ou ethniques… Le drapeau était l'endroit idéal pour faire apparaître les symboles les plus forts et les plus significatifs d'un peuple: aigle, soleil, lion, lune, dragon et Simorgh. Chacun de ces symboles était porteur, à un moment donné de la longue histoire d'Iran, de l'incarnation des croyances et de la culture des Iraniens: l'aigle («Farreh» divin), le soleil (vie éternelle), le lion (courage), la lune (fécondité), le dragon (créativité), le Simorgh (bon augure, union). ■

Sources et références:

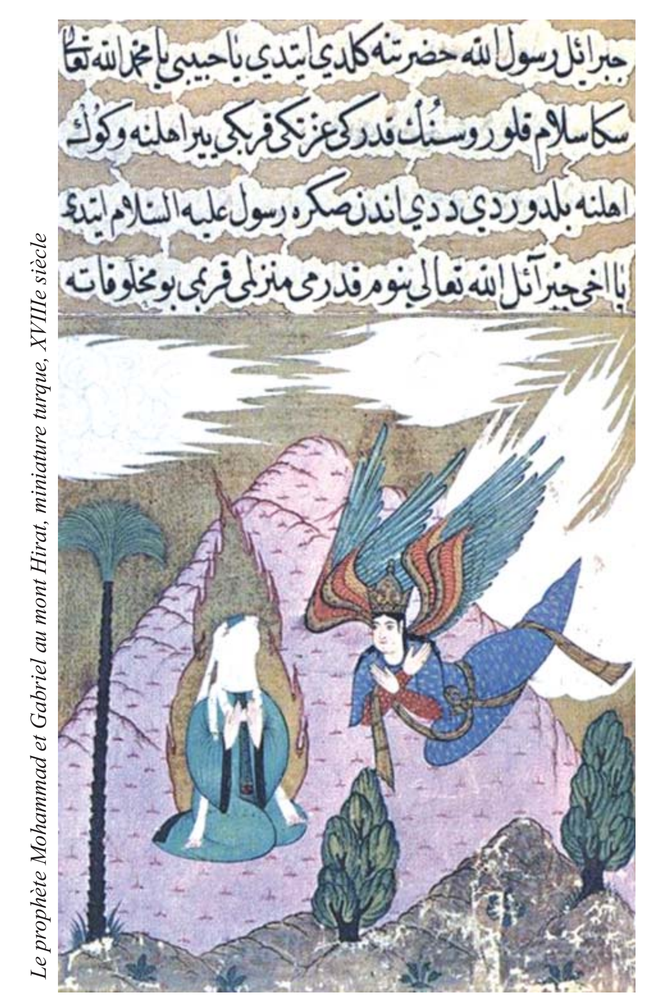
- Esmâ'ilpour, Abolghâssem, *Ostoureh-ye bayân-e namâdîn* (Le mythe de l'expression symbolique), Téhéran, éd. Soroush, 1998.
- Bakhtevar-Tâsh, Nosratollah, *Partcham va Peykareh-ye shir-o khorshid* (Le drapeau et l'emblème du lion portant le soleil sur son dos), Téhéran, éd. Ataï, 1969.
- Bakhtevar-Tâsh, Nosratollah, *Târikh-e partcham dar Irân* (L'histoire du drapeau en Iran), Téhéran, éd. Behjat, 2004.
- Pâkbâz, Rouîn, *Dâyerat-ol-ma'âref-e honâr* (L'encyclopédie de l'art), Téhéran, éd. Farhang-e Mo'âsser, 1999.
- Pirniâ, Hassan: *Târikh-e Irân-e bâstân* (L'histoire de l'Antiquité iranienne), Téhéran, éd. Ataï, 1969.
- Sattâri, Jalâl, *Madkhali bar ramz-shenâsi-e erfâni* (Une introduction au symbolisme du mysticisme), Téhéran, éd. Nashr-e Markaz, 2007.
- Shâyân, Siyâvash, *Rishehyâbi-ye nâm va partcham-e keshvar-hâ* (L'origine des noms et des drapeaux des pays), Téhéran, éd. Kavir, 1991.
- Gheerbrant, Alan, *Farhang-e namâd-hâ* (Le Dictionnaire des symboles), vol. III, traduit en persan part Soudâbeh Fazâyeli, Téhéran, éd. Jeyhoun, 2003.
- Gheerbrant, Alan, *Farhang-e namâd-hâ* (Le Dictionnaire des symboles), vol. I, traduit en persan part Soudâbeh Fazâyeli, Téhéran, éd. Jeyhoun, 2005.
- Gheerbrant, Alan, *Farhang-e namâd-hâ* (Le Dictionnaire des symboles), vol. IV, traduit en persan part Soudâbeh Fazâyeli, Téhéran, éd. Jeyhoun, 2006.
- Nafissi, Saïd, *Târikh-e tamaddon-e sâsâni* (L'histoire de la civilisation sassanide), Téhéran, éd. Assâtir, 2004.
- Nayer-Nouri, Hamid, *Târikhtcheh-ye beyraq-e Irân va shir-o khorshid* (L'histoire du drapeau iranien et de l'emblème du lion portant le soleil sur son dos), Téhéran, éd. de l'Institut des études et des recherches sociales, 1965.
- Hall, James, *Farhang-e negâreh-î-ye namâd-hâ dar honar-e sharq-o gharb* (Dictionnaire illustré des symboles dans les arts orientaux et occidentaux), traduit en persan par Roghayeh Behzâdi, Téhéran, éd. Farhang-e Mo'âsser, 2000.
- Pope, Arthur Upham: *A survey of Persian Art*, éd. Ackerman, U.S.A., 1972.

Pensée iranienne contemporaine - études religieuses et philosophiques (3)

L'origine de la connaissance et ses différents aspects selon le Coran

d'après le commentaire *Al-Mizân* de 'Allâmeh Tabâtabâ'i*

Amélie Neuve-Eglise



Le prophète Mohammad et Gabriel au mont Hirat, miniature turque, XVIIIe siècle

La sourate Al-Mâ'ida (La table servie) évoque l'histoire des deux fils d'Adam, Caïn (Qâbil) et Abel (Hâbil), et la jalousie qui conduisit Caïn à tuer son frère. Dans les versets qui suivent, nous pouvons lire: "*Puis Dieu envoya un corbeau qui se mit à gratter la terre pour lui montrer comment ensevelir le cadavre de son frère. Il [Caïn] dit: "Malheur à moi! Suis-je incapable d'être, comme ce corbeau, à même d'ensevelir le cadavre de mon frère?" Il devint alors du nombre de ceux que ronge le remords*." (5:31)

Selon 'Allâmeh Tabâtabâ'i, ce verset est d'une importance capitale dans l'épistémologie, c'est-à-dire la théorie de la connaissance telle qu'elle est exprimée dans le Coran, en ce qu'il souligne le rôle des sens dans l'acquisition du savoir. L'exemple de la vision du corbeau qui permet à Caïn d'apprendre comment ensevelir son frère vise à montrer comment, de façon plus générale, l'homme utilise ses perceptions sensorielles pour atteindre divers objectifs intellectuels ou pratiques.

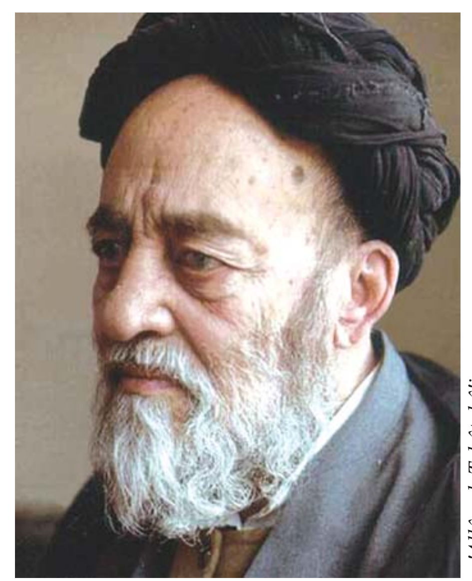
Le Coran considère qu'à sa naissance, l'homme est dénué de toute représentation conceptuelle, les sens constituant le point de départ de ses connaissances[1]: "*Et Dieu vous a fait sortir des ventres de vos mères, dénués de tout savoir, et vous a donné l'ouïe, les yeux et les cœurs, afin que vous soyez reconnaissants.*" (16:78). Concernant l'origine de la

connaissance, le Coran rejette donc la théorie innéiste (selon laquelle l'homme a de façon innée certaines idées présentes en lui, théorie notamment adoptée par Descartes) ainsi que celle de la réminiscence défendue par Platon[2], consistant à dire que la connaissance humaine n'est qu'un processus consistant à se souvenir des Idées auparavant contemplées par l'âme avant sa venue au monde terrestre dans un corps. En outre, cette théorie est incompatible avec l'anthropologie coranique qui rejette l'idée de la préexistence *individuelle* des âmes.

Dans le verset précédemment cité, il est fait référence à plusieurs instruments de connaissance: les sens (avec notamment l'ouïe et la vue), mais aussi les "cœurs" (*af'ida*), qui signifient ici l'intelligence ou encore la pensée. Il est également évoqué que ces instruments sont des "dons" de Dieu. Comme nous allons le voir, le Coran souligne ainsi que les instruments mais aussi l'acquisition même des différentes sortes de connaissances trouvent leur origine en Dieu, qui enseigne et guide l'homme dans l'ensemble des domaines de sa vie matérielle et spirituelle.

Le rôle de Dieu dans l'acquisition de la connaissance

Etant donné que les hommes naissent "*dénués de tout savoir*" (16:78), Dieu est présenté par le Coran comme étant à la source de toute connaissance: "*Ton seigneur a enseigné à l'homme ce qu'il ne savait pas.*" (96:5). Cette réalité est évoquée dans plusieurs versets concernant différents domaines du savoir, notamment l'apprentissage de l'écriture: "*un scribe n'a pas à refuser d'écrire selon ce que Dieu lui a enseigné*" (2:282). Ainsi, bien que le scribe a sans aucun doute appris l'écriture d'un autre homme, ce verset lie



'Allâmeh Tabâtabâ'i

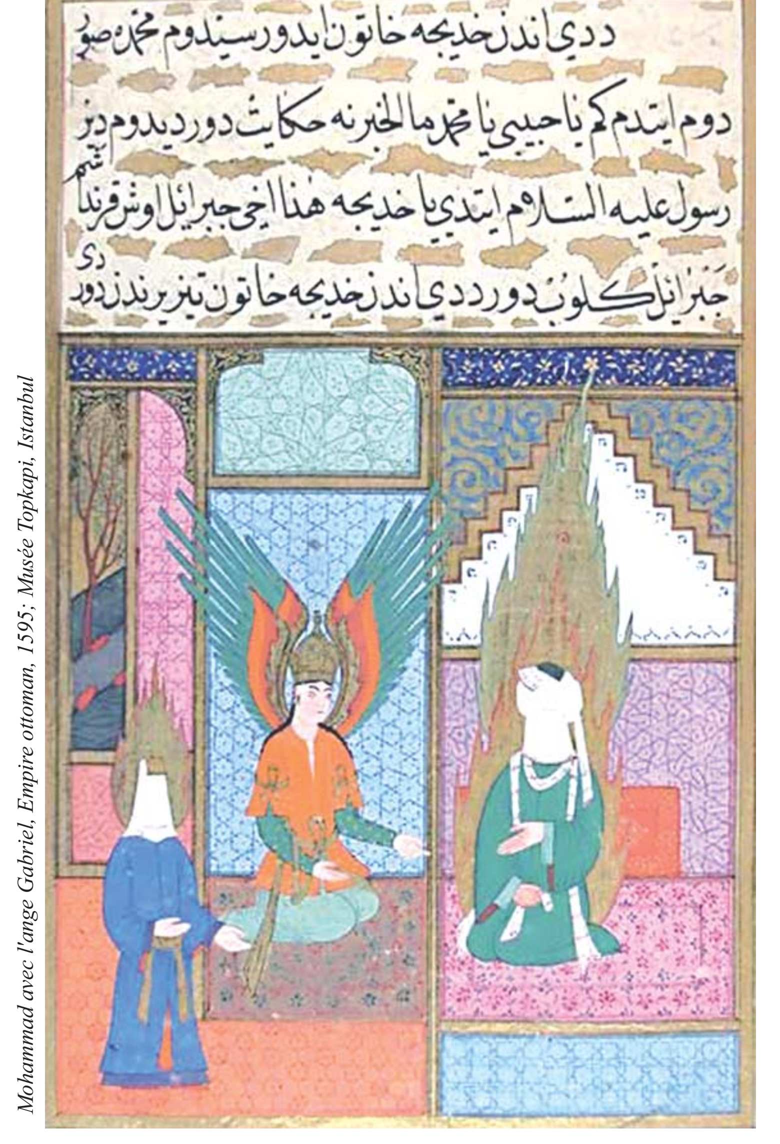
ce savoir à Dieu, tout comme la construction des bateaux: " *Celui qui [...] a fait pour vous, des vaisseaux*"(43:12).[3]

Concernant l'origine de la connaissance, le Coran rejette la théorie innéiste (selon laquelle l'homme a de façon innée certaines idées présentes en lui, théorie notamment adoptée par Descartes) ainsi que celle de la réminiscence défendue par Platon, consistant à dire que la connaissance humaine n'est qu'un processus consistant à se souvenir des Idées auparavant contemplées par l'âme avant sa venue au monde terrestre dans un corps.

L'idée de Dieu comme source de tout savoir est également clairement évoquée par le verset cité au début de l'article: "*Puis Dieu envoya un corbeau qui se mit à gratter la terre pour lui montrer*" (5:31). Il faut souligner ici qu'il n'est pas dit "un corbeau *arriva par hasard* et se mit à gratter la terre", mais bien "*Dieu envoya*". L'envoi du corbeau est donc directement

attribué à Dieu selon un but défini. Le corbeau, et par extension l'ensemble des créatures de la terre, sont autant de moyens d'enseignement créés par Dieu et permettant à l'homme d'élargir l'étendue et l'application de ses connaissances: selon une même logique, l'avion s'inspire des oiseaux, le radar de la chauve-souris, les sondes marines des dauphins…

Cette guidance divine ne se limite pas seulement aux hommes, mais embrasse l'ensemble des créatures: "*Notre Seigneur […] est celui qui a donné à chaque chose sa propre nature puis l'a dirigée*" (20:50).[4] A titre d'exemple, selon le Coran, même les abeilles font l'objet de révélation, Dieu leur inspirant comment construire leurs ruches et faire du miel: "*[Et voilà] ce que ton Seigneur révéla aux abeilles: "Prenez des demeures dans les montagnes, les arbres, et les treillages que [les hommes] font. Puis mangez de toute espèce de fruits, et suivez les sentiers de votre Seigneur, rendus faciles pour vous. De leur ventre, sort une liqueur, aux couleurs variées, dans laquelle il y a une guérison pour les gens. Il y a vraiment là une preuve pour des gens qui réfléchissent.*" (16:68-69). Nous pouvons ainsi dire que l'ensemble des sciences et savoirs, humains ou non, est donc le fruit de la guidance divine.



Mohammad avec l'ange Gabriel, Empire ottoman, 1595; Musée Topkapi, Istanbul

Les différents types de connaissances

Le concept de connaissance dans le Coran recouvre plusieurs réalités distinctes: tout d'abord la connaissance issue du monde extérieur et acquise à travers les sens, à laquelle nous avons fait allusion au début de l'article, servant de base à l'intellect. Cependant, le Coran évoque l'existence d'un autre type de connaissance inspirée directement à l'âme: "*Et par l'âme et Celui qui l'a harmonieusement façonnée; et lui a alors inspiré son immoralité, de même que sa piété*." (91:7-8). Le fait de pouvoir distinguer le bien du mal est ainsi considéré comme une "inspiration" divine. Il correspond à un autre type de savoir présent dans l'âme qui concerne la vie morale et spirituelle de l'homme. Cette réalité est étroitement liée à la notion coranique de *fitra* parfois traduite par "nature divine primordiale", selon laquelle tout homme aurait certaines dispositions

naturelles le conduisant à se tourner vers la religion comme voie d'accès à la perfection: "*Dirige tout ton être vers la religion exclusivement [pour Dieu], telle est la nature que Dieu a originellement donnée aux hommes*" (30:30). C'est cette même nature qui est à l'origine des inclinations profondes de la nature humaine telle que la recherche de la perfection, l'amour de la beauté…[5] Selon cette logique, même la personne qui pense qu'elle est athée et ne croit en rien, a en réalité transféré son amour religieux et sa dévotion sur autre chose que la religion formelle, mais cette recherche de la perfection et de la beauté demeure en elle même si elle n'est pas consciente de son origine transcendante.[6]

Le Coran établit donc une distinction entre deux types de connaissances: une connaissance extérieure et spéculative (*'ilm nazari*), où l'objet connu est séparé du sujet connaissant et peut avoir des applications pratiques facilitant la vie matérielle, comme la construction de bateaux évoquée précédemment, et une connaissance intérieure et présentielle (*hudûri*), où l'objet de la connaissance se confond avec le sujet connaissant, et qui correspond à une guidance divine intérieure concernant la dimension spirituelle de l'existence. Les versets du Coran font ainsi référence à ces différents types de connaissances: connaissance issue des sens: "*N'as-tu pas vu?*" (3:23), de l'intellect: "*Ne réfléchissez-vous donc pas?*" (6:50), ou encore de la nature divine originelle de l'homme: "*N'est-ce point par l'évocation de Dieu que se tranquillisent les cœurs?*" (13:28)."

Connaissance et unicité divine

Ce que nous venons d'évoquer concernant les origines de la connaissance humaine est en étroit rapport avec la notion d'unicité divine (*tawhid*).[7] Le sens du *tawhid* ne se limite pas à reconnaître que Dieu est unique, mais l'un de ses aspects appelé "unicité des actes" (*tawhid-e af'âli*) consiste également à reconnaître Dieu comme l'origine de chaque acte. Cela ne signifie pas nier l'existence d'intermédiaire, comme le maître scribe qui apprend à l'homme à écrire (cf. 2:282), mais à les lier tous à Dieu sans qui rien n'existerait et à le considérer comme la Cause des causes. Comme nous l'avons évoqué à travers l'exemple de Caïn, l'envoi du corbeau est directement attribué à Dieu, soulignant qu'Il guide la pensée de l'homme à chaque instant, soit par des causes extérieures, soit par une inspiration intérieure: "*Si Dieu prenait votre ouïe et votre vue, et scellait vos cœurs, quelle divinité autre que Dieu vous les rendrait?*" (6:46)

> Les versets du Coran font référence à ces différents types de connaissances: connaissance issue des sens: "*N'as-tu pas vu?*" (3:23), de l'intellect: "*Ne réfléchissez-vous donc pas?*" (6:50), ou encore de la nature divine originelle de l'homme: "*N'est-ce point par l'évocation de Dieu que se tranquillisent les cœurs?*" (13:28)."

L'idée que tout savoir doit être rattaché à Dieu est aussi clairement exprimée dans le Coran au travers de l'histoire de Kâroun (Coré), riche homme appartenant au peuple de Moïse, qui pensait que l'ensemble de ses richesses venait de sa propre science: "*En vérité, Kâroun [Coré] était du peuple de Moïse mais il était empli de violence envers eux. Nous lui avions donné des trésors dont les clefs pesaient lourd à toute une bande de gens forts. Son peuple lui dit: […] "Sois*

*bienfaisant comme Dieu a été bienfaisant envers toi. Et ne recherche pas la corruption sur terre. Car Dieu n'aime point les corrupteurs". Il dit: "**C'est par une science que je possède que ceci m'est venu**". [...]Nous fîmes donc que la terre l'engloutît, lui et sa maison. Aucun clan en dehors de Dieu ne fut là pour le secourir, et il ne pût se secourir lui-même.*" (28:76-81).[8]

L'obtention d'une connaissance au sens vrai signifie percevoir la présence de Dieu dans chaque chose, réalité elle-même conditionnée par la foi et un sentiment d'humilité indispensable à l'acquisition de la connaissance.

Se trouve donc ici confirmée l'existence d'une guidance permanente de Dieu accompagnant l'homme dans tous les aspects de son existence: "*N'est-ce pas Lui qui vous guide dans les ténèbres de la terre et de la mer, et qui envoie les vents, comme une bonne annonce précédant Sa grâce.*" (27:63). Cette conception de la connaissance intérieure et extérieure manifeste un autre aspect de la relation intime liant l'homme à Son Créateur, et de Son amour infini guidant l'homme à chaque instant afin de le conduire vers sa félicité. L'idée d'un Créateur distant et séparé de sa création, que l'on attribue parfois faussement à l'islam, est donc ici clairement invalidée.

Au-delà de la connaissance spéculative à propos du monde extérieur, plusieurs versets du Coran évoquent que certaines pensées intimes et sentiments des hommes sont causés directement par Dieu: "*Rappelez-vous le bienfait de Dieu sur vous: lorsque vous étiez ennemis, **c'est Lui qui réconcilia vos cœurs.** Puis, par Son bienfait, vous êtes devenus frères.*" (3:103); "*Il a uni leurs cœurs (par la foi). Aurais-tu dépensé tout ce qui est sur terre, tu n'aurais pu unir leurs cœurs; mais **c'est Dieu qui les a unis**, car Il est Puissant et Sage.*" (8:63) ou encore: "*Il a jeté l'effroi dans leurs cœurs*" (33:26); "*Dieu en fit un sujet de regret dans leurs cœurs.*" (3:156)

Il faut ici préciser que cette omniprésence divine ne remet pas en cause la liberté humaine, l'homme devant être auparavant croyant ou incroyant pour qu'ensuite Dieu oriente ses sentiments et inclinations: "*C'est Lui qui a fait descendre la quiétude dans les cœurs des croyants afin qu'ils ajoutent une foi à leur foi.*" (48:4), et à l'inverse: "*Parce qu'ils n'ont pas cru la première fois, nous détournerons leurs cœurs et leurs yeux; nous les laisserons marcher aveuglement dans leur rébellion.*" (6:110). Cette réalité est aussi évoquée dans ces versets: "*Mais, lorsqu'Il leur donna de Sa grâce, ils s'en montrèrent avares et tournèrent le dos en faisant volte-face. Il a donc suscité l'hypocrisie dans leurs cœurs, et cela jusqu'au jour où ils Le rencontreront, pour avoir violé ce qu'ils avaient promis à Dieu et pour avoir menti.*" (9:76-77) *Nous allons jeter l'effroi dans les cœurs des mécréants.*" (3:151).[9] Cette idée est également présente dans le verset suivant à propos du destin des peuples: "*C'est qu'en effet Dieu ne modifie pas un bienfait dont Il a gratifié un peuple avant que celui-ci change ce qui est en lui-même*" (8:53).

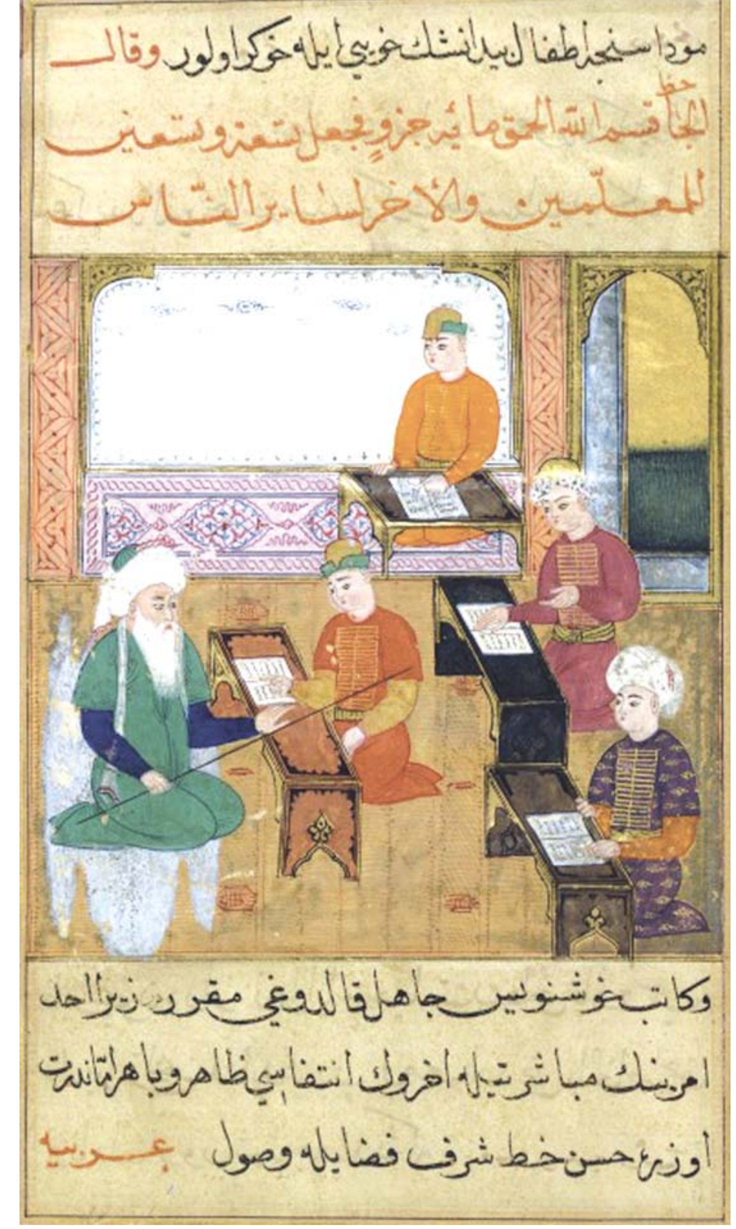
Connaissance et foi

Le but suprême de la connaissance dans le Coran est de voir chaque chose, chaque événement comme le reflet de l'unicité divine, et de réaliser en soi cette unicité. Dans ce sens, l'obtention d'une connaissance au sens vrai signifie percevoir la présence de Dieu dans chaque

chose, réalité elle-même conditionnée par la foi et un sentiment d'humilité indispensable à l'acquisition de la connaissance: "*Nous leur avions assigné une ouïe, des yeux et des cœurs, mais ni leur ouïe, ni leurs yeux, ni leurs cœurs ne leur ont profité en quoi que ce soit, parce qu'ils niaient les signes de Dieu.*" (46:26). Le fait de nier les signes de Dieu, indissociable d'un sentiment d'orgueil et de suffisance, prive donc de la guidance extérieure et intérieure et de la connaissance au sens vrai qui consiste à voir la présence de Dieu dans chaque phénomène. Cette relation intime entre foi et connaissance est également exprimée par ce verset: "*Il en est ainsi, parce qu'ils ont aimé la vie présente plus que l'au-delà. Et Dieu, vraiment, ne guide pas les gens mécréants. Voilà ceux dont Dieu a scellé les cœurs, l'ouïe, et les yeux. Ce sont eux les insouciants.*" (16:107-108).

Le Coran établit donc un lien étroit entre connaissance et foi, et de manière plus générale entre l'acquisition du savoir et l'état existentiel dans lequel se trouve la personne à un moment donné: "*Ô vous qui croyez! Si vous craignez Dieu, Il vous accordera la faculté de discerner (entre le bien et le mal) (furqân), vous effacera vos méfaits et vous pardonnera.*" (8:29); "*Craignez Dieu, alors Dieu vous enseignera*" (2:282); "*Seul se rappelle celui qui revient [à Dieu].*" (40:13), alors qu'à l'inverse: "*Ceux dont les cœurs sont endurcis contre le rappel de Dieu. Ceux-là sont dans un égarement évident.*" (39:22). Le Coran décrit ainsi les gens dépourvus de foi: "*Ils ont des cœurs, mais ne comprennent pas. Ils ont des yeux, mais ne voient pas. Ils ont des oreilles, mais n'entendent pas.*" (7:179).[10] La source de cette cécité se trouve dans le cœur, qui ferme l'ensemble de l'être à la perception de certaines vérités: "*Ce ne sont pas les yeux qui s'aveuglent, mais, ce sont les cœurs dans les poitrines qui s'aveuglent.*" (22:46).

Toute connaissance acquise dans un état de soumission à des passions telles que l'ambition, la jalousie, l'égoïsme, la colère… est donc source d'égarement: "*Vois-tu celui qui prend sa passion pour sa propre divinité? Et Dieu l'égare par sa science et scelle son ouïe et son cœur et étend un voile sur sa vue. Qui donc*



Scène d'enseignement, Supplément turc 1055, fol. 42v

peut le guider après Dieu?" (45:23). Par conséquent, la foi est importante dans l'acquisition de la connaissance en ce qu'elle permet de se rendre réceptif à l'inspiration intérieure évoquée précédemment, tandis que l'humilité profonde née de la foi aide à se rendre compte de sa propre ignorance et à rester ouvert à la perception de nouvelles vérités.

La grâce de Dieu ne se limite donc pas uniquement au domaine de la connaissance, mais aussi à l'ensemble de la création, où toutes les conditions, tant matérielles que spirituelles, permettant l'épanouissement de l'homme ont été rassemblées par Dieu: *«C'est Lui qui a créé pour vous tout ce qui est sur la terre.»* (2:29).

La notion de remerciement dans la connaissance

Dans un verset cité plus haut évoquant que les sens sont un don divin, il est également dit que le but de ce don est l'expression d'une "reconnaissance": "*Et Dieu vous a fait sortir des ventres de vos mères, dénués de tout savoir, et vous a donné l'ouïe, les yeux et les cœurs, **afin que vous soyez reconnaissants**.*" (16:78). Ici, la notion de reconnaissance ne se limite pas au simple fait de remercier Dieu par la parole, mais consiste surtout à reconnaître la valeur de chacun des bienfaits de Dieu et à les utiliser pour ce dont ils ont été créés. Par exemple, être véritablement reconnaissant à Dieu de nous avoir donné l'ouïe signifie l'utiliser pour entendre et essayer de comprendre la vérité, et non des choses futiles. C'est pour cette raison que les sens et le cœur sont considérés comme des organes dotés d'une perception indépendante et témoigneront en faveur ou au détriment de l'homme lors de la Résurrection: "*L'ouïe, la vue et le cœur: sur tout cela, en vérité, on sera interrogé.*" (17:36); "*Alors, quand ils y seront, leur ouïe, leurs yeux et leurs peaux témoigneront contre eux de ce qu'ils œuvraient.*" (41:20).[11]

Conclusion

Dieu a donc comblé l'homme de moyens de connaissance pour chacun des différents aspects de sa vie: des sens pour lui permettre de connaître les objets sensibles du monde extérieur, un intellect pour les utiliser selon ses besoins et élargir le champ de ses connaissances au non-matériel, et une inspiration intérieure pour le guider vers la Vérité – guidance renforcée et complétée par l'envoi de différents prophètes au cours de l'histoire. Ces trois types de connaissances sont étroitement liés et s'enrichissent mutuellement. Ainsi, l'intellect est plus à même de percevoir les vérités si l'homme ne s'est pas coupé de son inspiration intérieure qui est source de foi et d'humilité tandis que réciproquement, la foi et l'humilité elles-mêmes limitent l'apparition de "voiles" tels que l'ambition, la fierté… qui empêchent de percevoir la réalité profonde des choses. L'approfondissement des connaissances sur le monde et sur soi-même permet d'arriver à Dieu, à la fois source et fin de toute connaissance: "*Nous leur montrerons Nos signes dans l'univers et en eux-mêmes, jusqu'à ce qu'il leur devienne évident qu'Il [Dieu] est la Vérité.*" (41:53-54).

Il faut également souligner que Dieu n'a pas seulement enseigné à l'homme tout ce qu'il sait, mais Il a également facilité l'application pratique de son savoir en lui assujettissant le monde créé afin qu'il puisse l'utiliser selon les buts qu'il s'est fixé: "*Et Il vous a assujetti tout ce*

qui est dans les cieux et sur la terre, le tout venant de Lui." (45:13) La grâce de Dieu ne se limite donc pas uniquement au domaine de la connaissance, mais aussi à l'ensemble de la création, où toutes les conditions, tant matérielles que spirituelles[12], permettant l'épanouissement de l'homme ont été rassemblées par Dieu: «*C'est Lui qui a créé pour vous tout ce qui est sur la terre*.» (2:29). Ainsi, la question de l'origine de la connaissance permet de souligner à quel point l'homme est l'objet d'une miséricorde et de grâces constantes de la part de son Créateur, et de mieux cerner le sens profond de ce verset: "*Si vous comptiez les bienfaits de Dieu, vous ne sauriez les dénombrer*." (14:34). ■

---

* Cette question est abordée dans le volume 5 de *Al-Mizân*, pp. 502-513 de la traduction persane. Cet article n'est cependant pas une reproduction fidèle du texte de 'Allâmeh Tabâtabâ'i, mais ne fait que s'en inspirer tout en y rajoutant certains points et problématiques jugées pertinentes et liées au sujet de base traité.

1. Selon le Coran, les premières représentations (*sovvar-e 'elmieh*) des hommes sont donc issues des sens et sont ensuite combinées dans des propositions de plus en plus complexes pour constituer l'ensemble du savoir humain.

2. Le Coran rejette la théorie innéiste dans le domaine du savoir spéculatif et conceptuel, cependant, comme nous le verrons par la suite avec le concept de *fitra*, chaque personne naît avec des penchants naturels en elle qui ne sont pas le fruit d'une influence ou d'une connaissance extérieure, tels que la recherche de la beauté et de la perfection. Nous sommes cependant ici face à un autre type de savoir dit "présentiel" (*hudûri*), c'est-à-dire directement présent à l'âme de la personne sans besoin de l'intermédiaire d'une représentation conceptuelle. Le sentiment de faim appartient à cette catégorie: il n'est pas nécessaire de se représenter la faim par l'intermédiaire d'un concept pour comprendre que l'on a envie de manger, au contraire, nous ressentons directement ce sentiment en nous sur le mode d'une perception directe et présentielle.

3. Il en va de même pour ce verset: "*Vous sont permises les bonnes nourritures, ainsi que ce que capturent les carnassiers que vous avez dressés, en leur apprenant ce que Dieu vous a appris.*" (5:4): il est ainsi dit que ce que l'homme apprend aux chiens de chasse ce qui lui a auparavant été enseigné par Dieu.

4. Ce verset exprime la même réalité: "*Celui Qui a créé et agencé harmonieusement, qui a décrété et guidé*" (87: 2-3).

5. Il faut néanmoins souligner que cette nature originelle ne peut en aucun cas saisir par elle-même les différentes obligations d'une religion telle que la fréquence de la prière, quand jeûner… qui doivent être l'objet d'une révélation indépendante. Ainsi, Dieu a inspiré à l'âme sa piété dans un sens général, mais les différentes façons de l'actualiser par des actes particuliers ne relève que de la révélation, et non des sens ni de l'expérience.

6. En d'autres termes, même la personne qui se définit comme "athée" recherche elle aussi Dieu selon sa nature originelle, mais se trompe de réalité: elle recherche la perfection de façon naturelle parfois dans l'argent, dans le pouvoir… rien ne la satisfaisant cependant car étant dénué de perfection. Toute recherche de perfection s'ancre donc dans la *fitra*, et cette recherche et soif ne pourront être étanchées qu'en Dieu, seule perfection absolue et au sens vrai: "*N'est-ce point par l'évocation de Dieu que se tranquillisent les cœurs?*" (13:28). Ainsi, cette nature divine est présente en chaque homme, la différence étant qu'elle est utilisée de différentes façons et que l'homme peut se tromper d'objet dans sa quête naturelle de perfection.

7. Voir Amélie Neuve-Eglise, "La notion de *tawhid* dans le Coran d'après le commentaire *Al-Mizân* de 'Allâmeh Tabâtabâ'i", *La Revue de Téhéran*, No. 64, pp. 62-67.

8. La même idée est exprimée dans ce verset: "*Quand un malheur touche l'homme, il Nous invoque. Quand ensuite Nous lui accordons une faveur de Notre part, il dit: "Je ne la dois qu'à [ma] science". C'est une épreuve, plutôt; mais la plupart d'entre eux ne savent pas*." (39:49)

9. De nombreux autres versets évoquent cette réalité: "*Nous allons jeter l'effroi dans les cœurs des mécréants.*" (3:151); "*C'est ainsi que Nous faisons pénétrer (la mécréance) dans les cœurs des coupables.*" (15:12).

10. La même idée est exprimée par ce verset: "*Qui donc aura en aversion la religion d'Abraham, sinon celui qui sème son âme dans la sottise?*" (2:130)

11. D'autres versets évoquant le Jour de la Résurrection abordent ce sujet, notamment: "*Vous ne pouvez vous cacher au point que ni votre ouïe, ni vos yeux et ni vos peaux ne puissent témoigner contre vous. Mais vous pensiez que Dieu ne savait pas beaucoup de ce que vous faisiez.*" (41:22).

12. Ces conditions spirituelles sont cette guidance intérieure dont nous avons parlé, mais aussi l'envoi de prophètes pour guider l'homme et l'inviter à la vérité et à suivre la voie de Dieu.

Sources:

-Seyyed Mohammad-Hossein Tabâtabâ'i, *Tafsir al-Mizân*, Vol. 5, traduction persane de Seyyed Mohammad Bâqer Moussavi Hamedâni, Daftar-e enteshârât-e eslâmi, Qom, pp. 502-513.

L’alimentation et son évolution logique dans le mythe iranien du premier homme

(2e et dernière partie)

Bahâr Mokhtâriân

Traduit par
Arefeh Hedjâzi

Strauss, dans l'étude des mythes des Amérindiens, montre également la divinité florale, en soulignant la différence de cette divinité avec la divinité des plantes dans l'Antiquité grecque. Cette différence réside, selon Lévi-Strauss, dans le fait que pour les Amérindiens, la plus haute manifestation de cette divinité se manifeste dans l'agriculture, qui possède une essence périodique. Autrement dit, l'agriculture est l'alternance de la vie et de la mort. De l'agriculture, la nourriture est obtenue et de la nourriture, la vie. La nourriture peut être également obtenue par le moyen de la chasse, mais la chasse est du domaine de la guerre et la guerre est du domaine de la mort. Est-ce que le mythe iranien considère également la nourriture végétale comme l'expression la plus élevée de la nutrition et l'alimentation carnivore comme un symbole de la mort? L'étude des extraits cités du *Bondaheshn* et d'autres exemples qui vont suivre montre que oui. La classification tripartite de la nutrition du premier couple, ainsi que des humains avant la mort, selon le schéma du *Bondaheshn,* est ainsi:

LA VIE		LA MORT
(niveau supérieur et idéal)	(niveau moyen)	(niveau inférieur)
* Première narration (L'alimentation de Mashi et Mashyâneh):		
La plante	Le lait	La viande(Anthropophagie)
* Deuxième narration (L'alimentation de Mashi et Mashyâneh):		
L'eau--- La plante	Le lait	La viande
* Troisième narration (L'alimentation des hommes lors de la mort):		
L'eau---Le pain	Le lait	La viande

Dans le schéma ci-dessus, les traits indiquent la direction de l'alimentation. Les premiers et derniers aliments, c'est-à-dire l'eau et l'anthropophagie (manger ses propres enfants) sont les deux aliments-limites, interdits et extraordinaires, dans les deux premiers types d’alimentation cités. Cependant, l'eau conduit à la création végétale, elle est donc considérée comme le niveau supérieur ou idéal de l'alimentation. Pour cette raison, ce type d'alimentation est également vu comme supérieur pour l'autre monde (après la mort), d'autant plus que l'homme, proche de la mort, finit par se contenter d'eau, comme une plante, puis finalement, de rien. A ce moment, le principe de ressemblance entre l'homme et la plante disparaît

également.

Dans le troisième type d'alimentation, qui est l'alimentation des hommes proches de leur mort, la direction va de l'alimentation carnivore à l'eau et ceci signifie le retour à l'essence végétale. Le lait est l'intermédiaire entre le végétarisme et l'alimentation carnée. Ainsi, selon le mythe, l'homme commence à se nourrir d'aliments végétaux, puis devient carnivore. L'alimentation carnée est une autre forme de nutrition et en devenant carnivores, Mashi et Mashyâneh commencent à se battre et trouvent leurs sexes. Sa forme extrême se voit dans le fait de dévorer ses propres enfants, geste qui symbolise la mort et la destruction. Effectivement, dans le mythe, c'est uniquement avec l'arbitrage et l'enseignement d'Ahoura Mazdâ, qui fait d'autre part disparaître le désir d'anthropophagie dans le cœur du premier couple, que la race humaine peut continuer. Dans ce mythe, l'anthropophagie du premier couple n'est pas focalisée sur le geste cannibale lui-même, mais nomine l'anthropophagie aux côtés de l'eau, comme l'une des extrêmes interdites pour l'homme: l'extrémité supérieure et idéale étant de se nourrir uniquement d'eau et l'extrémité inférieure étant l'anthropophagie parentale. La troisième colonne montre donc l'homme avant la mort. Avant de mourir, l'homme s'arrête de manger de la viande carnée et finit par ne plus boire que de l'eau. Dans cette version du *Bondaheshn*, à la place de la plante, il y a le pain. En réalité, le pain est l'aliment obtenu de la plante (la plante modifiée). Cette différenciation montre la conscience de la différence essentielle entre les deux membres du premier couple et leur descendance humaine, c'est pourquoi les éléments fondamentaux du mythe sont au fur et à mesure remplacés logiquement. Globalement, on peut déterminer dans ce mythe trois manières de satisfaire le besoin nutritionnel: l'agriculture, l'élevage et la chasse. La seconde, c'est-à-dire l'élevage, ne suffit pas à subvenir seul aux besoins de l'homme et c'est la première méthode, l'agriculture, qui possède la divinité et une importance et valeur propres à la culture iranienne pré-islamique. Le modèle végétal possède une telle valeur dans cette culture que même l'essence de la première vache, la vache sacrée, est, d'après le texte du *Zâdesparam*, végétale.

Dans le mythe, c'est uniquement avec l'arbitrage et l'enseignement d'Ahoura Mazdâ, qui fait d'autre part disparaître le désir d'anthropophagie dans le cœur du premier couple, que la race humaine peut continuer.

Autre exemple de cette valorisation, particulièrement remarquable dans la culture iranienne, en particulier en raison des enseignements du zoroastrisme, est l'alimentation diabolique de Zahhâk, narrée dans le *Shâhnâmeh*. Dans cet ouvrage également, avant l'invitation et la tentation du Diable, ce roi mauvais suit une alimentation végétale. En l'invitant à manger de la viande, le Diable fait chuter Zahhâk et ce dernier finit même par devenir cannibale. Dans cette histoire également, la gastronomie est le meilleur exemple de la valorisation culturelle et éthique de l'alimentation végétarienne:

"Il n'y avait alors que peu de préparations, puisqu'il y avait peu de plats faits avec des animaux morts,
de toutes viandes, d'oiseaux ou de bétails, le chef prépara des repas,
Il les cuisit dans le sang comme un

lion, pour aguerrir et renforcer le roi comme un lion...

Il le nourrit d'abord avec des plats au jaune d'œuf et le garda sain pour un temps avec cela...

En l'invitant à manger de la viande, le Diable fait chuter Zahhâk et ce dernier finit même par devenir cannibale. Dans cette histoire également, la gastronomie est le meilleur exemple de la valorisation culturelle et éthique de l'alimentation végétarienne.

Les serpents sur les épaules de Zahhâk, *attribué à Soltân Mohammad, page du* Shâhnâmeh *de Tahmâsp (26-V), première moitié du XVIe siècle*

Un autre jour (...) il prépara des repas avec des faisans et oies blanches et vint, le cœur plein d'espoir.

Quand le roi des Arabes porta la main aux plats, son esprit sans sagesse le prit en amitié,

Le troisième jour, il ordonna la table avec de la chair d'oiseau et de la viande grillée, il remplit la table avec des viandes de tous genres

Le quatrième jour, il présenta un repas fait avec de la viande de veau."

Durant cet épisode, en mangeant de la viande de veau, Zahhâk est si fasciné et charmé qu'il demande au Diable (qui s'est présenté en tant que chef cuisinier) son souhait:

"Il lui dit, demande-moi tout ce que tu souhaites, Bien né!

Le chef (le Diable) lui dit O roi, vis pour toujours et règne pour toujours dans la joie!

Mon cœur est tout entier rempli de ton amour, c'est ta vue qui me fait vivre!

Mon seul souhait est que Ta Majesté soit toujours victorieuse, et même si je n'ai pas le droit de demander une telle chose, mon vœu serait d'embrasser les épaules de Sa Majesté et d'y frotter le visage.

Il (le roi) ordonna que le Diable l'embrasse aux épaules, comme s'il était sa compagne."

Avec cette action, deux grands serpents apparaissent sur les épaules de Zahhâk, qui ne peuvent être rassasiés qu'en étant nourris quotidiennement avec un cerveau d'homme. Le but du Diable est de mettre ainsi fin à la race humaine:

"A part cerveaux d'hommes, ne les nourris de rien, pour qu'ils meurent d'eux-mêmes.

La tête des deux démons mâles, combien fut-elle excitée et combien profita-t-elle de cette conversation.

Pour pouvoir, en se cachant, trouver

une solution radicale aux hommes sur la terre, pour qu'elle soit vidée des hommes."[1]

Les passages narrant l'alimentation du roi diabolique comportent également des allusions à l'orientation sexuelle et à l'attraction entre le Diable et Zahhâk, directement provoquées par l'alimentation carnée. Il est évident que, puisque le passage met en scène deux des personnages importants du Mal, leurs préférences sexuelles sont également inversées. Mais en passant à l'acte, deux serpents anthropophages (ils dévorent des cerveaux humains) sortent des épaules de Zahhâk. C'est montrer combien bas l'alimentation carnée fait tomber l'homme. Ici, le milieu entre l'alimentation végétarienne et carnivore est l'œuf, qui n'est ni végétal, ni carné. Il est un entre-deux. Mais l'alimentation carnée est enseignée par un étranger (le Diable) et son résultat est la destruction de l'humanité. Autrement dit, une alimentation uniquement carnivore a pour résultat la mort. L'enseigner, de quelque manière que ce soit, est également diabolique.[2] Au contraire de cela, l'agriculture, en tant qu'autre base alimentaire, pourvoit à la vie, et est divine, car approuvée par Ahourâ Mazdâ.

Il est évident que ce mythe est également inspiré des enseignements zoroastriens. Nous savons que dans la culture iranienne pré-zoroastrienne, le sacrifice de taureau était largement répandu et que Zoroastre s'opposa avec vigueur à cette pratique et réforma la culture populaire en la matière. C'est pour cela que dans le *Shâhnâmeh*, manger de la viande est enseignée par un étranger et ses disciples égarés et mauvais. Ainsi, la valorisation d'une pratique alimentaire végétarienne et s'aidant de laitages se fait sur la base d'un refus d'une pratique carnivore mauvaise et dévalorisante. On peut d'ailleurs voir la trace d'une telle croyance dans la majorité des mythes et récits liés à l'alimentation. En réalité, dans le nouveau système zoroastrien de valeurs, l'alimentation carnée présente, en harmonie avec tous les autres détails de valeur, l'alimentation végétarienne comme nutrition idéale. Par exemple, dans la religion zoroastrienne, il est dit pour un mourant, durant les trois premiers jours de l'agonie:

(...) et durant ces trois nuits, il ne faut consommer de la viande fraîche; Farig a dit que ses proches, quand leur temps arrive, doivent consommer peu de viande. Farig a dit que durant ces trois nuits, il ne faut pas mettre de viande à table, si du pain et des œufs y sont mis, (c'est bien).[3]

L'alimentation carnée est enseignée par un étranger (le Diable) et son résultat est la destruction de l'humanité. Autrement dit, une alimentation uniquement carnivore a pour résultat la mort. L'enseigner, de quelque manière que ce soit, est également diabolique.2 Au contraire de cela, l'agriculture, en tant qu'autre base alimentaire, pourvoit à la vie, et est divine, car approuvée par Ahourâ Mazdâ.

Ou autre exemple, durant le *Gâhanbâr,* l'alimentation végétarienne ou moyenne est ainsi valorisée:

«Narré de Shâpour Baroushi: S'il n'y a pas de viandes durant le gahanbâr, ce n'est pas grave, à part la chair des fruits qu'il faut consommer en pensant au gahanbâr, ou manger ce qu'il y a en pensant au gahanbâr, ou tous ses dérivés en pensant au gahanbâr, et peut être le

gahanbar sera accepté, et il est aussi dit s'il y a du lait et du vin durant le gahanbâr, le gahanbar sera accepté et il n'en sera que meilleur, de plus, la méthode du gahanbâr est que si chacun mange ce qu'il a de bien en pensant au gahanbâr, un tel gahanbâr est accepté. Autre chose qu'il faut savoir: à la place de la viande de mouton, la chair de l'oiseau qui vole n'est pas acceptée sauf s'il n'y a rien d'autre à manger.[4]

On peut voir que la plus élevée des modes alimentaires dans la tradition et la culture iranienne est l'alimentation végétarienne. Des aliments tels que les laitages et l'œuf jouent, quant à eux, un rôle d'intermédiaire par rapport à la viande. Évidemment, chaque légende et récit en la matière comprend des divergences et des convergences avec les autres textes, en particulier au vu de la date de chaque récit, mais le fond et la structure de toutes ces légendes se rejoignent.

Shish est une créature dépourvue d'os, donc quasi-inhumaine. Il peut ainsi être un symbole de la plante, comme la rhubarbe du mythe de Mashi et Mashyâneh. D'autre part, le désir de l'épouse, né comme résultat du désir de manger de la viande (le *kabâb*), rappelle l'attraction physique de Mashi et Mashyâneh lors de la troisième étape de leur nutrition.

Un bon exemple de ces changements de forme dans ce récit est la chronique afghane qui raconte la généalogie des *Ghorbati* (gens du voyage) de l'Afghanistan. Ce récit, comme les autres récits mythiques, raconte l'expérience humaine, mais aussi les concepts utilisés pour structurer ces expériences, selon la culture et la situation spatio-temporelle du peuple auquel il appartient, et c'est uniquement en le comparant avec d'autres textes qu'il devient possible d'isoler sa structure significative. Malgré les grandes différences qui existent entre cette légende et le mythe iranien du premier couple, elle a cependant préservé sa structure très ancienne, tout en subissant des modifications importantes sous l'influence des croyances et récits islamiques. Voici un extrait de cette légende:

«Bâbâ Adam avait quatre fils. L'un deux, Shish, - le salut de Dieu soit sur lui-, n'avait pas d'os. Un jour, Bâbâ Adam demanda à ses fils d'aller au Paradis et d'y ramener du kabâb. Shish, qui n'avait pas d'os, demanda à Dieu d'exaucer son père. L'Ange apporta le kabâb et Shish l'offrit à Bâbâ Adam. Ce dernier fut heureux et demanda à Dieu de donner l'une des houris du Paradis comme femme à Shish. Ainsi fut fait et l'Ange Gabriel unit le couple. Ils eurent un enfant du nom de Keymoureth, et ses fils à lui furent Keyghobâd, Keykhosrow et (...).»[5]

En raison des difficultés formelles de ce texte, il est difficile de trouver, à première vue, la relation entre ce récit et le mythe de Mashi et Mashyâneh, d'autant plus que de très nombreux éléments tardifs se sont rajoutés à l'ensemble. Cependant, après l'analyse des éléments, on peut retrouver la structure analogue à celle du mythe de Mashi et Mashyâneh. Comparé au mythe du premier couple, ce récit est plus court et moins complexe et de nombreux éléments des croyances islamiques s'y sont rajoutés. Dans ce récit, la dissémination de la race humaine ne se fait pas par l'intermédiaire de Bâbâ Adam, mais de son fils Shish. C'est bien Bâbâ Adam qui, comme Mashi et Mashyâneh, se nourrit de viande (*kabâb*)

mais il souhaite l'épouse non pour lui-même, mais pour son fils. Si on exclut les deux éléments ajoutés de Bâbâ Adam et du paradis, la structure du récit est bien celle du mythe de Mashi et Mashyâneh. Autrement dit, Shish est une créature dépourvue d'os, donc quasi-inhumaine. Il peut ainsi être un symbole de la plante, comme la rhubarbe du mythe de Mashi et Mashyâneh. D'autre part, le désir de l'épouse, né comme résultat du désir de manger de la viande (le *kabâb*), rappelle l'attraction physique de Mashi et Mashyâneh lors de la troisième étape de leur nutrition. C'est en considération avec en particulier ces deux éléments cités qu'il est possible d'établir le parallèle entre le mythe iranien du premier homme et celui des *Ghorbati* afghans.

Dans le mythe de Mashi et Mashyâneh, d'autres éléments sont à remarquer, qui peuvent faire l'objet d'études ethno-mythologiques de mœurs ou de croyances. L'élément «mensonge» est l'un des facteurs qui caractérise l'homme descendant de ce premier couple, ainsi que le premier couple lui-même. Le facteur de la «tromperie» également, menace le couple tout au long du mythe où ils sont constamment soumis à la tromperie et à la tentation des diables et des démons. Ce même facteur existe également dans le récit biblique du premier couple Adam et Eve, qui se voient forcés de quitter l'Eden. C'est avec la chute de ce couple que l'humanité commence à être. Le mythe iranien est quelque peu différent. Dans ce mythe, avant même de créer l'homme, Ahurâ Mazdâ veut que l'Homme soit, pour qu'il lutte face aux démons et au Mal. La tentation désigne avant tout l'existence potentielle de l'erreur et de l'errance de l'homme qui doit retrouver son chemin sur terre uniquement avec sa connaissance du Bien et du Mal. Autrement dit, ce mythe reconnaît l'homme comme une «créature potentiellement pécheresse».

Conclusion

Nous avons tenté, dans cet article, d'analyser les éléments fondateurs du mythe du premier homme, l'évolution logique de la question de l'alimentation et son rôle culturel au travers de ce mythe. Au regard de l'étude de mythes et de récits comparables, le rôle de l'alimentation en tant qu'élément fondamental du mythe est clair. La culture iranienne, avec sa valorisation propre des types d'alimentation, nomine le végétarisme en tant que meilleur type de nutrition, le type opposé et réprouvé étant l'alimentation carnée. Entre les deux extrêmes, il existe l'alimentation basée sur la consommation de produits tels que le lait ou l'œuf. Cette structure, qui existait dans la culture iranienne pré-islamique, a été à la base de nombreuses croyances et coutumes. Si une telle analyse est pertinente, il est ainsi aisément possible d'isoler des éléments de même type dans de nombreux autres mythes iraniens. ■

---

1. Hakim Abolghâssem Ferdowsi, *Shâhnâmeh,* corrigé et publié par Khâleghi Motlagh, V. I, pp. 49-50 et 131-164.
2. Tel l'exemple du roi mythologique Djamshid, qui perdit son auréole divine lorsqu'il apprit aux hommes à manger de la viande.
3. Mazdâpour, 1381, pp. 373-374.
4. Dhabhar, 1932, p.324.
5. Hossouri, 1378, p.99

Bibliographie:

- Dhabhar, M.A., 1932, *The Persian Rivayats of Hormazyar Framarz*, Bombay.
- Lévi-Strauss, C., 1978, "Die Struktur der Mythen", in: *Strukturale Anthroplogie I,* Übersetzt von Hans Neumann, Frankfurt am Main,pp. 226-255.
- Manhardt, W., 1875, *Der Baum Kultus*, Berlin.

- Orlik, A., 1922, *Die Sage von Weltuntergang*, Übersetzt von W. Ronisch, Berlin.
- Hossouri, Ali, *Siâvoshan,* Téhéran, Editions Tchechmeh, 1999.
- Cassirer, E., *Falsafe-ye sourathâ-ye sambolik* (La philosophie des formes symboliques), traduction persane par Yadollâh Mowghen, Téhéran, Ed. Hermes, 1999.
- *Gozidehâ-ye Zâdesparam,*traduction en persan moderne par Mohammad Taghi Râshed Mohassel, Téhéran, Ed. Moassesseh-ye motâle'ât va tahghighât-e farhangi, 1987.
- Ferdowsi, A., *Shâhnâmeh,* édition corrigée et publiée par Djalâl Khâleghi Motlagh, New York, Vol I., 1987.
- Mazdâpour, K., "Nyâyesh barây-e dargozashtegân"(Prières pour les défunts), *Soroush-e Pir-e Moghân, Yadnâmeh-ye Djamshid Soroushiân,* ed. Sorayya, Téhéran, 2002, pp.366-386.

Voyage en Arabie Heureuse

Elodie Bernard

«Allons! La marche, le fardeau, le désert, l'ennui et la colère.»

Rimbaud

Passer l'été dans un bout du monde pour la première fois n'aurait probablement pas de sens, si quelques images légendaires et romanesques n'y étaient pas accolées, bibliothèques et ciné-clubs aidant à leur persistance. Comme ces images du Yémen des *Mille et Une Nuits* de Pasolini qui s'enchaînent les unes aux autres, entre *mafraj* et bazars, entre le rêve et la réalité des péripéties amoureuses du film. Les yeux de l'Europe se braquent alors sur le pays, nous sommes en 1970, révélant ainsi «le plus beau pays du monde», dira le réalisateur italien: «*Sanaa est une Venise bâtie sur le sable.*» Si les Occidentaux voient un pays où mythes, légendes et réalité cohabitent, les Arabes le considèrent comme le lieu originel d'une grande partie de la population arabe du monde actuel. De là, un puissant imaginaire s'enracine et l'Arabie heureuse devient insensiblement le théâtre d'une grande effusion littéraire. Dès qu'il est question d'Aden, du Yémen ou du Hedjâz, on pense à Rimbaud, Nizan ou Malraux en Occident et à Ibn 'Arabi en Orient… Tous ces auteurs sont venus brûler un peu de leur vie en s'aventurant sur les hautes terres, à la recherche des trésors de la mer Rouge ou à la conquête du royaume légendaire de la reine de Saba. Mais à peine une voix se fait entendre à la radio, une image apparaît à la télévision, que rapidement, l'actualité débordante du Yémen reprend le dessus sur l'imaginaire constitué au fil des siècles et submerge l'ancien royaume. Pourtant, plus les années, les siècles passent, et plus le processus littéraire attaché à ce lieu s'enracine par un curieux assemblage obéissant aussi bien aux inclinations intimes du poète et de l'écrivain qu'aux injonctions de l'époque et de la société. Les premiers voyageurs ont servi de guide aux générations suivantes qui elles-mêmes le seront à leur tour, tout en marquant à chaque fois de leur encre, l'époque dont ils furent les témoins.

Ô Reine de Saba…

Des hommes, *jumbiah* à la ceinture, habillés comme dans le *Shâhnâmeh*, le regard de plomb mais le sourire aux lèvres: «*Welcome to Yemen!*» Première vision de Sana'a. Soupault déclarait sur Jeddah, en Arabie Saoudite, qu'il n'y avait aucune femme musulmane dans les rues, contrairement au million approximatif de mouches. Si les femmes sont parfois rares dans les rues de Sana'a, c'est parce qu'elles filent, sous leur *niqâb* ou sous leur *abaya*, entre les échoppes des vendeurs d'étoles pour s'échapper dans les hautes maisons à l'architecture ancrée dans le temps. Guidé par l'ombre de ces femmes, en ces fines ruelles, on prend son temps, on étire le pas et le chemin se défait. L'heure est à la paresse, à cinq heures et demie de l'après-midi en été, à Sana'a.

Il y a un côté chevaleresque dans la culture yéménite, souffle-t-on à Sana'a. Culture nomade ou lointaine connexion avec la reine de Saba dont le royaume s'étendait de part et d'autre de la mer Rouge, au premier millénaire avant notre ère? Dans tous les cas, au mythe entourant celle-ci est intimement lié celui de l'Arabie heureuse. La figure féminine de Saba berce autant de passages de la Bible que de



Maison Rimbaud à Aden

Photos: Elodie Bernard

pages du Coran. Dans l'Ancien Testament, treize versets du chapitre 10 du Premier livre des Rois renferment le texte de référence biblique à la Reine et relatent l'épisode de son voyage à Jérusalem qu'elle aurait fait dans le but de rencontrer le roi Salomon. Le Coran consacre à la reine de Saba, nommée Balkis dans la tradition arabe, la sourate de la Fourmi (sourate XXVII, versets 15 à 45) qui évoque sa confrontation avec le roi Salomon. Ayant appris l'existence de son royaume, celui-ci menace de l'envahir. La sourate XXVII, versets 20 et suivants, introduit la huppe dans un rôle de messager entre Salomon et la reine de Saba. Au XIIIe siècle, dans *Le langage des oiseaux* de Farîd-Ud-Dîn' Attâr retient la huppe en tant que symbole de l'acuité intellectuelle ou guide spirituel: cet oiseau découvre les trésors et révèle les embûches. S'insèrent ainsi, au gré du temps, des légendes liées aux personnages de Saba et de Salomon: Djalâl al-Din Roumi, Ibn 'Arabi ou encore Gérard de

> Si les Occidentaux voient un pays où mythes, légendes et réalité cohabitent, les Arabes le considèrent comme le lieu originel d'une grande partie de la population arabe du monde actuel. De là, un puissant imaginaire s'enracine et l'Arabie heureuse devient insensiblement le théâtre d'une grande effusion littéraire.

Nerval… Dans l'œuvre d'Ibn 'Arabi, la reine de Saba symbolise l'infini féminin. Elle apparaît comme un personnage total. Il disait d'elle qu'elle était le fruit du «savoir et de la sagesse.» Elle fut une projection de Salomon au féminin, une identité extraordinaire et saisissante; elle devint également la figure symbolique de Fatima, une quête mystique vers l'Orient pour Gérard de Nerval:

«Où vais-je? Où peut-on souhaiter d'aller en hiver? Je vais au-devant du

printemps, je vais au-devant du soleil… Il flamboie à mes yeux dans les brumes colorées de l'Orient.»

Dans l'œuvre d'Ibn 'Arabi, la reine de Saba symbolise l'infini féminin. Elle apparaît comme un personnage total. Il disait d'elle qu'elle était le fruit du «savoir et de la sagesse.» Elle fut une projection de Salomon au féminin, une identité extraordinaire et saisissante; elle devint également la figure symbolique de Fatima, une quête mystique vers l'Orient pour Gérard de Nerval.

Voyage en Orient, Gérard de Nerval

Une quête guidée par le soleil et des femmes qui scandent les étapes de son initiation. Pour Nerval, ce voyage entrepris vers l'Orient se fait dans «*un va-et-vient perpétuel entre le moi, les idées fixes de la mort, d'un âge d'or perdu, de l'insignifiance, au sens fort, du vécu, et le désir de s'oublier en plongeant dans la vie réelle, dans la vie des autres: les fêtes, les cafés, les promenades, les bains, les cris, les chants, les poèmes, l'arrivée de la caravane de La Mekke, la visite à la Cité des morts*…»[1] Les mythes et les légendes témoignent de cet Age d'Or vers lequel tend la quête du poète mais que la réalité ne pourra satisfaire car «*le berceau des peuples n'est plus maintenant qu'une source desséchée*». Le voyageur se réfugie ainsi dans les figures mythiques au premier rang desquelles se place Balkis, reine de Saba: «*L'impossibilité d'atteindre aux être réels me jeta dans le pays des chimères*». Bien que Gérard de Nerval ne franchisse pas sa frontière, le Yémen reste présent par cette figure emblématique de la reine. Elle est Aurélia et Isis, dans l'univers nervalien, mère, sœur et épouse. Elle est passé et présent. Elle est un fragment de l'univers auquel le poète est détaché et l'univers lui-même. Elle est la synthèse souveraine de sa quête de l'unité perdue.



Entrepôt où a travaillé Rimbaud à Aden en tant que négociant

«Ô pieds voyageurs, retrouverai-je vos empreintes dans le sable ou sur la pierre?»

Mon frère Arthur, Isabelle Rimbaud

Aux premières images nées avec les récits de voyage d'Ibn Battuta qui traversa le Yémen entre 1329 et 1331, de Jean de la Roque en 1715, de Carsten Niebuhr en 1762, où se manifeste une Arabie heureuse, lieu de passage et de transit grâce aux commerces de l'encens et de café, face à la corne de l'Afrique et tournée vers l'Asie, avec l'image du Bédouin épris de liberté, a succédé la mode orientaliste du XIXe siècle des voyages en Orient d'un Lamartine, d'un Dumas[2] ou d'un Nerval où cet espace s'est constitué en image mythique et idéalisée, où l'ailleurs était bien souvent érigé en contre-modèle d'une civilisation européenne dépourvue d'authenticité.

Une silhouette devinée, presque effacée, en veste sombre et pantalon blanc: Rimbaud s'échappe en Arabie heureuse. Il est à Aden entre 1880 et 1891. On le perd. Une simple allusion à ce qu'il est venu y faire: du commerce, «*mais il ne dit pas quel genre, probablement pour du café, de la gomme et des peaux*» (Ilg – lettre du 31 mai 1888). Pour Alain Borer[3], l'habitué des fugues est venu faire, à Harar, sa fugue la plus achevée.

«*Ceux que j'ai rencontrés ne m'ont peut-être pas vu*»

Une Saison en enfer, Rimbaud.

Pour celui qui ne trouvait aucune demeure nulle part, pour celui qui disait et répétait dans ses lettres: «*il y a une chose qui m'est impossible, c'est la vie sédentaire*», l'Arabie heureuse est une terre d'aventure radicale. «*Celui qui se donne à l'écrire*, écrit Roland Barthes, *se sent séparé du monde*». Peut-être réside-t-il entre les caravanes de fusils de l'Hadramaout et les ballots de café de Moka, un exil bienveillant, un refuge à part entière pour tous ceux qui écrivent?

«*En marche!*
Ah! Les poumons brûlent, les temps grondent! La nuit roule dans mes yeux, par ce soleil! Le cœur… les membres…»

Une Saison en enfer, Rimbaud

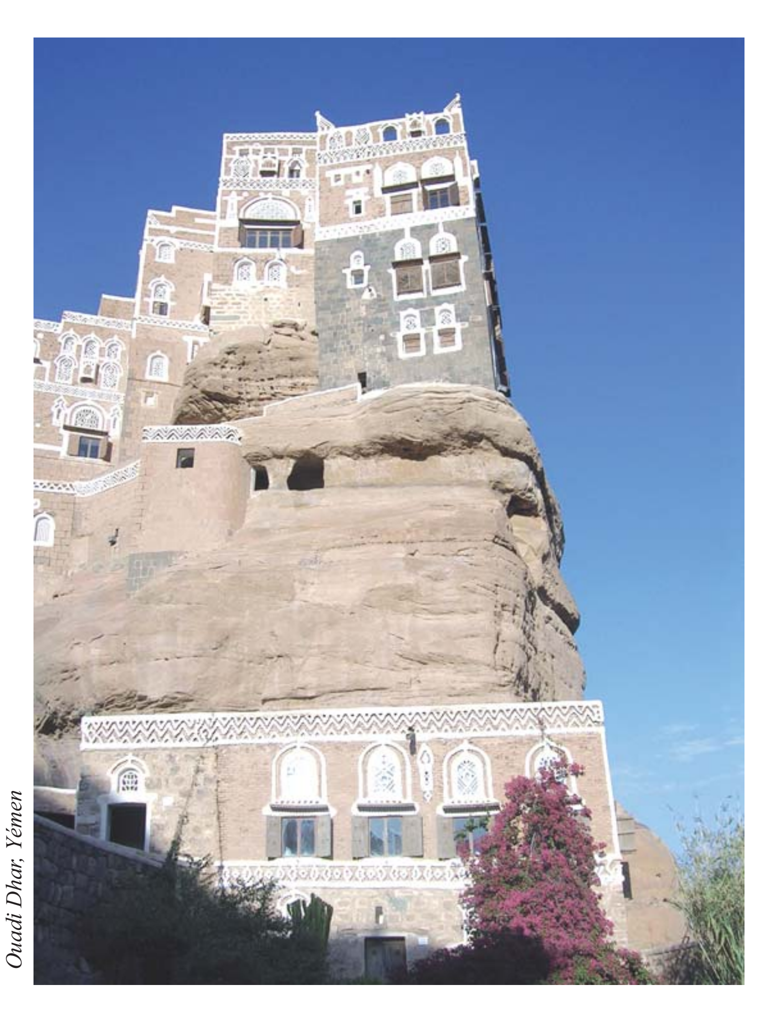
Du désenchantement à l'exaltation de l'aventure

L'image de l'Arabie heureuse ne cesse d'évoluer et avec les voyages de l'époque coloniale et postcoloniale une autre facette se dégage. A ce titre, *Aden Arabie* de Paul Nizan (1931) en est le parfait exemple. C'est une crise de civilisation qui est alors évoquée.

> Aux premières images nées avec les récits de voyage d'Ibn Battuta qui traversa le Yémen entre 1329 et 1331, de Jean de la Roque en 1715, de Carsten Niebuhr en 1762, a succédé la mode orientaliste du XIXe siècle des voyages en Orient d'un Lamartine, d'un Dumas ou d'un Nerval où cet espace s'est constitué en image mythique et idéalisée, où l'ailleurs était bien souvent érigé en contre-modèle d'une civilisation européenne dépourvue d'authenticité.

«*Les habitants d'Aden comme ceux de Londres et de Paris – ce sont d'ailleurs les mêmes plantes dans une serre où la température leur permet de grossir – paraissent, s'arrêtent, marchent, pleurent, disparaissent, sont éclipsés sans rime et sans raison.*»

Aden Arabie, Nizan



Ouadi Dhar, Yémen

S'opère ainsi un glissement de l'image mythique de l'Arabie heureuse à celle d'une réalité décevante. Aden, pur lieu de passage vers l'Extrême Orient? Aden comme un néant? Pas forcément. Le temps passe, les injonctions des sociétés évoluent.[4]

«*Vous avez carte blanche pour le sujet, le temps, la dépense. Mais il nous faut une enquête qui arrache le lecteur à la routine, aux soucis de chaque jour. Il nous faut une aventure étonnante*.»

Les jours de l'aventure, «Les chasseurs d'esclaves», Joseph Kessel

Nous sommes en 1929. L'administrateur du *Matin* envoie Joseph Kessel à l'aventure. Le journaliste se rappelle «*des récits qui [lui] avaient été faits là-bas sur le commerce de la chair humaine, et ses itinéraires*». Il s'échappe sur les bords de la mer Rouge pour trouver au seuil de cette aventure, un homme encore inconnu à l'époque, Henri de Monfreid, le pirate. Le désabusement de Nizan fait désormais place à l'entreprise humaine et scientifique. Joseph Kessel, Romain Gary avec *Les trésors de la mer rouge* mais aussi André Malraux. En 1934, le jeune lauréat du prix Goncourt assouvissait sa soif d'aventures en tentant de découvrir ce que nul Européen n'avait contemplé depuis deux mille ans: une cité appartenant à la légende et à l'histoire. Malraux l'affirmera plus tard: «*L'aventure géographique exerçait alors une fascination qu'elle a perdue*…»[5] Il ajoute «*Ces terres légendaires appellent les farfelus*». Réminiscences de Rimbaud ou de Lawrence d'Arabie? Très fort probable. Renoncer à la littérature pour répondre à l'appel du destin. ■

---

1. André Miquel, préface à *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval, Folio classique, Gallimard.
2. Alexandre Dumas, *Voyage en Arabie heureuse*, 1860.
3. Alain Borer, *Rimbaud en Abyssinie.*
4. Cf. Bernard Franco, «De l'Arabie heureuse au bonheur en Arabie», Revue de littérature comparée, n°333, 2010.
5. André Malraux, *Le Miroir des limbes,* I. *Antimémoires*. Gallimard, 1976, Paris.

Borges, l'homme des symboles et de la simplicité linguistique

*"Une fois écrit, le texte est déjà loin de moi"**

(deuxième et dernière partie)

Farzâneh Pourmazâheri

L'écriture de Borges est un ensemble de clés et de codes secrets à déchiffrer à l'infini, que chaque lecteur est libre d'interpréter selon sa propre compréhension. Selon Borges, une fois écrit, le texte n'appartient plus exclusivement à son créateur; il s'éloigne de lui, car il s'adresse désormais à la compréhension du lecteur. Il écrit seulement à partir d'une nécessité puisant ses sources dans l'intimité de sa propre existence, sans prendre en compte la moindre raison extérieure. Il s'efforce seulement d'exprimer ce qu'il a en lui, de la manière la plus simple: "*Je ne pense ni du XVIIe siècle, ni du XXe, mais j'essaie d'exprimer ce que je veux et j'essaie de le faire avec des mots habituels. C'est une erreur de supposer que tous les mots du dictionnaire peuvent être utilisés. Il y en a beaucoup qui ne sont pas pratiqués*".[1]

A titre d'exemple, il fait allusion à trois mots du dictionnaire ayant apparemment un sens semblable: *azulado*[2], *azulino*, *azuloso*. Le mot *azulado* le plus courant, c'est le mot commun que connaît le lecteur. Mais si on choisit à la place *azuloso* ou *azulino*, cela devient un mot décoratif et "*c'est comme si*", dit Borges, "*je mettais une tâche azurée sur la page!*"[3]

Ainsi, en penchant vers la simplicité, il insiste sur l'importance de l'emploi d'un vocabulaire compréhensible par tous.

Dans ce sens-là, il s'oppose aux écrivains qui emploient toute leur rhétorique pour convaincre leur lecteur, c'est à dire ceux qui écrivent dans un style baroque. Le baroque, comme l'observe Borges, n'est pas capable de créer un lien entre l'auteur et le lecteur, précisément parce que cet art est un exercice de vanité.

Ce point de vue, c'est-à-dire la défense de la simplicité du lexique, n'empêche pas d'admettre que Borges aurait pu être un écrivain difficile, justement parce qu'il a passé son enfance dans la bibliothèque de son père, lieu regorgeant de nouveau vocabulaire et de fantaisie littéraire.

Il lisait beaucoup Jules Vernes, Kipling, Stevenson. Il est également entré dans l'univers des *Mille et une Nuits* raconté par Shéhérazade. Il lisait ces œuvres et beaucoup d'autres sans forcément les comparer ou en faire une lecture critique. Cependant, elles contribuaient à élargir son monde intérieur. Borges est un véritable maître en littérature, capable d'exposer une image claire des cultures et des œuvres majeures. Toutefois, il n'apprécie pas toujours les grands classiques adulés par la majorité des lecteurs. Dans la culture allemande, par exemple, il ne montre pas beaucoup d'intérêt pour l'œuvre de Goethe: il n'admire pas *Faust*, même si *Les Elégies Romaines* sont tout de même selon lui dignes d'appréciation. Il va même jusqu'à soutenir que loin d'être le chef-d'œuvre de Goethe, *Faust* est même une erreur: "*Je pense aux* Elégies *de Goethe et à Goethe et même si je ressens de l'affection pour lui, je peux comprendre ses erreurs*."[4] Concernant la culture française, Borges la considérait comme les plus florissantes et les plus riches. Chaque pays se distingue selon lui par un écrivain plus remarquable que les autres: l'Espagne avec Cervantès, l'Angleterre avec Shakespeare; l'Allemagne avec Goethe. Mais, dans le cas de la France, il précisait qu'il se trouvait face à une grande liste des œuvres et qu'il lui était impossible de choisir un seul auteur... ■

* Entretien avec Jorge Luis Borges réalisé par M. Mostaza et télévisé pour la Télévision Espagnole en 1976 traduit et transcrit de l'espagnol en français.
1. Ibid.
2. bleuté(e), bleuâtre
3. Entretien avec Jorge Luis Borges réalisé par M. Mostaza et télévisé pour la Télévision Espagnole en 1976 traduit et transcrit de l'espagnol en français.
4. Ibid.



Entretien avec Amir Hossein Heshmati A l'occasion de sa prochaine exposition de photos: *Les kâsheh* de *Ghareh-dâgh*

Djamileh Zia



Les montagnes Ghareh-dâgh *au printemps. La maison située en bas des montagnes est celle d'Amir Hossein Heshmati*

Amir Hossein Heshmati connaît les montagnes *Ghareh-dâgh* rocher par rocher, pour s'y être rendu régulièrement depuis trente sept ans. Et il nous montre dans ses expositions les beautés de cette région d'Alborz depuis qu'il s'est mis sérieusement à la photographie. L'un des phénomènes naturels qu'il a découvert et photographié est le *kâsheh*, nom qui désigne la fine couche de glace sur l'eau. Il a l'intention d'exposer ses photos du 17 au 22 juin 2011, à la Galerie Shirin à Téhéran.[1]

Djamileh Zia: M. Heshmati, merci de nous donner quelques explications sur le *kâsheh* et sur *Ghareh-dâgh*.

Amir Hossein Heshmati: *"Kâsheh"* est le nom de la fine glace qui se forme à la surface de l'eau, et *Ghareh-dâgh* est le nom d'un ensemble de montagnes de 4000 mètres d'altitude situées dans la chaîne Alborz, entre la ville de Damâvand et la région Aminâbâd de Firouzkouh. *Ghareh* signifie «noir» et *dâgh* signifie «rocher» en turc.

DZ: Les montagnes *Ghareh-dâgh* sont tout près de votre propriété, qui s'appelle *Kangelaan*.[2]

AH: Oui. Ces montagnes sont situées en haut de *Kangelaan*. Je m'y promène très souvent, et je photographie les différents phénomènes naturels que je découvre. Le *kâsheh* est l'un de ces phénomènes. Il n'apparaît que quelques semaines dans l'année, à la fin de l'hiver et au début du printemps. Au cours de cette période, la différence de température entre le jour et la nuit est très importante du fait de l'altitude élevée. Dans ces conditions, l'eau résultant de la fonte des neiges, qui ruisselle dans les vallées, commence à geler à partir du coucher du soleil. La glace s'épaissit progressivement au cours de la nuit et le lendemain, avec la chaleur du soleil, elle fond progressivement par en-dessous alors que la surface de l'eau reste gelée. Il y a donc deux périodes dans la journée où l'on voit une mince couche de glace alors que l'eau coule en-dessous d'elle.

DZ: C'est comme quand les rivières et les lacs gèlent.

AH: Pour que les rivières et les lacs gèlent, il faut qu'il fasse très froid. C'est le cas par exemple en Sibérie. A *Ghareh-dâgh*, il ne fait pas si froid, et c'est juste les petites coulées d'eau dans les vallées qui gèlent de cette manière. J'ai pris des photos à des moments où la glace commence brusquement à se former le soir, ou quand elle est sur le point de disparaître le matin.

DZ: Ce sont donc les périodes charnières qui vous intéressent.

AH: Oui, parce que la glace entièrement formée est épaisse et homogène. Par contre, au cours du processus du gel et du dégel, la glace prend des formes multiples. Ce sont ces formes qui m'intéressent. Certaines d'entre elles ressemblent à des êtres humains, d'autres sont comme des aiguilles ou comme des perles, etc. Sur les photos que j'ai prises le matin, on voit par endroits le reflet de la lumière du soleil sur la glace…tout cela est beau.

DZ: Vous prenez vos photos avec des lentilles qui permettent de grossir les détails, n'est-ce pas?

AH: Oui. J'ai pris ces photos avec une



Amir Hossein Heshmati dans la «Little House of Arts»



Photos de kâsheh *prises par Amir Hossein Heshmati*

lentille Macro. Ce sont les détails qui m'intéressent et pour les capturer, je dois être très proche de ce que je veux prendre en photo.

Au cours du processus du gel et du dégel, la glace prend des formes multiples. Ce sont ces formes qui m'intéressent. Certaines d'entre elles ressemblent à des êtres humains, d'autres sont comme des aiguilles ou comme des perles, etc.

DZ: Comment faites-vous en pratique? Vous allez vous assoir pendant des heures dans ces vallées, en haute montagne?

AH: Oui. Je m'assois et j'attends. Il fait très froid dans ces montagnes. Parfois, il faut mettre le trépied, ou s'agenouiller dans la neige; bref, ce n'est pas facile. Certains jours, je ne trouve rien d'intéressant à photographier, mais d'autres jours, quand j'y vais, il se passe quelque chose et je fais de belles découvertes.

DZ: Cela demande une grande patience.

AH: Oui, il faut être très patient. Il faut savoir attendre longtemps, et je pense qu'il faut être dans un état d'esprit particulier pour trouver l'image qui convient. Pour moi, c'est comme la méditation zen.

DZ: Vous voulez dire que quand vous prenez ces photos de la nature, vous êtes en méditation?

AH: Oui, en quelque sorte. Il faut que mon esprit soit prêt à découvrir ces choses dans la nature, parce que sinon, je passerai à côté d'elles sans les voir.

DZ: Ce que je trouve intéressant, c'est que depuis plusieurs années, vous prenez vos photos dans ces mêmes montagnes, et vous y avez découvert des phénomènes naturels que d'autres gens n'ont probablement pas observés.

AH: C'est vrai. J'ai embauché quelques personnes natives du village situé près de Kangelaan pour les travaux d'agriculture dans ma propriété, parce

que j'y ai planté des arbres fruitiers. Quand je leur montre les photos que je prends, ils me disent qu'ils ne savaient pas qu'il se passait tant de choses près de chez eux. J'ai découvert là-bas beaucoup d'autres phénomènes que je veux photographier plus tard.



DZ: Quoi par exemple?

AH: Par exemple les flocons de neige qui tombent sur une surface un peu glacée. Comme vous le savez, les flocons de neige ne se ressemblent pas; la neige ne fond pas quand elle tombe sur la glace, et les photographier dans cette condition permet de montrer les formes qu'ils ont. Un autre de mes projets est de photographier les algues quand elles sont gelées, parce qu'elles prennent alors des formes très intéressantes.

DZ: Nous sommes ici dans la «Little House of Arts», que vous avez fondé il y a deux ans. Merci de nous en dire quelques mots.

AH: Cette «Petite Maison des Arts» est en fait mon atelier de travail. J'accroche aux murs des agrandissements des photos que j'ai prises, pour pouvoir les regarder et sentir l'effet qu'elles auraient sur les visiteurs de mes expositions, parce que voir les photos sur l'écran de l'ordinateur ou sur un papier en format A4 n'est pas suffisant pour moi. J'y garde aussi les œuvres d'art que j'achète. Des artistes viennent aussi de temps en temps ici, et nous avons des échanges.





DZ: Vous êtes ingénieur en électronique. Pensez-vous qu'il y a un rapport entre votre activité professionnelle et vos photographies?

AH: Je vais vous répéter ce que l'un de mes professeurs disait toujours. Quand j'étais en maîtrise, l'un de mes professeurs, un érudit – il faisait partie de l'équipe qui avait inventé le transistor - me disait qu'une université de haut rang était une université qui excellait non seulement en sciences, mais en art et en littérature aussi. Pour lui, chaque être humain devait faire son possible pour ressembler à une université de haut rang, c'est-à-dire qu'il devait tenter d'acquérir des connaissances dans plusieurs domaines scientifiques et artistiques.

DZ: Vous avez fait vos études aux Etats-Unis, n'est-ce pas?

AH: Oui. Et je suis d'accord avec ce que mon professeur disait. Quand je faisais mes études, j'ai suivi des cours optionnels sur la musique et les religions. Je pense qu'il est important de s'enrichir intérieurement quel que soit le travail que l'on fait, et un moyen d'y parvenir est de connaître différents domaines scientifiques, artistiques, sportifs, etc. Je connais par exemple un médecin oncologiste qui possède une bibliothèque dans son cabinet; il a décoré son cabinet avec des reproductions des œuvres de grands peintres, et il est juge dans les tournois de karaté. Tout cela a certainement une influence sur sa relation avec ses patients, qui sont d'ailleurs très satisfaits de lui.

DZ: Oui, avoir des activités dans des domaines différents est une richesse. Mais revenons à votre prochaine exposition. Elle aura lieu à la Galerie Shirin.

AH: Oui. La Galerie Shirin est une maison ancienne avec un haut plafond. Cela me permettra d'y exposer de très grandes photos.

DZ: Pourquoi de très grandes photos?

AH: Parce que j'ai envie que les gens voient les beautés de la région de *Ghareh-dâgh*. J'ai envie de transmettre mes expériences de photographe et de faire connaître cette région, que je trouve très belle.

DZ: Vous pourriez aussi faire un livre avec vos photos, pour les montrer à plus de gens.[3]

AH: Tout à fait. Je pense d'ailleurs faire un livre sur les photos que j'ai prises à *Ghareh-dâgh.*

DZ: M. Heshmati, merci beaucoup d'avoir accordé cet entretien à la *Revue de Téhéran*.

AH: Merci à vous. ■

---

1. L'exposition «Les *kâsheh* de *Ghareh-dâgh*» aura lieu du 17 au 22 juin 2011 à la Galerie Shirin, à l'adresse suivante: Téhéran, Farmâniye, boulevard Andarzgoo, avenue Salimi nord, n° 145.
2. Prononcez «Kanguélân».
3. Pour voir les photos d'Amir Hossein Heshmati vous pouvez consulter son site personnel à l'adresse suivante: www.amirhosseinheshmati.com. Par ailleurs, un article sur une autre exposition de photos d'Amir Hossein Heshmati a été publié dans le n°48 (novembre 2009) de la Revue de Téhéran.

Le temps d’arriver

Gheyssâr Aminpour

Traduit par
Mohammad-Rezâ Ebrâhimi

Oh! Le souhait du premier pas, d’arriver
Sur les chemins sans fin, d’arriver

Le monde ne tient que sur l'orbite du souhait
Avec tant de cœurs désespérant d'arriver

Quand mes yeux te verront, quand?
A jamais, était-ce le temps d’arriver?

Le cœur veut aller, et moi, rester
Lui, maître du chemin et moi, attendant d’arriver

Je nomme ce novice "tout"
Je nomme cette torpeur de fatigue "arriver"

Tant que j'ai couru, le chemin était devant moi
S'est alliée au chemin l'énigme d'arriver

De ces vaillants ramiers, partis
Une poignée de plumes restée sur le toit d'arriver

Ô! Prématuré lointain, ô poème nouveau!
Je t'accueille, mais au moment d'arriver. ■

LECTURE RECIT

Le nuage rose

Ali-Rezâ Mahmoudi Irânmehr

Traduit du persan par
Azitâ Hempârtiân

En cette matinée froide du 27 décembre 1980, je n'avais d'yeux que pour ce nuage rose au lever du soleil. On montait en file indienne une colline et je regardais le ciel quand une pluie de tirs perça ma poitrine. Je tombai sur le dos. Mes poumons se chauffèrent et se remplirent de sang. Trois minutes plus tard, en regardant le nuage orange et rose, je mourus. Je n'ai jamais vu le tireur caché derrière la colline. Il s'agissait sans doute d'un soldat de vingt ans, sinon il n'aurait pas choisi, parmi trois adjudants et deux sous-lieutenants de notre colonne, un simple réserviste.

Mon père me voyait bien rejoindre mon frère médecin en Australie. Je n'étais sans doute pas doué. A la fin de l'été, juste après mon bac, l'aéroport de Téhéran fut bombardé. La guerre avait commencé. Ma mère m'enferma pendant neuf mois dans la maison. Elle m'achetait tous les jours les journaux et de temps en temps un livre. Finissant par me lasser, je fixai un rendez-vous à Parvâneh dans un parc. Je la connaissais depuis la deuxième année du lycée. Elle avait de beaux cheveux roux et mettait toujours du rouge à lèvre cuivré. C'est en troisième année de lycée que je pus voir ses cheveux, lorsque nous nous rendîmes en douce chez elle pour la première et la dernière fois.

Lorsque les patrouilles de volontaires nous arrêtèrent, je n'avais pas encore donné à Parvâneh ni le flacon de parfum que je lui avais acheté sur mon chemin, ni la lettre que je lui avais écrite durant les neuf mois de ma détention domestique. Tant qu'on ne fut pas embarqué à l'arrière du 4X4, je n'avais pas encore réalisé ce qui nous arrivait. Depuis ce moment je fixais mes ongles pour ne pas la regarder.

On la remit avec beaucoup de tapages à sa famille et moi, on m'emmena dans un lieu de détention, au sud de la ville, je ne sais pas exactement où. Quand on fit descendre Parvâneh devant chez elle, une voisine nous dévisagea de sa fenêtre qu'elle ne quitta pas avant notre départ. Un gros cœur avait été gravé avec un objet pointu sur le mur de ma cellule. Il penchait sur un côté. Deux jours durant, j'ai fixé la porte, les jambes allongées. Ils arrivèrent enfin pour me conduire à un poste de gendarmerie à l'extérieur de la ville. Celui-ci était entouré de murs en briques, coiffés de barbelés. On nous

fit monter, moi et un grand nombre de jeunes tondus, à bord d'un autobus. Direction la caserne d'entraînement. Seize heures plus tard, on descendit devant le portail de la caserne. Un sergent nous mit en colonne et nous fit courir autour de la caserne si bien que je boitai toute la semaine. Nous étions tous déserteurs. Le soir, après un pot au feu bien allongé, on nous mit à nouveau en rang pour nous distribuer des uniformes qui ressemblaient à des sacs de pommes de terre.

C'est dans l'autobus qui tournait autour de la place Azâdi pour nous mener à la caserne, que je vis pour la dernière fois mes parents. Ils se tenaient au bord d'un des parterres de fleurs de la place. Ils agitèrent les mains au passage du bus. Les autres réservistes, tous la tête tondue, agitèrent les mains en leur direction. Mon père et ma mère rirent et s'approchèrent pour nous saluer tous en agitant les mains. Comment ils avaient su que notre bus traverserait la place Azâdi, à cette heure précise? Je ne le sais. Cinq mois plus tard, les balles me transpercèrent la poitrine. La lettre que j'avais écrite au bout de neuf mois de méditation était toujours au fond de la poche de mon pantalon. Le flacon de parfum avait été confisqué lors de ma garde à vue.

Je suis resté plusieurs heures près d'un buisson qui ressemblait à une tête de cheval. Plus loin, une pierre d'une étrange couleur verte. Le nuage rose devint petit à petit orange puis jaune et disparut complètement. Notre colonne s'était égarée sur les terrains ennemis. Sous les tirs des mitraillettes, personne ne pensa à m'évacuer. Les Irakiens arrivèrent dans l'après-midi et m'amenèrent à la morgue à bord d'un 4X4. Après m'avoir déshabillé, ils me fouillèrent partout. Ils m'avaient sans doute pris pour un autre, car ils décidèrent de ne pas m'enterrer tout de suite.

Je restai quatre semaines à l'intérieur d'un grand tiroir métallique avec une ampoule fluorescente. Chaque fois qu'on ouvrait le tiroir, celle-ci s'allumait. Plusieurs fois on y emmena des gens pour me voir. Certains portaient des menottes, d'autres pas. Les derniers jours, on mit deux autres personnes dans les tiroirs voisins. On leur avait arraché les ongles et leur peau portait des marques bleues de brûlure. Trois jours plus tard, on nous emmena tous les trois, à bord d'une ambulance aux fenêtres peintes, à un cimetière désert. Aucune des tombes n'avait de pierre. Nos trous étaient déjà creusés. On m'y jeta et deux prisonniers de guerre iraniens vêtus de jaune me couvrirent de terre et entassèrent sur mon lopin un amas de terre, à ma taille, à côté d'autres amas.

Aucun n'avait de nom. Juste une plaque verte assortie d'un numéro blanc. Une rangée d'eucalyptus jetait son ombre sur les tombes sans nom. Dans ses lettres, mon frère parlait des eucalyptus en Australie où il n'avait rencontré aucun autre Iranien. À l'écart des eucalyptus frêles, se dressait un bâtiment en ciment d'un étage. De temps en temps, des têtes apparaissaient furtivement aux fenêtres. Elles pouvaient sans doute voir les plaques vertes. De l'autre côté du cimetière, un champ entouré par une mince ligne de barbelés. Le matin, des camions y conduisaient des hommes pour travailler les champs et le soir, en passant près du cimetière, ils laissaient entendre des bribes de phrases en persan.

Le soir du quatre-vingt septième jour, alors que l'ombre des eucalyptus rampait jusqu'au bout du cimetière, trois personnes qui creusaient de nouveaux trous, vinrent discrètement sur ma tombe pour planter un oignon de tulipe à côté de la plaque. Comment avaient-ils trouvé l'oignon? Mystère. Mais ils m'avaient sans doute pris pour la même autre personne. Quelqu'un de très important pour que ces gens se félicitent d'avoir planté une tulipe sur sa tombe. Dès le lendemain, les prisonniers de guerre iraniens qui se rendaient aux champs dans leur uniforme jaune, fixèrent ma tombe et leurs têtes suivirent le mouvement du camion qui tournait.

Des racines poussèrent progressivement et plongèrent dans la terre tandis que la tige qui

en était issue sortait sa tête. Sept jours plus tard, trois officiers irakiens ayant noué les lacets de leurs bottes sur le bas de leurs pantalons se tenaient devant mon trou. Ils arrachèrent l'oignon de la tulipe, mais aussi la plaque verte. C'est probablement pour nettoyer le temple des prisonniers de guerre, qu'ils ordonnèrent aux bulldozers de déraciner même les eucalyptus. La pelle mécanique nous arracha aussi de la terre et nous jeta tous les uns sur les autres, pêle-mêle. Pendant toute l'opération, des voix vociféraient en arabe et en persan dans le bâtiment en ciment. Finalement la pelleteuse nous entassa à l'arrière de quelques camions. Alors que ces derniers se mettaient en route, les pelleteuses remplirent et aplanirent le terrain de nos ex-tombes. J'y laissais à jamais les phalanges des doigts de ma main gauche.

Les camions roulèrent toute l'après-midi. Avant le coucher du soleil, nous arrivâmes à un endroit avec de hautes montagnes. Les camions se garèrent dans la cour d'un poste de gendarmerie éloigné. Les murs étaient blanchis à la chaux. Le soleil couchant passait par le portail et dessinait un carré rouge sur le mur de la cour. Nous y restâmes deux jours et le carré rouge se formait tous les soirs sur le mur du poste. Le troisième jour, on se remit en route. C'était un chemin caillouteux et tordu. Les ânes qu'on croisait sur le chemin nous devançaient de temps en temps. Vers midi, nous voici arrivés dans une vallée profonde entre deux montagnes boisées. On nous jeta dans une fosse oblongue, comme un canal. La fosse avait été creusée au préalable. Le soir même, d'autres camions arrivèrent pour jeter sur nous des individus fraîchement fusillés. Leurs larges vêtements ensanglantés étaient pleins de trous d'où suintait encore du sang. Vinrent ensuite les bulldozers pour recouvrir le canal. Juste sur mon cou, était tombée la tête d'une femme aux longs cheveux châtains qui lui enveloppaient le visage et lui cachaient les yeux. Les jambes maigres et blanches d'un homme avaient échoué sur ma poitrine et la bouche ouverte d'un autre se collait à mon ventre. J'étais, pour ma part tombé de dos sur la poitrine d'un homme dont les côtes étaient rongées. Cet état chaotique ne dura pas longtemps. Soixante-cinq jours plus tard, soldats et gradés vinrent nous déterrer à la hâte. Ils s'étaient noués des mouchoirs autour de la bouche. Ils nous jetèrent rapidement à l'arrière des camions. Quelqu'un avait dû dénoncer ce lieu à quelques organisations internationales et il fallait faire disparaître les traces. Nous partîmes alors que des soldats entassaient de vieux pneus dans la fosse oblongue et vide pour recouvrir le tout avec de la terre.

Ce soir-là, les camions cheminèrent le long de routes montagneuses, une bonne odeur se fit sentir. Un berger avait fait du feu au pied de la montagne. Plus loin, au pied d'une autre montagne, une rangée de ruches en bois brillaient au clair de la lune. Une odeur de plantes sauvages et d'insectes planait dans l'air. Si Parvâneh était là, on aurait passé une nuit blanche. On se serait allongés sur un lit, dans des draps propres pour regarder les vers luisants qui auraient pénétré dans la chambre par la fenêtre. Le temps se couvrit peu après et il plut. J'étais sur les autres et mes os se trempèrent. L'aube pointait sur la cime des montagnes quand on arriva là où on nous attendait. Le camion descendit une pente de colline et la plaine apparut sous la lueur pâle du ciel. Avec les innombrables trous qu'on y avait creusés, elle ressemblait à un rayon de ruche.

Le soleil montait et des hommes portant des masques vinrent nous jeter dans les tombes. Nous toucher les répugnait. Ils nous y poussaient avec des pelles à manches longues. Dans ma tombe, ils jetèrent une autre main avec une alliance rouillée à l'annulaire. Mon compagnon de voyage avait perdu son appareil dentaire dans le camion. Un soldat qui passait par là se dépêcha de le jeter du bout du pied dans mon trou. Les dents noircies étaient couvertes de sang desséché. Les ongles de la main à l'alliance étaient bleus. Un tibia étranger ne tarda pas à rejoindre le tas au fond du trou.

Une bosse s'était formée au milieu du tibia. On aurait dit qu'il était collé. Sans doute les stigmates d'une fracture. Mais moi je n'avais rien de cassé, maniaque qu'était ma mère, elle veillait à ce que je ne me mêle pas à des jeux dangereux.

Les tombes avaient été creusées à la hâte, cela se voyait. La mienne avait une paroi de biais et le fond était bosselé. Encore deux ou trois coups de pelle et le cimetière ancien, se trouvant deux empans plus bas, aurait été mis au jour. Juste sous mon trou, se trouvait le tombeau d'un prince assyrien qui serrait à deux mains sur sa poitrine une longue épée de bronze et il lui aurait suffi de la soulever un peu pour que sa pointe plonge entre les deux os de mon bassin.

Tout comme mon premier enterrement, on fit un amas à ma taille sur ma tombe et on enfonça une plaque portant quelques chiffres en blanc. Le lendemain il plut et deux semaines plus tard, le sol verdit. Des herbes sauvages se desséchèrent et repoussèrent plusieurs fois. J'y suis resté deux mille huit cent soixante quatre jours. Les racines des plantes sauvages pendaient des parois de la tombe et le prince assyrien serrait toujours son épée. Un beau jour, des hommes armés de pelles arrivèrent pour ouvrir les tombes et nous mettre dans des sacs blancs. Ils collaient un numéro sur chacun. Les sacs furent chargés dans un camion jaune qui roula jusqu'au soir. Nous rentrions. On était toujours sur le sol ennemi et à l'horizon le ciel d'Iran était couvert de nuages. Il faisait nuit lorsque nous gagnâmes la frontière. À un poste frontalier sur le sol iranien, quelques gros camions nous attendaient à la lumière d'énormes projecteurs. Si mes parents ou Parvâneh savaient que j'étais de retour, ils seraient certes là à m'attendre. Mais personne n'y était. Cela me rappelait la fête du feu, le *Chârshanbeh souri* de cette année-là où on avait ramassé du bois pendant deux jours. Mais la pluie avait commencé le soir et mouillé les bûches. Tout le monde était rentré et il n'était plus resté personne.

On nous rangea à bord des camions pour nous conduire à l'aéroport. On me fit embarquer dans un avion avec tout mon excédent de poids dû aux os étrangers. On décolla. On atterrit à Téhéran sous un ciel couvert. On nous emmena dans un des grands entrepôts de l'aéroport de Mehrâbâd. Celui-là même qui avait été bombardé l'année de mon bac. Ils fermèrent la grande porte de l'entrepôt et nous retirèrent des sacs numérotés. Le sol de l'entrepôt était couvert de cercueils uniformes à l'intérieur desquels on nous déposait attentivement. Certains se tenaient à l'écart et versaient quelques larmes. Ils finirent leur travail en recouvrant chaque cercueil d'un grand drapeau et y collèrent une photo. Celle collée sur mon cercueil montrait un jeune homme avec une fine moustache. Je n'avais jamais porté de moustache de toute ma vie. Pas de doute, quelque part sur le sol ennemi il y avait eu erreur sur mon numéro. Des soldats qui ne nageaient pas dans leurs uniformes à galons rouges soulevaient un à un les cercueils pour les ranger dehors. Une foule compacte s'était rassemblée autour de cette aire. Beaucoup pleuraient et d'autres brandissaient la photo encadrée d'un jeune homme. Mon père et ma mère n'étaient pas parmi eux. Nulle trace de Parvâneh non plus. Si j'avais eu un visage, quelqu'un aurait pu m'identifier. Les soldats entouraient les nombreuses caméras qui se pressaient pour immortaliser chaque instant de l'opération. Un homme juché sur une estrade derrière les cercueils, prononçait un discours pour la foule.

Un visage familier au milieu de la foule. La photo d'un jeune homme aux cheveux châtains, sourire aux lèvres. C'était moi. Une vieille dame au foulard marron la tenait au-dessus de sa tête. C'était ma mère. Elle-même. Elle avait beaucoup vieilli. Mon père n'y était pas. Ils étaient tout de même ensemble à agiter leurs mains sur la place Azâdi. Mère semblait plus petite. Père était sans doute décédé, sinon maman ne serait pas venue seule.

Discours et prises d'images terminés, on

installa chacun de nous à bord d'une fourgonnette et le convoi se mit en route. Quand on fit le tour de la place Azâdi, les passants s'arrêtèrent à côté des parterres fleuris de la place pour suivre le convoi du regard. On me conduisit à une vieille maison avec cour et bassin. Une table était déjà prévue pour moi et les abeilles se régalaient des pots de géranium déposés tout autour. Les gens défilèrent jusqu'au soir. Ils appuyaient leur front sur le cercueil, versaient des larmes et partaient. Seule une vieille femme ne bougeait pas. Son grand nez était tout rouge à force de pleurer. Cela me rappelait ma mère quand elle pleurait. Je me demande si tous les hommes ne se ressemblent pas quand ils pleurent. Toutes les cinq minutes, elle se levait et venait embrasser un coin de mon cercueil. Mais à chaque fois qu'elle tentait d'ouvrir ma boîte, quelques personnes la prenaient par le bras et la faisaient s'asseoir sur la chaise de cuir noire.

Le lendemain, mon cercueil fut placé dans cette même voiture espace qui me conduisit en haut d'une belle colline, en dehors de la ville. De vieux arbres se dressaient autour de la colline. On nous avait creusé des tombes spacieuses et somptueuses. On ouvrit enfin le cercueil pour me déposer à ma place. Quelques uns retenaient toujours la vieille femme, mais ce n'était plus la peine: elle ne bougeait plus. Elle fixait l'alliance rouillée à l'annulaire de cette autre main. Elle ne pleurait même pas.

On m'enterra soigneusement. On déposa une belle pierre tombale noire à ma taille. Et la photo de ce jeune à la fine moustache fut installée en haut de la tombe. La vieille femme fixait toujours la pierre. On avait prévu un siège pour qu'elle puisse s'asseoir. Elle devait souffrir de rhumatismes. Une foule s'était rassemblée, comme la veille. Les cameramen éternisaient tous les moments dans leurs moindres détails. Il y avait aussi une estrade et quelqu'un faisait un discours. Le temps était couvert et les flashs des appareils photos zébraient le ciel comme des éclairs. Ensuite tout le monde s'en alla emmenant la vieille femme.

De là où je suis, de cette hauteur, on peut voir Téhéran jusqu'à une grande distance. Mais c'est si loin que je n'arrive pas à localiser la maison de Parvâneh. La lettre que j'avais écrite après neuf mois de réflexion, devait traîner quelque part dans les tiroirs des archives irakiennes. Le flacon de parfum avait dû être depuis longtemps enfoui avec les déchets. Si un jour Parvâneh venait prendre l'air de ce côté-ci, je saurais si elle se sert toujours de ce rouge à lèvre cuivré et luisant. Belle saison. Le soleil et la pluie alternent. Un grand nuage se promène dans le ciel. Il tourne au rose en commençant par le haut. Un papillon orange s'est posé sur le gazon parsemé de fleurs jaunes. Tiens! Il s'envole vers les vieux arbres. ■

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- *La Revue de Téhéran* se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- « رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

- ☐ یک ساله ۱۸۰/۰۰۰ ریال
- ☐ شش ماهه ۹۰/۰۰۰ ریال
- ☐ **1 an 18 000 tomans**
- ☐ **6 mois 9 000 tomans**

Nom de la société (*Facultatif*) ______ مؤسسه

Nom ______ نام خانوادگی — Prénom ______ نام

Adresse ______ آدرس

Boîte postale ______ صندوق پستی — Code postal ______ کدپستی

E-mail ______ پست الکترونیکی — Téléphone ______ تلفن

- ☐ یک ساله ۵۰۰/۰۰۰ ریال
- ☐ شش ماهه ۲۵۰/۰۰۰ ریال

Effectuez votre virement sur le compte :

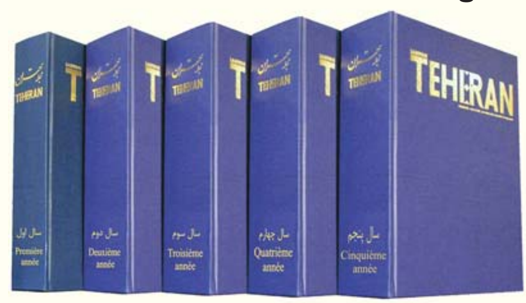
Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

حق اشتراک را به حساب جاری ۲۵۱۰۰۵۰۶۰ نزد **بانک تجارت**،
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

L'édition reliée des soixante premiers numéros de *La Revue de* TEHERAN est désormais disponible en cinq volumes pour la somme de 10 000 tomans l'unité au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.



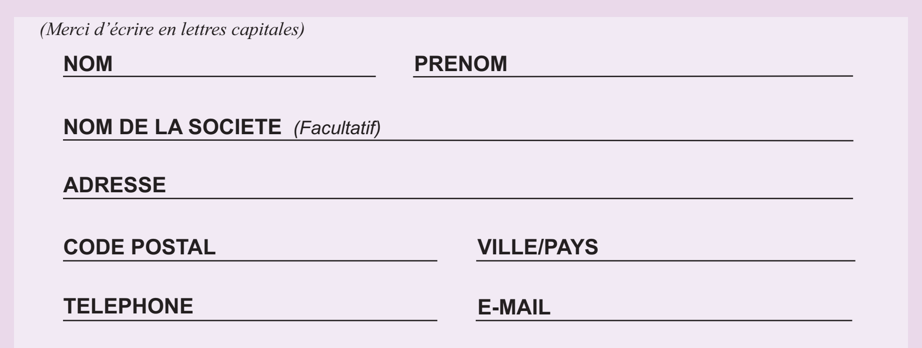
دوره‌های سال اول، دوم، سوم، چهارم و پنجم مجلهٔ تهران شامل
شصت شماره در پنج مجلد عرضه می‌گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.



S'abonner hors de l'Iran



Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.



(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ________ **PRENOM** ________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ________

ADRESSE ________

CODE POSTAL ________ **VILLE/PAYS** ________

TELEPHONE ________ **E-MAIL** ________

☐ **1 an** **50 Euros**

☐ **6 mois** **30 Euros**

- Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
  N°: **00051827195**
  Banque:**30003**
  Guichet: **01475**
  CLE RIB: **43**
  Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
  Identification Internationale (IBAN)
  IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
  Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

- Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

- **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**

مرکز فروش در پاریس:

Point de vente à Paris:

Librairie du Pont de Sèvres
204 allée du Forum
92100 Boulogne
Tel: 01 46 08 21 58

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواِگلیز

دبیری تحریریه
عارفه حجازی

تحریریه
جمیله ضیاء
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
فرزانه پورمظاهری
افسانه پورمظاهری
ژان-پیِر بریگودیو
بابک ارشادی
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
آلیس بُمباردیه
مهناز رضائی
مجید یوسفی بهزادی

طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

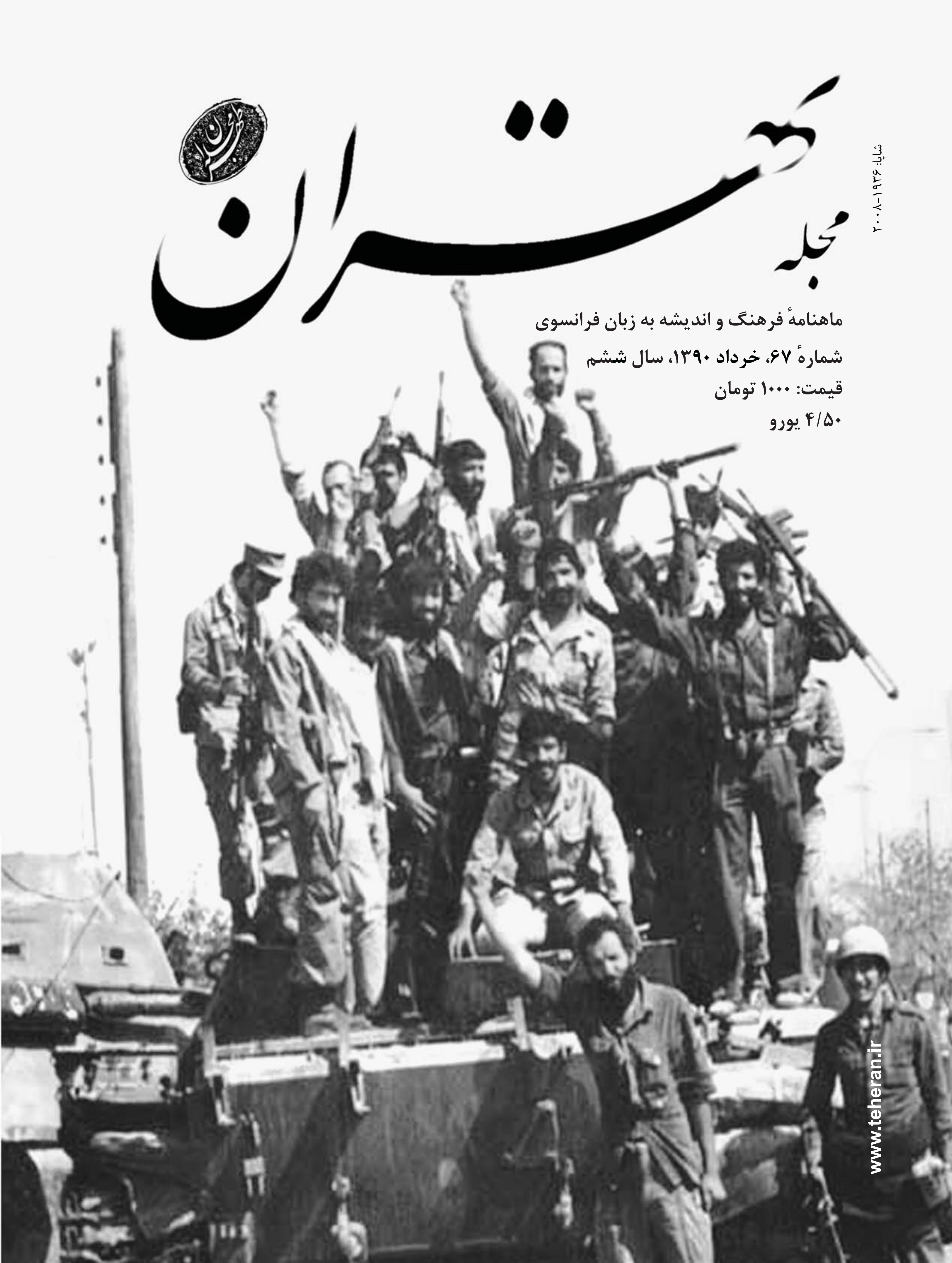
گزارشگر در فرانسه
میرِی فِررا
اِلودی برنارد

تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
محمدامین یوسفی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ

Verso de la couverture:
Photo prise le jour de la libération de Khorramshahr, 3 khordâd 1361 (24 mai 1982), Khorramshahr


مجله تهران
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۶۷، خرداد ۱۳۹۰، سال ششم
قیمت: ۱۰۰۰ تومان
۴/۵۰ یورو
شاپا: ۱۹۲۶-۲۰۰۸
www.teheran.ir